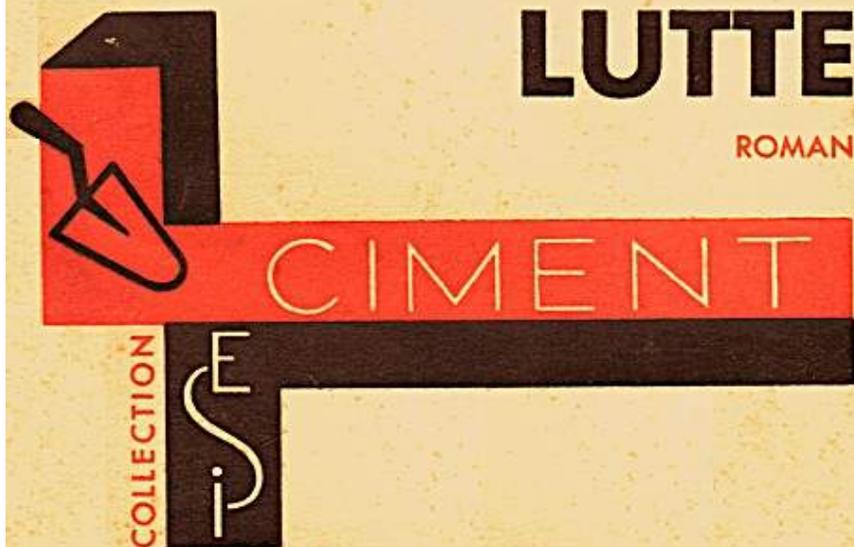


TRISTAN RÉMY

LA GRANDE LUTTE

ROMAN



COLLECTION

E
S
i

PARIS

ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES

DU MÊME AUTEUR

- PORTE CLIGNANCOURT, roman (*Rieder*).
À L'ANCIEN TONNELIER, roman (*Valois*).
SAINTE-MARIE DES FLOTS, roman (*Valois*).
TILBY, nouvelle (*Fayard*).
PROLÉTARIAT, poèmes (*Valois*).
FAUBOURG SAINT-ANTOINE, roman. Prix populiste
1936 (*N. R. F.*).

À PARAÎTRE.

- LA MARÉCHALERIE DU 19, roman.
JOURS DE JOIE, roman.
JONNY L'INDIFFÉRENT, roman.
CEUX DU FOND DE LA COUR, roman.

COLLECTION " CIMENT "

Publiée sous la direction de Renaud de Jouvenel

TRISTAN RÉMY

LA GRANDE LUTTE

ROMAN



EDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES

24, rue Racine et 20, rue Monsieur-le-Prince
PARIS

1937

Au Secrétaire général de la C. G. T.

LÉON JOUHAUX

A MARCEL FOURNIER

Ouvrier métallurgiste syndiqué

...partout où le peuple est en grand nombre, il maîtrise.

A. BAILLY.

...l'agitateur de la veille demanda que sur l'étendard d'une révolution en marche on inscrivit cette formule des sociétés au repos :
Maintien de l'ordre public.

L. BLANC.

PREMIÈRE PARTIE

Eugène Picard arriva dans la cour encombrée de poussettes et de voitures à bras. Au fond, un terrain vague avait été partagé en jardins; des lilas malades et des iris dressaient leurs pointes et leurs lames vertes devant des fils de fer tendus entre des planches noircies. Une odeur de soupe à l'oignon sortait de chez Mme Arland, la concierge. Du linge séchait sur la main courante des balcons de bois qui desservaient les quatre étages de la maison.

Picard ne montait jamais les escaliers tortueux et sombres sans penser que s'évanouissait alors ce qui donnait du prix à son existence : l'évasion, l'oubli de son propre destin. Une inévitable impression d'écrasement le saisissait; les crevasses des murs, épanouies comme de grosses fleurs de plâtre, exhalaient l'ennui et l'abandon. Il prenait le balcon du deuxième. Il n'était jamais allé plus haut. La cheminée d'une fabrique, criblée de trous, tenait à force de fils tendus du faite aux toits voisins. Un cerf-volant avec ses papillottes, comme une natte de gamin, balançait son disque déteint sur une gout-

tière, et des moineaux habiles et noirs, vivaient librement dans les trous de la bâtisse voisine. Ils étaient les seuls. Dans la maison, tous les locataires ajoutaient des jours à des jours pareils, faits de vie difficile, de labeurs divers et de tracas.

Louise, sa femme, lavait le carreau de la cuisine, les jupes relevées et nouées sur les reins, les pieds nus dans des sabots. Il frappa pour la surprendre.

— Entrez!

Il poussa la porte doucement. Sa femme tordait une loque. Il entendait les égouttis dans la bassine. Il s'efforça de l'intriguer en restant dehors. Alors, elle vint ouvrir la porte toute grande, soudain décontenancée de le voir là.

— Ah! c'est toi! Je me demandais qui venait m'embêter. J'avais peur que ce soit la voisine. Reste un moment sur le balcon. Je finis de loqueter. Attends que ça sèche. Tu n'es pas allé là-bas?

Là-bas, c'était le petit bistro à la sortie de l'usine, chez Estellac, où les compagnons tenaient des réunions corporatives. Ils se retrouvaient chaque semaine, buvant un coup, parlant des préoccupations qui leur tenaient au cœur.

— Non, dit-il.

Elle le dévisagea de biais, les yeux pleins d'une mauvaise lumière. Elle le trouvait mal, fatigué. Il s'était tourné vers la cour. Droit, les bras tendus sur le balcon de bois où la peinture

s'écaillait, sa silhouette donnait quand même une impression de certitude et de paix.

Elle fut fière de lui. Elle eut honte de le laisser attendre pour une fois qu'il rentrait avant l'heure. Décidément, tout était calculé dans leur existence, jusqu'au temps où ils pouvaient profiter d'une tendresse partagée.

— Une seconde, Eugène. J'ai fini.

Des voisins rentraient à leur tour. Il leur disait bonjour de la main.

— Ça va? Oui!

La plupart travaillent dans les usines à côté, chez Marcou. C'était pour eux pire encore que pour lui. Il se l'imaginait, du moins. Ils n'avaient pas besoin de sortir de chez eux pour entendre le signal qui les rappelait au travail. Chaque matin, avant d'avoir même repris contact avec le monde, encore entourés de la ouatine du rêve, le premier sifflement d'une sirène les tirait du lit. Ils avaient juste le temps de se préparer avant le deuxième, et de dégringoler les escaliers pour retrouver leur labeur.

Le midi, ils rentraient chez eux. De leur fenêtre ouverte, pendant le repas, les exclamations de l'usine, ses trépидements, le sifflet de ses vapeurs se mêlaient à leur conversation. Et la sirène, une nouvelle fois, les rappelait. Entre l'usine et leur maison, les hommes qu'ils étaient, traînaient une existence monotone. Le travail tuait en eux toute activité compensatrice. La machine les appelait. Ils partaient. Ils travail-

laient. Ils sortaient. Ils rentraient chez eux. L'après-midi, c'était la même chose. Tandis que lui, Picard, se rendait à La Courneuve. Sa femme maugréait à cause de la cherté des communications. Il gagnait la porte de la Villette à pied, le plus souvent, pour économiser. Là-bas, il prenait l'autobus. Le voyage d'un agrément relatif, donnait à l'ouvrier deux fois par jour, la demi-heure d'évasion nécessaire à son équilibre. Et ça durait depuis longtemps.

* * *

Pendant les grandes grèves de 20, Picard, délégué à la commission exécutive du syndicat des Métaux, avait transmis l'ordre de cesser le travail dans toutes les usines où il avait pu. Il avait pris la parole devant les maisons qui travaillaient encore, alerté les ouvriers pour fournir des piquets de grève, pour que personne ne rentrât dans les établissements déserts. Quatre jours, il avait échappé aux inspecteurs de la Sûreté chargés de l'arrêter. Il paraissait aux réunions, réveillait les endormis, sortait par une cour, filait à la Bourse du travail et couchait chez un vieux communard, un bougre de charbonnier qui habitait Vanves. Picard fut reconnu le cinquième jour, boulevard Magenta, alors qu'il prenait le tramway. Il ne s'était pas méfié de deux ouvriers qui étaient sortis d'un café en même temps que lui. Ils firent signe à deux

agents cyclistes arrêtés sur le terre-plein de la place. Picard se laissa emmener.

Il fut relâché dès qu'il parut aux autorités que le mouvement flanchait. Il attendit la fin, sans regret d'avoir participé à une cause qu'il savait sienne. Il passa en correctionnelle une semaine après. Quand l'ordre de la reprise fut donné, il chercha une place et n'en trouva pas. On ne pouvait plus mettre les pieds dans les grandes boîtes. Dans chaque établissement, on craignait les grévistes de la veille. On faisait le tri. On embauchait d'un œil soupçonneux. Et ceux qui avaient trempé de près dans la résistance trouvaient pour sortir une porte plus large que pour entrer.

Eugène Picard fut de ceux-là. Qu'il eût tenté le sort, il ne le dissimulait point. Marqué au socle des rebelles, il s'était jeté à corps perdu dans la mêlée. Dure expérience, mais nécessaire. Des résultats médiocres au delà même de ce qu'il avait supposé, il n'en fallait plus parler, de peur de désespérer les victimes et de ravir du courage à ceux qui en avaient encore. Pour lui, déjà, tout était clair; il avait fait ce qu'il devait. Ceux qui n'avaient pas connu les remords de l'inaction, alors qu'ils pouvaient décider de la victoire, seuls pouvaient sourire.

Pendant deux mois, les bureaux d'embauche le renvoyèrent à d'autres. Il connut les attentes et les regrets enveloppés de miel. On le suivait des yeux. On jouissait de ses échecs comme

d'une revanche. Il comprit. Il produisit un certificat attestant qu'il avait été six mois malade. La chance lui sourit pendant quelques heures. On lui indiqua une place de tourneur à Nanterre, dans une petite maison de cinquante ouvriers. Quand il eut décliné son nom, le contremaître lui déclara incontinent qu'il préférerait embaucher par connaissance et que, malgré ses déclarations, Picard ne lui disait rien qui vaille.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, d'un air mélancolique et qui frisait la satisfaction, vous n'accepterez pas. On travaille chez nous au-dessous du tarif syndical.

Picard erra de fabrique en fabrique et de refus en refus. Il finit par retrouver l'adresse d'un ancien camarade, chef d'atelier dans une usine des environs. Il alla le voir. L'autre en fit son affaire. Mais, le lendemain, il rendait à Picard une réponse négative.

— Mon vieux, ils ont des fiches. Qui les leur a procurées? Bernique. Ils ont cherché ton nom, ils l'ont trouvé. Ils t'ont fait une bonne réputation. Qu'est-ce que tu as fait?

— Rien, dit Picard. La grève.

— Tu vois...

Il n'avait pas besoin d'ajouter ce qu'il pensait.

— A quoi ça sert?

— Bah! répondit Picard. Ça ne durera pas autant que la lâcheté des hommes...

— Ils ont même ton portrait, lâcha bonnement le camarade.

Picard se souvint qu'il avait été mesuré, photographié à l'identité judiciaire, comme un malfaiteur.

En attendant, l'argent manquait chez lui. Le deuxième mois coulait plus difficilement que le premier. Sa femme chercha des ménages et lui, il obtint quelque argent de la vente de meubles encombrants qui blanchissaient dans la cave. Une misère, qui leur permettrait de faire face pendant quinze jours aux dépenses quotidiennes. Ils n'avaient plus rien. Leurs maigres économies avaient filé comme les beaux jours. Picard lava des voitures de maître dans un garage, rue de Courcelles.

Un jour qu'il rentrait chez lui, vers deux heures, il fut bousculé par un inconnu qui paraissait un peu l'avoir voulu. Picard était préoccupé. Il maugréa et continua son chemin. Il comptait sur un travail sérieux, grâce à la recommandation du secrétaire du syndicat de la terrasse. On embauchait dans les chantiers du métro. Puisqu'il ne trouvait pas de besogne dessus, il allait descendre dessous. Il tâtait ses certificats de travail inutiles. D'avoir été pliés et dépliés, les seuls viatiques dont il pût se parer, s'en allaient en morceaux, insuffisants à lui ouvrir les portes des élus. Il ne suffisait pas qu'il eût des preuves écrites par ceux qui l'avaient apprécié, d'une main habile, d'une conscience

professionnelle développée. Il lui manquait le certificat de moralité, le billet de confession des heures dernières.

Aussi, les mains dans les poches, il additionnait toutes ses chances. Les gars de la terrasse sont les meilleurs cœurs du monde. Ils n'ont jamais rien refusé à l'un des leurs.

Il fut comme tout à l'heure, à dessin dérangé.

— Non, dit-il méchamment, vous vous amusez à le faire exprès?

Le passant se mit à rire, tandis qu'il jouait avec le revers d'une veste de coupe très avantageuse.

— Quoi, fit-il, Picard, tu ne me remets pas?

Picard se renfrogna. Il ne voulait pas se rappeler. Pourtant, le nom de son interlocuteur lui venait sur les lèvres. C'était Butaud, Tony Butaud, Bubû pour les amis, camarade de chambrée d'abord et de combat ensuite, au 152^e d'Infanterie. Mais l'ouvrier refusait de le reconnaître.

Les rancœurs de trois mois accumulaient tout d'un coup des ressentiments contre le bien-vêtu, contre le riche, contre celui qui mangeait à sa faim, qui ne courait pas après la croûte, du matin au soir. Et Butaud, anciennement fils de banquier, banquier peut-être aujourd'hui, lui paraissait le type achevé de ceux qui le tenaient à la laisse d'une misère de plus en plus longue, sans le lâcher.

— Non dit-il, je ne vous connais pas.

La casquette sur l'oreille, les mains toujours serrées dans les poches, dans une attitude d'attaque, Picard devisageait dédaigneusement l'autre, tiré à quatre épingles, élégant, rasé de frais, et content de retrouver un ami.

— Quoi! Tu ne te souviens pas de Butaud? continua le gaillard en insistant d'une manière joyeuse. Tu fais ta tête de cochon? Comme à la caserne?

Picard eut un mouvement oblique, comme s'il allait donner un coup d'épaule. Il se planta sur ses jambes et regarda son ancien camarade de travers.

— Non, je n'ai pas connu de Butaud. Il y a erreur.

Il sentait sourdre une rancune. Ses yeux s'arrêtèrent sur un long cheveu blond qui se tordait sur l'épaule de Butaud. Picard sourit imperceptiblement. Bubu, l'homme aux bonnes fortunes. Mais, en voyant les mains qui jouaient, blanches, potelées comme de petits pourceaux, tout ce qui les séparait l'un de l'autre à tout jamais rejeta Picard dans l'indifférence.

— Tu le fais exprès, dit le banquier d'une voix dolente. Pourquoi? Ce n'était pas la peine que nous soyons amis. On a été rappelés presque ensemble.

Picard se souvenait. — Saint-Mihiel. — La maison de l'éclusier, près du canal. Le grenier d'où l'on voyait le fort du Camp des Romains par la lucarne. Puis le bureau du chef dans

une maison fortifiée à Cœur-la-Petite. Picard mobilisé en usinc, et Butaud aussi, grâce à la complicité d'un industriel, auquel le père avait avancé de l'argent pour étendre ses affaires.

— Non, répondit-il en se trahissant inconsciemment, ce n'était pas la peine...

— Tu t'appelles bien Picard, Eugène Picard, n'est-ce pas?

L'ouvrier se tourna et, brusquement, il jeta sa colère dans la balance :

— Oui, c'est moi... Et puis après?

Surpris par le ton douloureux d'une attaque à laquelle il ne s'attendait pas, Butaud resta sans réponse.

— Après, fit-il, passé un moment d'attente. Après? Rien...

Le visage de Picard changea. L'ouvrier s'aperçut qu'il faisait de la peine à un homme qui ne le méritait pas, un homme qui n'était qu'un minuscule ressort de la machine qui l'écrasait.

— Écoute, dit-il, j'ai un nom dont je ne veux plus, un nom qui ne sert plus à rien; un nom, au contraire, qui me gêne.

Il reprit son idée première, les mains tordues par la haine, les idées tracassées par la multitude de ses misères.

— Je ne voulais pas te reconnaître. J'ai mon nom inscrit en rouge dans toutes les usines. Il m'est impossible de travailler. On ne veut pas

de moi. Je ne suis pas le seul. Nous sommes cinquante comme ça. On nous a choisis parce que nous étions des chefs. Des meneurs, comme vous dites. Certains ont quitté Paris... Ils ont bien fait. Pour moi, il est trop tard : je n'ai plus d'argent. Voilà des mois que je suce de petits cailloux, lèche mes plaies, quand j'ai soif; qu'à la maison nous mangeons des harengs trois fois par semaine et que ma femme se crève à frotter des parquets. Je ne me plains pas. Les chefs devraient toujours être les premiers à pâtir... Si je m'appelais Butaud ou Convert, ou Bourgoigne, si j'étais au lieu de me nommer Picard, le premier gargouillat venu, j'aurais du travail. Aujourd'hui que toute votre racaille me connaît, je ne connais personne, je ne reconnais personne.

L'allure volontairement agressive de l'ouvrier frappait les passants. Butaud entraîna Picard sur le quai.

— Entrons là, dit-il. Tu n'as pas de travail? Ça c'est embêtant!

— C'est, continua Picard de la voix rageuse de l'homme qui ne cède pas, le moment de montrer ce que vous valez. Je vous ai dit ce que j'étais, un homme responsable du mouvement. J'ai sorti les gars de toutes les usines que j'ai pu. J'aurais fait davantage... Dites-moi ce que vous êtes.

— Et tu croyais, demanda Butaud, sans répondre à la question, que vous réussiriez?

— Ça, c'est autre chose...

On les avait servis. Picard avait les tempes garnies de quelques cheveux gris, mais les mêmes yeux hargneux de toujours. Il parlait parfois sourdement, puis d'un long jet plein d'éclats brefs, faits pour convaincre. Et pourtant, malgré sa révolte visible, pas encore vaincue par les circonstances, tout disait, à son attitude, à sa mine, qu'il avait besoin de tranquillité, que l'oisiveté démoniaque où on le tenait réduit, minait sa force, son corps même.

— J'ai été arrêté, dit Picard. Un mois de prison avec sursis, pour entraves à la liberté du travail. Vous vous en foutez bien pourtant, de la liberté du travail, vous autres. J'en ai la preuve. Vous vouliez me dégoûter à tout jamais...

Il repoussa le verre de vin rouge auquel il n'avait pas touché.

Picard abandonnait le vouvoiement, qu'il n'employait pas d'habitude.

— Je suis à deux doigts de traîner la savate. On a pu être des amis. On n'en est pas moins aujourd'hui de chaque côté de la barricade. Si tu crois nécessaire de me tirer de là il est grand temps. Je n'ai pas envie de geindre. Ni de te mésestimer.

— Tu peux compter sur moi, dit Butaud simplement.

Il rapprocha sa tasse du verre que Picard avait éloigné.

— Tu ne me trouves pas assez bien pour trinquer, alors?

— Si, fit l'ouvrier, radouci et presque triste. On est comme on est. Vous ne savez pas, vous autres, ce que c'est que de cavalier après son bifteck. Mais, tu sais bien qu'on ne trinque pas avec du café, dit-il pour s'excuser.

Butaud laissa Picard se calmer tout à fait. Il l'écoutait avec bienveillance, malgré les piquères qui blessaient son amour-propre. Il buvait son café sans hâte. C'était simple pour lui, il n'avait qu'un coup de téléphone à donner; au plus, qu'une démarche à faire. Picard rentrerait chez lui, content.

— Tu comprends, continua l'ouvrier, comme si, cette fois, il parlait à un ami. Ma femme fait des ménages. Bientôt, elle ne pourra plus continuer. Elle est à bout. Si je ne trouve rien dans la terrasse, qu'est-ce qu'on va faire?

— Donne-moi ton adresse, dit Butaud. Tu auras de bonnes nouvelles bientôt. Je te le promets.

Il laissa Picard parler encore. Il ne l'écoutait plus. Il comprenait ses ressentiments. Il l'excusait. Il trouvait aussi des arguments pour justifier la conduite des siens, ne seraient-ce que les conditions d'une lutte qui exclut tout sentimentalisme. On gagne, on perd une bataille. Picard avait laissé dans la mêlée le droit au travail. Comme, dans l'antiquité, les vaincus perdaient la liberté.

— Démocratique, pensait Butaud, quelle bêtise! On lui a coupé les bras et il exhibe ses idées, comme des médailles de mutilé.

Eugène Picard l'examinait pendant qu'il se faisait ces réflexions.

— Il croit que je suis un salaud. Mon vieux, continua Tony Butaud tout haut, pour se libérer d'une gêne qui lui serrait la poitrine, les souvenirs ne sont que des souvenirs. Il y en a que la chair, que le ventre n'oublie pas. Tu portais mon sac dans les relèves difficiles. Tu étais un colosse et moi un gringalet. Aujourd'hui, c'est le contraire. Je suis le plus fort... Excuse-moi de te le rappeler. C'est à mon tour de t'aider.

Il se rappelait qu'un jour il avait glissé dans un trou d'obus. Les courroies pesaient sur son cœur. Aujourd'hui, il avait la même angoisse. Il lui semblait que Picard l'embrassait désespérément pour ne pas couler. Brusquement, il se dégagea de cette étreinte.

— Admets que je reste un adversaire. Parce que, je n'oublie rien. Absolument rien. Mais il serait indigne de ma part de ne pas te soulager un peu pour que tu rattrapes les autres qui sont déjà loin.

Sa voix faiblissait sous l'émotion.

— Tu diras ce que tu veux, que c'est de la rigolade, que je me bourre le crâne. Mais c'est encore avec des gens comme toi que j'ai été le plus heureux. Je ne te parle pas comme un banquier, mais comme un homme.

Il laissa Picard au bord du trottoir. L'ouvrier revit longtemps la scène. Il n'y manquait aucun détail. Il gardait le goût du vent, l'odeur de la terre du chantier où il était allé se présenter. Il entendait la voix du compagnon terrassier lui demandant sa carte syndicale, s'il était à jour de ses cotisations, par qui il était envoyé. Il lui fit remarquer que sa lettre de recommandation ne portait pas le cachet de l'organisation.

Il regagna La Chapelle, songeant à Butaud.

— Ils promettent. Et, demain, je me serrerai d'un cran.

Louise l'attendait. A son pas dans l'escalier, elle comprit qu'il y avait du nouveau.

— Alors ?

Il s'assit lourdement, se laissant tomber presque, vidé de toute son énergie, comme après un grand choc, d'avoir à exprimer une fois de plus son incertitude...

— Je ne sais pas encore... je crois que oui...

Il éleva le bras pour un serment. Il revoyait Butaud s'en aller, raide dans son habit gris, remettant machinalement les gants qu'il avait retirés pour lui serrer la main.

— Son père avance des fonds aux industriels pour la paye. J'ai été rude avec lui. Enfin que j'aie du boulot, que je gratte. Et la vie, alors avec nous.

Louise se tourna du côté du mur. Son mari la vit très bien marmotter. Il était las. Il évita de faire la mauvaise tête. Les cœurs qui som-

brent sont comme des moribonds. Ils fixent aux volets clos le trou minuscule par où le jour filtre. Il sut gré à sa femme de ne lui avoir jamais montré de visage découragé. Il l'aimait de tout son cœur. Elle était baignée d'une langueur inaccoutumée. Il versait à grands flots dans ses paroles une joie à laquelle il n'était pas sûr de croire, pour rapprocher d'eux le bonheur qui reculait chaque jour depuis des semaines.

— C'est la fin de notre misère. Butaud est franc-maçon. Il a le bras long.

— Quand on n'a pas de pain, dit-elle, il ne faut pas s'occuper comment le blé pousse.

Elle était lasse aussi, heureuse de s'asseoir, parce que ses jambes lui faisaient mal.

— Mon Dieu, dit-elle tout bas, faites-nous la grâce de travailler pour ne pas crever comme des bêtes, mais mourir, en fin de tout, comme des hommes.

Picard était resté immobile, les mains jointes, le dos arrondi. Son attitude plus que ses paroles exprimait ses sentiments. Pourtant, il conclut.

La vie, tu le sais bien toi-même, c'est comme les saisons. Ça revient un peu plus mal, un peu moins bien. Et c'est tout. Mais quand le printemps revient, il faut l'accueillir le cœur en fête.

*
* *

Vers neuf heures, ce jour-là, il s'était présenté au bureau du personnel de la Maison J. J. Mito-

net frères. La matinée ensoleillée détendait ses nerfs, roulait des joies nouvelles dans la rue.

Il franchit l'usine en redressant ses épaules, prêt à recevoir de nouveaux coups, prêt à porter un nouveau faix.

Une grande cour, ornée de platanes, avec un parterre gazonné séparait les réfectoires, les ateliers, le bureau du personnel. Des fumées sorties des bouches d'aération de la chaudronnerie, léchaient les murs, les verrières peintes en bleu. Au-dessus d'un tableau de pointage, il aperçut une pancarte. « Ici on ne perd pas son temps. »

— Ça débute comme il faut, pensa-t-il.

Il monta au premier étage.

« Entrez sans frapper. »

Le chef de bureau qui examinait à la loupe une série de timbres-poste disséminés dans le Bottin, prit la convocation de Picard sans même le regarder. Et, par habitude, il la retourna, considéra le cachet du bureau de poste avec une satisfaction non dissimulée et, surpris, il balbutia :

— Vous n'avez pas attendu longtemps pour venir!

L'oblitération indiquait 17-17 — 7-20.

— A quelle heure avez-vous mis la lettre à la boîte, Laubier?

— Hier soir, vers cinq heures, M. Dolaud. Dès qu'on a prévenu M. Fouque.

Picard aperçut, caché derrière un monticule

de dossiers, un employé, couleur de papier glacé, un peu rondouillard, presque chauve, légèrement bossu.

Indifférent, M. Dolaud, sans dire un mot de plus, tendit la convocation à son subordonné.

Laubier examina l'adresse, prit une position plus digne et détailla Picard d'un œil intéressé où pointait une curiosité déférente. Il se leva pour le recevoir et le fit approcher. Il toussa plusieurs fois. Évidemment, il avait quelque chose dans la gorge qui ne sortait pas.

« Dépêchez-vous, nos minutes sont précieuses », disait un écriteau taché d'humidité.

— Vous allez, commença Laubier, me donner quelques renseignements.

Puis tout bas, tellement bas, que Picard dut se pencher pour l'entendre.

— Pour la forme... Je vous connais... Depuis longtemps. Je vous ai aperçu à la 18^e section du Parti socialiste, avant la guerre. En 1914, j'appartenais au Comité Cachin, après Victor Dalle.

L'ouvrier, un peu sourd à cause de son métier, avait mal compris. Il essaya de se rappeler s'il avait jamais rencontré quelque part cette face de gratte-papier. Elle ne lui rappelait rien qu'une impression de crainte.

— Vous avez, demanda Laubier, des certificats satisfaisants? Très bien, très bien. Vous avez été malade? Voilà qui est beaucoup mieux.

Dans l'atmosphère sereine où il se trouvait

plongé, après les démarches nombreuses et les difficultés pour trouver du travail, Picard ne comprenait pas la nervosité de son interlocuteur. Il amassait devant lui registres sur registres, jetant un regard désespéré sur M. Dolaud qui compulsait des revues industrielles en attendant, l'ouvrier parti, de pouvoir donner libre cours à sa passion de collectionneur.

Il faisait un beau soleil. Les fumées quittaient droit les cheminées et se dissipaient lentement dans un ciel immobile et plus lumineux qu'un miroir. Les bruits des ateliers arrivaient lointains, amollis.

Picard attendait. Laubier se tournait de temps en temps du côté du chef, donnait un léger signe de tête et mettait un doigt sur sa bouche pour indiquer qu'il était tenu, ici, à une réserve prudente.

— Je ne suis, dit-il imperceptiblement, qu'un rouage de la mécanique, qu'un morceau de personnel. Je vous expliquerai plus tard.

Il eut une moue ironique.

— Si ça en vaut la peine.

Picard sortit des certificats rapiécés avec du taffetas gommé. Il les étala. Laubier se pencha sur ses écritures et en face des maisons où Picard déclarait avoir travaillé, il ajoutait en lettres grasses « Vu et certifié exact ».

— Quand faudra-t-il que je revienne? fit Picard avec impatience.

— Mais ça y est, vous êtes embauché, dit

l'autre avec un imperceptible mouvement de joie qui anima tout son corps. Je vais vous conduire. Vous êtes attendu comme chaudronnier. C'est bien ça que vous vouliez, n'est-ce pas?

Picard acquiesça.

— J'ai reçu la première communication hier, dit le bonhomme. On a encore téléphoné ce matin, tout à l'heure. On voulait savoir si ça allait.

— Ça va, trança Picard, énervé par tant de détours et d'amabilités.

— Je vous accompagne.

Il arrêta Picard au milieu de l'escalier, s'assura que personne ne venait et feignant de compulsurer le papier qu'il avait à la main.

— Ça va, oui, ça va, reprit-il, en se servant des mêmes paroles que Picard...

Il abaissa la voix.

— Ça n'allait guère pourtant. Ça n'allait guère, malgré tout.

Il cligna de l'œil. Picard sourit sans comprendre.

— Quoique vous soyez fortement appuyé, vous savez, ici... on mijote proprement. C'est la boîte! Ça va, ça va, fit-il en continuant sa route, suivi de Picard surpris par cette sortie sensationnelle. Il faut savoir. Je voulais vous prévenir. Il toussa.

— Je n'ai pas besoin d'ajouter que je ne vous ai rien dit... Nous en reparlerons.

Devant l'entrée de la chaudronnerie, le chef d'atelier attendait Picard dans son box juché au premier étage, près des machines de levage. Il l'affecta à une équipe.

— Meilleure chance, murmura le scribe à Picard en le laissant.

L'ouvrier regarda autour de lui, s'il reconnaissait des figures amies. Il emprunta une cotte à un compagnon. Cette fois, il était sauvé.

— Tu sors de chez qui?

— De chez Panhard, dit Picard, plus calme qu'il ne l'avait jamais été. Je ne connais pas grand'chose dans les locomotives.

— T'es pas plus bête qu'un autre, répondit Alexis le chef d'équipe. Je vais te montrer le toutime. Tu t'y mettras vite.

La journée passa sans qu'il s'en aperçut. Après tant d'heures vides, le travail, plein des saveurs de la nouveauté, était pour lui comme un rafraîchissement.

Il se familiarisa avec les habitudes, fit connaissance avec ses camarades. Une question qu'il retint plusieurs soirs lui brûlait la gorge.

— Qui est ce bonhomme du bureau, le petit vieux bedonnant et chauve, demanda-t-il enfin.

— Laubier? dit Alexis.

— Oui!

— Un brave gars. Le chef de l'embauche et de la comptabilité. Quand il y a quelque chose qui ne va pas, on peut aller le voir. Les chefs sont ici, comme partout ailleurs, des dégonflés.

Mais lui, c'est la justice. Il était déjà là quand on a construit l'usine... Un drôle. Il ne parle à personne.

— Ah, fit Eugène. « Pourquoi m'a-t-il dit, meilleure chance, pensa-t-il. Il sait donc! »

*
* *

Après déjeuner, avant l'heure de la reprise, les ouvriers qui ne prenaient pas leur repas aux réfectoires de l'usine et préféraient se contenter du *Pur Breton* et de la *Vraie Limousine*, les gargottes voisines, flânaient dans les environs. Eugène Picard était de ceux-là. La première semaine, il avait apporté sa gamelle. Mais quand il avait entendu parler ses camarades, quand il avait compris que « sortir » était échapper à l'atmosphère débiliteuse de la boîte, il n'avait pas hésité. Il dépensait cinq francs. Il mangeait mal, mais sitôt son fromage fini, il pouvait fuir.

Le long des cafés, les ouvriers regardaient par les vitres les joueurs de belotte devant leur dernière chopine. Il y avait des éclats de voix, des coups de poing sur la table. Quelques autres assis au bord du trottoir parlaient sport. Ceux-ci achetaient de la mèche, des pierres à briquets, une bricole à des camelots toujours sur le qui-vive. Ceux-là lançaient des compliments à des femmes pressées d'être hors d'atteinte des boniments.

Eugène Picard se rongait les sangs. Il n'avait

personne à qui confier ses dégoûts. Il dévisageait ses camarades. Il essayait de solliciter leurs espoirs. Il cherchait quelqu'un, dont à la longue journée, il se sentit le frère. Mais tous avaient des visages fermés, identiques.

Un jour, il demanda :

— On a fait grève ici?

— Non, au contraire. Les patrons ont embauché des ouvriers qualifiés venus des ateliers du chemin de fer du Nord.

— Où sont-ils?

— Ils sont déjà partis. C'est pire qu'une usine, ici. C'est un pénitencier. On moucharde. Faut faire gaffe à tout ce qu'on dit. Le dernier parti, c'est celui que t'as remplacé. Il s'appelait Tocu. Un pote. Ancien délégué de l'atelier central, rue des Poissonniers. Des histoires de militants, il en avait plein la bouche. En 18, pendant la guerre, il faisait débrayer quand le major ne voulait pas reconnaître un ouvrier malade. Parce que les ouvriers étaient mobilisés. Ici, on entendait sa grande gueule par-dessus les détonations des pistolets. Un matin qu'il avait une fringale et qu'il croquait une croûte en douce, Tourardini, le directeur l'interpella.

— Tocu, tu sais bien qu'on ne mange pas.

— Je ne mange pas, monsieur le directeur. Il continuait pourtant de mâchonner.

— Ça n'empêche pas la pneumatique de frapper.

— Qu'est-ce que tu fais, si tu ne manges pas?

— Je chique, monsieur le directeur. Et vous venez de me faire avaler mon tabac.

Les copains rigolaient. Tourardini se demandait si c'était sérieux.

— Je vais m'en mettre une autre sous la dent, monsieur le directeur.

Il prenait une autre croûte dans sa veste accrochée et recommençait.

Mais un jour que Tourardini l'agaçait, il lui marcha sur le pied. Il avait fait semblant de ne pas le voir.

— Ah! pardon, dit-il. Je ne suis pas venu au monde dans une cafetière, en regardant par le trou, mais je ne vous avais pas vu. Vous êtes comme Victorine, toujours entre mes jambes. Victorine, vous ne la connaissez pas, monsieur le directeur? Eh bien! c'est ma femme.

— Tu passeras ce soir au bureau. Demain, tu ne me retrouveras plus entre tes jambes, répondit Tourardini qui pensait à autre chose.

— A votre disposition, monsieur le directeur.

Tocu avait une voix grave. Il ne se troubla pas pour si peu. Il passa au bureau le soir, mais revint le lendemain comme il en avait l'habitude. Il avait apporté une chopine, une livre de pain et un saucisson.

Tourardini l'aperçut.

— Qu'est-ce que tu fais ici?

— Je casse la croûte, monsieur le directeur. Aujourd'hui, je ne chique plus.

— Tu n'as plus rien à faire ici.

— Je suis venu chercher mes clous. Et puis, Tourardini, aujourd'hui, je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi. Tu entends. Aujourd'hui, j'ai le droit de te tutoyer. Et toi, je te prie de me dire vous. Hier, tu m'as dit que je ne te retrouverais plus entre mes jambes, Tourardini, tu ne tiens pas tes promesses. Tu m'as menti. Maintenant, si tu veux savoir ce que j'ai dans la bouche, je vais te le montrer tout de suite.

Il lui souffla dans la figure un jet de postillons. Il y en avait pas deux comme Tocu dans l'atelier.

— Et toi, demanda Picard?

— Moi, mon vieux. Je gagne ma journée. Je ne m'occupe pas du reste!

Eugène Picard était navré par tant d'inconscience. Pour un Tocu, même maladroit dans son ardeur à se faire respecter, combien y en avait-il prêts à tout supporter? Dans l'usine, tout le monde s'en fichait. Tout le monde avait oublié qu'une bataille s'était livrée et que la classe ouvrière, en ordre dispersé, l'avait perdue. Aucun ouvrier ne se sentait diminué par la défaite. C'était tant mieux! d'un sens. La plupart avaient assisté à la débâcle en spectateurs, sans comprendre qu'ils jouaient une partie de drame et qu'inconsciemment, ils en étaient responsables. Ils étaient soumis. Le sifflet sonnait la rentrée. Ils rentraient. Pour recommencer ainsi chaque jour, comme tous ceux qu'il connaissait, hélas autour de lui.

Dans ses moments d'amertume, cette constatation le faisait souffrir comme une vieille douleur. En se promenant, il se demandait combien de jours encore il tournerait à la poursuite de l'illusion de la liberté, pareil à l'écureuil dans son moulin. Une âme remplie de feu couvait sous son front dur, torturé par des mèches d'un roux sombre, comme des flammes. Entre l'usine et sa famille, il n'y avait de place que pour des préoccupations qui lui mangeaient son bonheur, parce que toute sa vie en dépendait. Il résistait aux ordres. Des volontés soudaines de révolte, vieilles gucuses pas encore satisfaites et que les événements, plus que lui, avaient pourtant mâtées, raidissaient sa démarche, rendaient ses pas plus traînants. Le premier signal de la rentrée emplissait l'usine d'animation. D'autres usines le répétaient. Les cafés se vidaient. Les ouvriers achevaient précipitamment leurs lectures. Les camelots rabattaient quelques sous sur leurs marchandises pour enlever les dernières hésitations. La fumée des cheminées saupoudrait le ciel d'un fard que la fraîcheur enlevait. Dans la cour de l'usine, les platanes taillés écartaient leurs branches, comme pour fuir, pareils à des poules effarées par le bruit.

Bientôt, pris dans l'engrenage, Eugène Picard se mélangeait à ses camarades et roulait avec eux dans une commune acceptation.

Il la réalisait souvent jusqu'au désespoir. Mais las de la pusillanimité de beaucoup, il

retournait à ses rêves et dérobaît sous une apparente tranquillité, le dégoût de sa défaillance et de celle des autres.

— Nous sommes faits pour servir.

Parfois, au milieu de son travail, il s'arrêtait. On savait qu'un rien mettait des tourbillonnements et des mirages dans ses yeux. Pas une ombre de son visage ne bougeait. Il n'entendait plus. On pouvait lui parler fort ou l'appeler. Pendant quelques secondes, l'exaltation le rendait insensible à l'ambiance. Puis il se remettait à la besogne comme si rien ne s'était passé.

— Tu rêves, vieux, lui disait Alexis.

Il répondait d'une voix gaie.

— Oui, je rêve. C'est le plus précieux moment du jour. Je pense au temps où nous serons des hommes libres.

* * *

Picard n'avait jamais repensé à Laubier, le secrétaire. Il entendit parler de lui un jour qu'il regardait les journaux au kiosque.

— Tiens, voilà Laubier. Il paraît qu'il a découvert dans un paquet d'archives des coupures de journaux dans lesquels on parlait des origines de la maison et qui félicitaient les constructeurs de l'usine. Les directeurs ont fait mettre ça aux ordures..

Picard se retourna et reconnut l'employé qui l'avait fraternellement accueilli.

— Faut pas bayer aux mouches, dit un ouvrier. Il est moins cinq.

Sans hésiter, comme pour un vieux client, la marchande tendit le journal à Laubier qui le rangea avec précaution dans la poche intérieure du pan de sa jaquette. Il repartit d'un pas égal.

— En voilà un qui se les roule, dit un troisième ouvrier qui flânait. Il va pouvoir l'apprendre son feuilleton cet après-midi. Il fera moins chaud pour lui sur son croupion qu'à la forge.

Sur le toit de l'usine, le soleil levait une légère brume de chaleur.

— C'est l'heure, répéta l'ouvrier.

La rentrée commençait. Unanimes, les cinq cents ouvriers de J. J. Mitonet frères se poussaient comme des moutons devant la porte de l'étable.

— J'ai encore deux minutes.

Picard resta près de la marchande de journaux. Il ne s'était plus occupé de Laubier depuis longtemps.

— Comment pouvait-il bien me connaître?

La marchande débarrassait son kiosque. Sa journée était finie. Elle fit culbuter un tas de brochures mises en bordure de son éventaire. Picard se précipita pour les ramasser, et les lui tendit. Elle le remercia. Laubier, pas pressé non plus, flânait.

— Qui est-ce? demanda Picard.

— Qui?

— Le petit vieux, là-bas?

— Il a vingt ans d'usine. Il a connu mon mari qui a été écrasé par une bicelle. Vous y travaillez peut-être vous aussi. Mon mari était communiste. C'est parce que vous lisez l'*Humanité* que je vous le dis. Eh bien le vieux achète l'*Humanité* aussi, mais je lui cache dans le *Petit Parisien*, à cause des charognards qui rôdent toujours ici.

Picard dit :

— Je le crois.

— C'est le meilleur homme que je connaisse. Ma fille lui faisait son ménage avant qu'elle ait son gosse. Il s'est occupé du petit... N'en dites rien, dit-elle, surtout si vous êtes à l'usine.

Les derniers retardataires franchissaient la porte. Picard rentra à son tour. La cour de l'usine était déjà déserte. Derrière les rideaux des fenêtres du bureau au premier étage, Tourardini le directeur, surveillait la rentrée. Il n'avait pas encore remarqué Picard arrivant le dernier. Il tira les rideaux à dessin, comme une menace. Il semblait dire : — Mon bonhomme, faudrait pas renouveler ce petit jeu-là. Je n'aime pas les traînants.

L'ouvrier riait d'une joie décisive.

— Peu à peu, dit-il, je les connaîtrai tous. Et alors, on la remuera la cage, avec les singes dedans.

*
* * *

Le directeur avait une face de dogue. Quand la sirène sonnait, Tourardini, dit Toutou, tirait sa montre. Il ne badinait pas sur la discipline. Avant la pose des sonneries automatiques déclenchées de son bureau dans tous les chantiers, Toutou avait renvoyé en une semaine deux chauffeurs qui avaient tiré la corde du sifflet une minute avant l'heure. Il était l'auteur des innombrables observations qui tapissaient les murs des vestiaires et servaient de journal mural au personnel. « Le travail commence à sept heures précises et ne cesse qu'au troisième coup de sifflet », disait l'une. Un gaillard avait riposté d'un coup de crayon : « Pourquoi trois coups, alors qu'un t'essouffle ? »

Aux heures d'arrivée ou de sortie, si la fenêtre de son bureau était ouverte, il sonnait M. Dolaud, le chef de bureau, le collectionneur de timbres-poste, M. J. Dolaud, baptisé Gigolo par les dames du bureau.

— Fermez la fenêtre.

Et il s'embusquait derrière.

Jusqu'alors, le premier ouvrier qui quittait l'usine, c'était Crétiot, un affûteur de l'outillage, un grand diable à poils gris, qui ne trouvait jamais de bleus à la longueur de ses jambes. Sa femme lui rallongeait ses pantalons avec des

morceaux dont la couleur n'était jamais assortie. Plus qu'à ses tifs, Tourardini le reconnaissait à ses guiboles. Il passait, les mains dans les poches, la pipe au bec, raide comme une barre de fonte. Mais à la rentrée, il était le premier aussi à rentrer. Tourardini connaissait le dernier à la reprise d'une heure. Il était chaudronnier dans l'équipe à Lafil. On l'appelait Charlot. Devant le mur de l'usine, il attendait la sonnerie en lisant des brochures de cow-boys, de randonnées dans la Grande Prairie, connaissait la géographie des États du Nord-Amérique mieux que celle de son pays.

Quand pour la seconde fois Tourardini aperçut Picard, il donna un coup d'épaule à M. Dolaud.

— Qui c'est, celui-là ?

— C'est le dernier embauché à la chaudronnerie.

— Ah! oui, c'est vrai, il est capable, mais d'où sort-il ?

Laubier arrivait dans le bureau. Il entendit la question du directeur. Dolaud se tourna vers lui.

— D'où vient Picard ? demanda-t-il au chef de l'embauche.

— C'est un protégé de M. Jean Mitonet.

— Ça ne doit pas l'empêcher d'arriver à l'heure. Comme les autres. Je dirai à Fouque de faire une note.

Le contre-maître adjoint de la chaudronnerie

Couturier surnommé Bigoudis, à cause de ses jambes aux pantalons tortillés, remplaçait Nicolo parti effectuer des essais de chaudières à Montreuil.

Bigoudis fit appeler Picard.

— Tu sais, vieux, on arrive à l'heure ici. Faut en prendre l'habitude.

— C'est Tourardini qui t'a visé, derrière ses dentelles, lui dit Charlot. Un gars qui est bien au courant du personnage, c'est Laubier, le vieux du bureau. Si tu veux des tuyaux sur lui, il en a. Mais il est méfiant...

Picard essaya plusieurs fois de le rencontrer. Au fond, l'employé avait fait les premiers pas. Mais chaque fois qu'il approchait, Laubier lui faisait un bonjour discret. Il avait l'air de dire :

— Ça vaut mieux. Ne me parlez pas!

Dans l'usine, on ne discutait pas les ordres. Chaque jour, de nouveaux compagnons entraient, embauchés à des salaires inférieurs. D'autres partaient. Les uns, parce que la discipline devenait de plus en plus tâtilonne. Picard se lamentait. Au lieu de s'entendre, de résister, ils arrangeaient chacun pour soi leur départ, laissant leur camarades aux prises avec les mêmes ennemis, les mêmes difficultés. Ils partaient, alléchés par de meilleurs salaires. Ou simplement par le soleil, par le besoin de changement qui ballotte le cœur de l'homme comme un œuf vide sur des vagues. Ils cherchaient la liberté à laquelle ils croyaient, et qui leur man-

quait ici où tout marchait comme le mouvement d'une cisaille gigantesque, qui tranchait en morceaux réguliers leurs existences.

— Si seulement, pensait Picard, toutes les mauvaises têtes se mettaient ensemble, ça ferait peut-être une bonne tête.

Dans la journée, Tourardini apparaissait sur la passerelle qui menait dans chaque atelier au bureau des chefs. Il repérait un ouvrier qui ralentissait son allure. Il descendait, s'avavançait entre les établis, ramassant un écrou ou un rivet, le déposait près d'un chef d'équipe.

— Il y a du désordre partout.

Tourardini restait derrière l'ouvrier, gênant, désagréable. Il ne regardait jamais son interlocuteur. Tout en écoutant, il surveillait les gars au travail. Quand il était à son bureau, il se grattait la tête. Avant de prendre une décision, il se farfouillait dans le nez et se frottait le derrière :

— Il devrait faire le contraire. Se fourrer le doigt dans l'oigne et sentir ce que c'est!

— Depuis combien de temps ça dure? demandait Picard, à Charlot.

— Depuis mai.

— On a fait la grève, ici? demanda-t-il une fois de plus.

— Oui, deux jours. Un mauvais départ. Une très mauvaise rentrée. Tous les copains sont partis. Sauf Courtade... celui qui a l'oreille croquée.

Picard ne répondait rien. Courtade était un gaillard taillé en hercule. Il passait pour un brave camarade. Il avait fait la grève et lui seul était revenu. Mais il ne savait pas bien travailler. On l'avait changé plusieurs fois d'atelier. Il était arrivé à la chaudronnerie deux jours après Picard.

Parfois, Alexis le chef d'équipe grognait pour les prix de séries.

— Ça n'ira pas, l'équipe mangera de l'argent. C'est encore ces cons de dessinateurs qui ont foutu des cotes à la godille.

— T'engraisseras un peu plus le patron! Tu te dépêcheras.

Courtade regardait Picard. Eugène n'avait pas l'air de comprendre. Il y avait de l'audace à parler de la sorte dans un établissement où personne ne protestait contre les vexations de la direction. Il se méfiait. La veille, on avait publié la note suivante : « Pour être examinées, les réclamations du personnel ne doivent être formulées qu'en dehors du travail ». On avait pris ça comme une fantaisie. A croire que les ouvriers de l'usine n'avaient jamais de réclamations à faire. Ils n'en présenteraient jamais sans doute. Pas un œil n'avait flambé. Pas un muscle n'avait trahi d'impatience. Les fantaisies de Tourardini paraissaient toutes naturelles. Courtade n'avait rien dit non plus. Il s'était contenté, ce jour-là, d'écouter.

— Où étais-tu, avant de venir ici? Il me sem-

ble que je te connais, dit un jour Courtade à Picard.

— J'étais malade.

Il n'insistait pas. Picard rivait une plateforme de locomotive. Il lui tourna le dos.

*
* *

De la porte de la Villette, Picard rentrait chez lui à pied. On n'avait pas encore construit. Il y avait de grands espaces libres, le canal, le chemin de fer de l'Est, sa gare aux marchandises. Des wagons de choux-fleurs arrivaient. Des laitiers faisaient chanter leurs brocs. Sur les pâtis des fortifications, les vaches d'une laiterie à La Chapelle broutaient une herbe maigre. Ça sentait l'air de la campagne, les prairies tondues par le soleil et les dents des troupeaux.

Une fois passé les gazomètres, le paysage s'élargissait. Sur les vestiges des fortifications, l'été réunissait les mal logés. L'herbe prenait un air de fête, semée de papiers coloriés et de boîtes en fer-blanc luisantes.

Un soir, Picard qui flânait, y rencontra Laubier plongé dans la lecture d'un livre qu'il ferma très vite, quand il se vit interpellé. Il avait étendu sous lui un journal pour ménager sa jaquette. Il se leva vivement, plus agile qu'il le paraissait.

— Alors, vous êtes content, Picard?

— Oui... Mais c'est une drôle de boîte.

— A qui le dites-vous...

Ils étaient debout sur le glacis des fortifications, face à face. Ils représentaient, se détachant sur le fond du ciel, deux groupes d'hommes, l'employé et l'ouvrier. Ils avaient les mêmes idées, les mêmes pensées, mais ils ne parlaient pas la même langue et restaient sans pouvoir exprimer autrement que par leur silence, les profonds enthousiasmes qui les unissaient par delà leurs différences.

Picard se maîtrisa bientôt.

— Dites-moi, Laubier. On peut vous parler, à vous?

Le journal dont Laubier s'était servi pour s'asseoir, s'était retourné. Ils en aperçurent le titre ensemble.

Laubier rougit. Il redressa sa tête chauve, brillante comme un bol de faïence. Il se dandina. Eugène Picard dit :

— C'est mon journal.

Et il ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Vous connaissez les ouvriers. Combien y en a-t-il des nôtres dans l'usine?

Laubier se dandina encore.

— Vous pouvez parler franchement.

— Je n'en connais pas.

— Qui est-ce Courtade?

— Un mouton.

— La grève?

— Mauvaise. Il y avait un syndicat d'une quarantaine sur plus de six cents ouvriers. Quand on a parlé de grève générale, Tourardini les a mis à la porte. Courtade compris. Personne n'a bronché. Depuis, ça continue. Personne ne bronche. Seul Courtade est rentré... Vous comprenez... grâce à lui, la direction sait tout.

Eugène Picard considéra la zone étendue devant eux. Il montra les habitations, les jardins, les hommes qui représentaient là, à leurs pieds, l'humanité et ses progrès.

— Il faut recommencer à zéro. Tout remettre debout. Laubier, voulez-vous m'aider?

Le vieil employé hésitait.

— M'aider seulement, répéta Picard. Je sais. Vous êtes un homme de bureau. C'est dur de militer. C'est-à-dire de souffrir. Mais il faut recommencer. Il faut que quelqu'un commence.

— Que faudrait-il que je fasse?

— M'avertir quand on embauche. Je vous indiquerai des camarades qu'il faudra retenir de préférence.

— Oui, dit Laubier. A une condition. Qu'on ne se connaîtra pas. Qu'on ne se parlera jamais. J'aime le silence.

Ils se serrèrent la main.

— Où habitez-vous, Laubier?

— Rue de la Martinique.

— Je demeure rue Philippe de Girard.

*
* *

Picard rentra content. Louise, sa femme, le trouva rajeuni.

— Tu ne veux pas descendre me chercher un seau d'eau?

Il ne protesta pas. Il rentra presque aussitôt.

— Il y a quelque chose qui mijote, voilà Eugène qui se met à bouillir!

Il ne pouvait plus demeurer en repos, depuis qu'il s'était remis cela dans la tête. Il tournait autour de la table, une table recouverte d'une toile cirée comme une glace, rouge et blanche. Au milieu, une marmite chaude avait laissé des traces, un grand rond sale, qu'on avait envie de gratter, parce que tout brillait dans la maison, d'une propreté honnête. Louise repassait sur une planche tendue de la barre d'appui de la fenêtre à la cuisinière. Pour graisser son fer, elle se servait d'un linge épais où elle dissimulait les morceaux de bougies inutilisables. Avec l'odeur de la lessive de la veille, ça sentait le cierge, l'encens et l'iris de l'armoire ouverte.

Il ne disait pas un mot. De temps en temps, quand il passait derrière elle, elle avait un mouvement d'impatience. Le logement était petit, à peine suffisant pour satisfaire aux exigences d'une vie commune. Il l'accrochait en passant.

Tu m'agaces, à tourniquer comme ça. Tu

vas me faire brûler. Qu'est-ce que tu as aujourd'hui!

Et elle donnait un coup de fer pour plisser une toile rebelle.

Il regarda autour de lui, comme tiré d'un rêve. Louise trempait ses mains dans une casserole d'eau pour mouiller son linge. Tout vacillait au fond de lui-même, et comme il s'agissait d'un problème présent, il répéta tout haut.

— Recommencer!

— Recommencer quoi? dit-elle, en s'apercevant qu'il rêvassait, ce qui ne présageait habituellement rien de bon. Remets un morceau de charbon de bois sous mes fers, ça te distraira.

— Recommencer tout, répondit-il.

Il s'exécuta. Le bruit du sac à charbon de bois se partagea le silence avec le bruit des fers. Eugène se secoua pour faire tomber les poussières d'un passé enfoui. Des étincelles crépitèrent dans le fourneau.

— On ne doit rien abandonner de ce qui fait sa vie, parce qu'on est tombé sans éclat, dans la lutte.

Le présent comptait pour elle plus que l'avenir.

— Tes marottes, dit-elle, laisse-les dormir. Elles sont bien où elles sont.

Elle approcha son fer de sa joue, en regardant son mari tendrement. Peiné encore par l'amertume des mois passés et la vanité des efforts des hommes de bonne volonté, elle versa sans

s'en douter de l'huile chaude sur des plaies mal cicatrisées.

— Tu viens d'être embauché. Attends! Qu'as-tu gagné à te dépenser pour les autres. Tu bous encore.

Il lui dit :

— Tranquillise-toi. Tu me l'as répété souvent. Ce n'est pas quand le cidre vient d'être fait qu'il se sauve. Et puis, il y a cent hommes pour un qui ne feront jamais éclater les bouteilles.

Sa figure resplendit d'une satisfaction maligne. Il ne se laissait pas si facilement corrompre. Il ajouta.

— Laubier m'aidera. Il est plus près de nous que bien des ouvriers et bien malheureux sans doute de ne pas être un manuel. On le regarde comme un camarade. On peut lui parler. Tout le monde l'estime. C'est un homme de cœur.

Elle répondit d'une voix apaisée.

— Tous tes amis sont des gens de cœur.

Il crut qu'elle doutait.

— J'ai plus confiance en lui qu'en beaucoup. Ce n'est ni la blouse, ni la casquette qui font le prolétaire, mais le cœur. Il n'en manque pas, qui peuvent exhiber leurs mains gercées aux articulations, meurtries sous la peau, leur cœur dissimulé restera cependant toujours couleur de cloporte, d'un gris sale.

— Eugène, si tu ne demeurais pas ce que tu es, je désespérerais davantage.

— Demain, dit-il, j'irai au syndicat des

Métaux de la Seine. Je rentrerai un peu plus tard.

* * *

Eugène Picard retrouva au syndicat des camarades qu'il avait perdus de vue depuis la fin des grandes grèves.

— On remet ça, dit-il. On va d'abord secourir les nôtres. Je me charge de caser quelques copains qui n'ont pas de travail ou qui ont des difficultés dans leur coin. Bien entendu, faudra y aller au compte-gouttes. Et m'envoyer du bon. Pas de pleurnichards, ni de turbulents. Des gars qui ont une conscience. Pas des danseuses.

Langevin arriva un soir chez Picard. Il cherchait le logement. Quelqu'un lui avait dit au deuxième. Toutes les portes ouvraient de plain-pied sur le balcon.

— Hello! Eugène.

Par les fenêtres ouvertes aux dernières chaleurs de l'été, les voisins passaient leur tête. Il y avait plusieurs Eugène dans le bâtiment.

— Quel Eugène que vous voulez? Picard...? Alors c'est ici.

Louise appela son mari. Elle considéra le pavé de la pièce. Elle le lavait tous les soirs pour s'avancer le lendemain. Faudrait le refaire.

— Ah! c'est toi, Émile.

Langevin, à court de travail, s'était fait

embaucher comme fossoyeur à Noisy-le-Sec.

— Les gens ne meurent plus. J'étais aide seulement. On m'a dit de revenir d'ici deux mois. Les mal portants choisissent l'automne pour partir en voyage. Alors, y a du boulot dans ton usine?

Picard le mit au courant.

— D'accord, Eugène. Mais, je te dirai franchement ma situation. Après les grèves, dégoûté, j'ai déchiré ma carte syndicale. J'étais à plat. Bientôt je m'ennuyai de la Bourse du travail, j'y allai pour payer mon arriéré. On fait des pourboires avec les machabées. Je leur ai dit : « Je reviens pour reprendre la lutte. C'est pas un métier que d'enterrer les morts. Je suis toujours un métallo ».

— Oui, dit Picard. Mais pas un mot à personne. On se connaît sans se connaître. Tourardini, le directeur, me surveille. Je suis rentré dans la boîte par connaissance, un peu d'autor. Il a dû se renseigner sur moi, depuis.

— Tu descends me conduire, Eugène. Vous permettez, Madame?

Ils burent un coup de rouge sur le zinc au *Bouquet de la Chapelle*. Des jeunes gens discutaient sur le rond-point, à la sortie du métro.

— Tiens, voilà Joly, conseiller municipal du quartier.

Picard leur fit signe bonjour. A Joly comme aux autres.

— C'est mon ancien maître d'école, dit Pi-

card. Il est resté comme il était. Avec son faux-col à manger de la tarte. Sa cravate en piqué blanc. Comme s'il continuait de faire l'école. Tous ces zèbres-là, c'est des nouveaux. Qu'est-ce qu'ils seront devenus, dans dix ans?

Après, Picard passa chez Laubier, à côté du marché. Le vieil employé étant absent, il glissa un mot sous la porte. La chance semblait pré-munir Eugène Picard de toute complication. Fouque, le sous-directeur, était parti en vacances, et Laubier seul pouvait en prendre à son aise.

Deux jours après, Émile Langevin entrait à l'atelier de montage, en remplacement d'un gars qui venait de s'en aller à Bourges, à l'arsenal, où son député l'avait casé. Puis ce fut Bizot, Versignol, Couturiot et Méchin, dit Machin.

— Tu verras, disait Picard à chacun d'eux. Tu arrives. A gauche, il y a la bignole, un peu après, dans le même bâtiment, un escalier avec un écriteau : « Bureau des études ». Tu montes au premier. Et tu vois tout de suite un petit homme chauve. Tu n'as rien à dire. Tout est préparé. Si ça loupe, ça loupe. Si tu tombais sur Tourardini, le directeur, un grand type aux cheveux blancs, un *astèque* qu'aurait jeûné pendant quarante jours, long comme un jour sans boulot, ne montre pas ton dernier certificat. Surtout si tu travaillais dans le coin. Tourardini fait attendre et il téléphone à ta dernière boîte.

Si les renseignements sont fâcheux, tu peux te bomber. Il a toute une collection de fiches. Il en fait même pour ceux qu'il n'embauche pas et qu'on lui signale comme des ouvriers dangereux. S'est déjà présenté. Pas de place pour lui. Renseignements — Syndiqué — A fait grève. Tout ce qu'il faut pour que tu fasses ballon. En ce moment, Tourardini est rarement au bureau. La maison réorganise la mécanique. On a fait venir des machines-outils d'Allemagne. Paraît qu'en France, y en a pas de comme ça. Les ingénieurs et les ouvriers sont trop noix pour en fabriquer. Tourardini est après du matin au soir. On dirait qu'il apprend son métier. Tu penses, avant d'être chez Mitonet, il était ingénieur aux Postes et Télégraphes, à l'atelier du boulevard Brune. Il passait les roulements à billes au papier de verre.

En novembre, Picard avait réussi à faire entrer chez les frères Mitonet sept anciens camarades. Grâce à leur propagande, les notes circulaires de Tourardini, dit Toutou, n'avaient pas plus d'importance que les feuilles de platane qui jaunissaient la pelouse devant le réfectoire de l'atelier de mécanique. Quand la sirène sifflait, maintenant, une quarantaine de gars ne se pressaient plus et gagnaient les ateliers sans courir. Chacun rejoignait son équipe. Les marteaux tombaient sur la ferraille, indifférents aux écriteaux, souillés de poussière, de rouille et d'huile. Tranquillement, un travail sourd

poussait ses ramifications dans l'usine. Quand Tourardini le directeur paraissait sur un ponton, à côté des chefs d'atelier dans leur cage de verre, il avait l'air d'un fœtus dans un bocal. La réverbération des glaces donnait une couleur cirreuse à sa face de boule-dogue. Il plongeait dans les équipes, montrait des compagnons du doigt. Personne ne baissait plus la tête. Picard trouvait déjà du changement. Il ne désespérait plus des ouvriers, de l'inconscience des uns, de la soumission des autres.

Courtade, le mouton, l'homme à tout faire de la maison, l'homme à l'oreille croquée pérorait toujours dans son travail. Il continuait d'appartenir à la chaudronnerie. Dès qu'il apercevait le directeur ou les patrons qui, en cotte bleue, parcouraient les chantiers, il bougonnait.

— Tu crois qu'on a besoin d'un mannequin comme lui pour faire marcher l'usine. C'est pas comme les hirondelles. Il fait le mauvais temps. Quand on le voit venir, on peut s'apprêter à encaisser.

Picard ne se lassait pas, malgré ce qu'avait dit Laubier, de méditer sur son attitude. Courtade troublait son monde. Il savait trouver des formules heureuses pour montrer à ses camarades leur situation. Qu'il eût des arrière-pensées provocatrices, il ne les éveillait pas moins aux réalités. Picard, avec un jugement précis sur les possibilités de propagande, le laissait parler,

prêt à démolir ses arguments s'il dépassait la mesure.

— Vous n'êtes pas capables de faire respecter la journée de huit heures. On a diminué la prime d'affûtage. Vous n'avez rien dit. Vous croyez les patrons nécessaires. Ils n'existent que pour écrémer le travail que vous faites. Le beurre pour eux. Pour vous le petit lait. Comparez le travail que vous faites, le salaire que vous touchez. Tourardini a été payé toute sa vie avec des prélèvements sur vos salaires. Il vous oblige à travailler : c'est votre travail qui le nourrit. Quand les patrons n'ont pas d'argent pour vous payer, ils s'adressent aux banques qui leur prêtent les économies que nous déposons chez elles comme des imbéciles.

Courtade changeait de méthode. Depuis que Picard se refusait à discuter avec lui, il bavardait volontiers avec ceux qu'il croyait ses amis. Un jour pourtant que Courtade quémandait un signe approbateur, Picard se fâcha.

— Tu nous lanternes avec tes déclarations. Réponds-moi entre quatre z'yeux. A quoi veux-tu en venir ?

— L'éducation du prolétariat reste à faire, Picard !

— Malin ! pensa Picard. Mais à malin, malin et demi.

Une antipathie maligne se précisait chez les deux hommes. Courtade, ouvrier médiocre, souffrait de ne pouvoir assurer aussi habilement

qu'un autre les travaux sérieux qui lui étaient confiés. Ailleurs on l'eût remercié.

— Tout juste bon à redresser des tôles. Et encore, disait de lui Alexis, le chef d'équipe. Et il moralise du matin au soir. J'ai déjà dit qu'on me le retire. Il doit rester là. Ordre de la direction.

Il cachait son incapacité par une assurance grotesque qui donnait le change. Il était prêt à tout, bon à tout, entreprenant n'importe quoi. Ses camarades le harcelaient de paris qu'il acceptait par fierté. Sa témérité l'obligeait parfois à faire plus qu'il en avait envie et de réussir au delà de ses possibilités. Et bien qu'il fût moyen dans son travail, il avait acquis un tas de connaissances à côté qui faisaient de lui un homme beaucoup plus apte à n'importe quelle besogne que la plupart de ses camarades.

Picard Eugène prévenu, demeurait sur ses gardes.

— Je te vois venir. Tu veux savoir qui je suis. Ce que je pense. Nous ne sommes pas assez forts ici pour découvrir nos batteries.

Parfois Courtade, emporté par le flot de ses paroles, se prenait au jeu. Il y avait chez lui des éclairs de sincérité. Il n'avait pas fréquenté pour rien la rude école du militantisme syndicaliste. Il parlait juste. Il disait vrai. Il aurait trompé les plus avertis.

Picard n'en doutait plus. Tôt ou tard, il devrait compter avec Courtade.

Un midi, à l'heure où les ouvriers attendaient la rentrée, Courtade désigna une affiche jaunie de la Confédération générale du travail. Collée sur un mur voisin du mur de l'usine, à vingt mètres du magasin situé en bordure de la rue, elle avait été lacérée pendant le déjeuner. Les lambeaux pendaient encore.

— C'est malheureux, dit-il, les ouvriers ne respectent même pas ceux qui les défendent. Elle est loin, la revanche!

Picard impatienté, le prit à parti.

— Tu parles trop, Courtade. On ne parle pas de revanche; on la prépare. Es-tu syndiqué seulement? Tu agis au nom de qui? Tu te recommandes de quelle organisation? Tu es quoi? anarchiste, syndicaliste, communiste, quoi? Faudrait d'abord s'entendre là-dessus.

— Il n'y a plus de syndicat dans l'usine, répondit Courtade. J'ai été syndiqué jusqu'au moment d'entrer ici.

— A quelle organisation, demanda Picard méprisant. Dans l'habillement ou dans l'alimentation? Et sous quel nom? On reprendra ça une autre fois, si tu veux! La sirène siffle.

Deux jours après, Tourardini fit une communication aux chefs d'atelier. Elle confirma l'impression de Picard. Et les déclarations de Laubier. Courtade était un mouton. La direction informait le personnel que les portes de l'usine seraient fermées pour tout le monde cinq minutes avant l'heure de la reprise du travail.

Le lendemain, Picard s'attarda au kiosque de la marchande de journaux. Il allait franchir la porte. Elle se referma devant lui. Il tira la sonnette. M^{me} Aveline, la concierge vint ouvrir. Au premier étage du bureau, Tourardini souriait.

— Vous me montrerez la fiche d'Eugène Picard, demanda-t-il à Laubier. Comment est-il venu chez nous, ce gaillard-là!

— Il est entré avec les recommandations de la banque Butaud. M. Jean est intervenu lui-même à cette époque, pour que la première place disponible lui soit réservée.

— Ah! oui, c'est vrai. Vous me l'avez déjà dit.

Tourardini prit la fiche avec empressement.

— Il ne fait l'objet d'aucun rapport. Appelez-moi son chef d'atelier.

Le chef d'atelier, Nicolo, avait été baptisé Trompe la mort par ses ouvriers. On disait que sa femme le menait par le bout du nez et qu'elle le faisait mourir à petit feu, ayant été mariée trois fois déjà. Deux de ses maris étaient morts. Le troisième avait divorcé pour en réchapper. Jusqu'ici Nicolo tenait le coup.

Il arriva chez le directeur rouge comme un piment.

Il pressentait une tuile. Il balbutia.

— Bonjour, Monsieur Tourardini.

— Vous avez Picard dans votre atelier? Quel homme est-ce?

— C'est un brun avec une petite moustache.

— Ce n'est pas ça que je vous demande, je le connais. Au point de vue de la conduite.

— C'est un bon ouvrier, dit Nicolo. Je n'ai rien à dire à ce qu'il fait. C'est propre. Il s'est bien mis au travail.

— Ses idées?

— Je ne m'occupe pas de ça, dit Nicolo en rougissant de plus belle. Il donne toute satisfaction; je vous proposerai une augmentation pour lui. Il sait un peu dessiner. Il ferait un traceur épatant. Et maintenant que Couturier est parti, j'aurais besoin d'un bon second.

Nicolo retrouvait pied. Du moment qu'il s'agissait du travail, il n'était plus en peine. Il allait continuer, le directeur lui coupa la parole.

— Ça va, dit-il. Merci.

Tourardini garda la fiche et s'installa à son bureau. Il saisit un crayon, et en regard, il porta l'appréciation suivante :

« A. S. » — A surveiller.

Il descendit immédiatement à l'atelier de chaudronnerie.

A chacune de ses promenades dans l'établissement, le directeur constatait de nouvelles entorses à la discipline. Il la croyait pourtant bien établie. Il fit le tour des lavabos et des vestiaires, en retrait des ateliers. Là, les ouvriers pouvaient se cacher pour écrire leurs insanités sur les murs; on ne les voyait pas du bureau de la direction. Des papillons le prenaient à parti dans les coins les plus retirés. Il en ramassa

un dans la cour, où l'usine accumulait les vieilles ferrailles, derrière la chaudronnerie.

Camarades, savez-vous à quoi servent les morceaux de tôle et les chutes de barres d'acier?

La suite avait été effacée par son séjour sur la terre. L'encre avait pâli. Tourardini le savait et il se croyait seul à le savoir. Chaque trimestre, le camion d'un établissement dirigé par un prêtre qui faisait des apprentis mécaniciens, venait chercher les déchets de fer, inutilisables pour la maison Mitonet. En échange, le cureton lui envoyait des jeunes gens dociles, qui portaient un scapulaire et n'appartiendraient jamais aux Jeunesses syndicalistes.

Tourardini, pour se venger de cette indiscretion, pondit plusieurs notes. Il rappela ses recommandations sur la nécessité des économies. Il ressortit ses vieux clichés sur la bonne tenue, la confiance que jusqu'alors la maison avait témoignée à ses collaborateurs les plus humbles. Il se plaignait qu'on ne le saluait plus, qu'on ne tenait plus compte de ce qu'il avait été jusqu'ici, attentif aux réclamations particulières, ennemi des mesures collectives qui ne satisfont personne.

Il releva d'autres protestations.

Si les ateliers étaient mieux aérés, les ouvriers n'auraient pas besoin d'aller respirer dans les chiottes.

Tourardini respire la fumée des cigares. Nous, celle des forges.

La guerre des affiches commença.

Tourardini trouva, collé dans le passage du montage à la chaudronnerie, le papier suivant :

Les affiches de Toutou sont faites pour être déchirées. Ceux qui travaillent n'ont pas d'ordre à recevoir d'un monsieur qui ne fait rien.

Le directeur répondit par des menaces.

Des actes déplorables, qui risquent de détruire la collaboration des chefs et des ouvriers, se répètent depuis quelque temps. Le personnel, à l'instigation probable de brebis galeuses, qui ne tarderont pas d'ailleurs, à être découvertes et chassées, se permet des réflexions sur la discipline du travail, sans qu'aucune plainte ait été préalablement transmise aux chefs immédiats.

La direction rappelle qu'étant toujours décidée à user de sollicitude envers les bons ouvriers, elle ne saurait tolérer plus longtemps des pratiques qu'elle condamne.

Deux jours après, la note de service, dont les passages les plus graves avaient été soulignés à l'encre rouge, lacérée dans des ateliers, maculée dans d'autres, était remplacée par un papillon tiré à la polycopie.

L'esprit des maîtres crée celui des serviteurs. Ni le fouet, ni la trique n'ont jamais persuadé quelqu'un.

Les murs et les restaurants voisins, épargnés jusqu'alors, et les endroits les moins propices

à sa gloire, s'ornèrent du nom de Tourardini écrit par un doigt humide dans l'épaisseur de la saleté.

— Ça les excite, disait Picard, mais c'est stupide. On n'arrive pas à savoir qui s'amuse ainsi. Et ça continue. On croirait que la direction elle-même entretient ces enfantillages.

Un mauvais air pesait sur l'usine. A la chaudronnerie, au montage, à la mécanique, les ouvriers s'épiaient, évitant de s'appesantir sur les manœuvres déplaisantes de Tourardini. Il y avait de la méfiance partout, pas d'amitié.

Estellac, le bistro, où chaque mois Picard réunissait les syndiqués de la maison, fit l'acquisition d'un chien qu'il baptisa Dini. C'était un chien haut sur pattes comme le directeur de la maison Mitonet frères, aux yeux vairons, très craintif et qui avait peur du bruit des voitures. Enfin, pour comble d'ironie, un dessin circula de main en main. Il représentait des fesses serrant un cigare, surmonté de lunettes. On avait aperçu Tourardini à la fenêtre du bureau. Il souffrait d'une crise de conjonctivite et portait des lunettes de couleur pour l'électricité.

— Il a attrapé ça à s'essuyer l'oignon avec ses doigts. Au lieu de les mettre dans son naze, il se les ait fourrés dans les mirettes. Pige-le moi avec des pieds de verre à bière, pour carreaux.

Ils le virent arriver un matin avec un faux-col haut de quinze centimètres. Une scie se pro-

pagea dans toutes les équipes. Chacun en s'abordant disait :

— Je ne te demande pas la couleur de ton faux-col.

Picard donnait tout son sens à la joie vengeresse de l'usine sans y souscrire complètement. Les ouvriers prenaient l'arme du ridicule pour se défendre. C'était peu de chose.

Satisfaction morale obtenue, il ne restait rien. Tourardini les tenait à sa merci. Picard faisait le compte des ouvriers. A la chaudronnerie, ils étaient deux cents; au montage quatre-vingts; à la mécanique une centaine, au magasin de fabrication quarante, au bureau des études une quinzaine avec les dactylos. Quatre cent vingt-cinq au maximum, sur lesquels vingt-deux syndiqués.

— Faudrait organiser une réunion.

Tourardini répondit à la mauvaise humeur des marchands de vin en installant à côté du réfectoire, un restaurant géré par l'usine. Les ouvriers ne perdraient pas leur temps à sortir dehors. De plus, il se déclara prêt à examiner toutes suggestions concernant l'établissement d'une coopérative. Et bientôt tout se tassa.

* * *

Le secrétaire du syndicat des Métaux apprit à Picard qu'il lui avait envoyé un nouvel adhé-

rent. Il prétendait qu'il n'existait pas de syndicat chez Mitonct frères.

— Il y a longtemps?

— Une huitaine de jours.

— Comment s'appelle-t-il?

— Pintade... Canade...

— Courtade! Il lui manque un bout d'oreille?

— Oui. C'est cela.

— Alors, s'exclama Picard, ça va mal! C'est l'homme de la maison. Enfin, on avisera.

— Je l'ai envoyé à Richard, ton receveur.

Parmi les vingt-deux ouvriers, composant la section syndicale de chez Mitonct, s'en trouvaient plusieurs, venus spontanément à Picard, depuis qu'il avait remis Courtade en place devant l'affiche à la porte de l'usine. Il savait d'eux peu de chose et il ne les avait pas mis en garde contre Courtade. A la réunion, qui se tenait une fois par mois, à la sortie le soir chez Estellac, un petit gars du montage, Richard, avait accepté d'être le collecteur. Il était jeune, plein de bonne volonté et tout dévoué à la cause prolétarienne. Picard s'en vint le trouver le lendemain.

— Dis-moi, tu n'as pas vu Courtade de la chaudronnerie pour une adhésion. Tu sais, le grand qu'a eu les oreilles mangées par les rats pendant la guerre. Oui, à gauche. Tu n'as pas remarqué?

— Si, il est venu, il y a deux ou trois jours.

Il a rempli son bulletin d'adhésion et m'a payé l'année commencée. C'est rare.

— Je ne suis pas sûr de lui.

— Pourquoi?

— Pourquoi! Ça serait trop long à t'expliquer. Mais qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Mon vieux, pas grand'chose. D'abord, il était indécis. Il voulait se syndiquer, mais pas pour avoir une carte confédérale dans sa poche. Pour faire du bon boulot. Il m'a demandé si nous étions beaucoup. Vingt-deux. Oua! disait-il, tu blagues, on a toujours tendance à augmenter les effectifs. C'est pour enlever mon adhésion. On a bavardé un peu. Qu'est-ce qu'il y a comme copains? Je lui ai cité les noms. Il a travaillé partout dans l'usine. Il en connaissait une quinzaine. Alors, il s'est décidé. C'était fait, en deux minutes.

— Il a oublié de te dire qu'il était allé aux Métaux avant. Il aurait pu m'en parler. Nous nous méfions l'un de l'autre. Vois-tu, Courtade est un mouchard. Tout me le fait supposer. Je l'ai vu avant-hier, encore. Il décollait des affiches. Il les décollait ou il les collait, parce qu'avec des zèbres comme lui, on ne sait pas jusqu'où vont les provocations. Écoute, petit, continua affectueusement Picard, pour consoler son camarade ennuyé. A l'avenir, ne fournis pas de précisions. Si l'on t'en demande, réponds à côté : « Quand on veut appartenir à un syndicat, on n'a pas besoin de savoir

d'abord, ce qui s'y passe. On se syndique. Par conviction. Et surtout par devoir ». Enfin, nous arrangerons ça.

On était en octobre. Il y avait bientôt trois mois que Picard travaillait chez Mitonet frères, Tourardini, dit Toutou, directeur. Le travail rattachait de tous les côtés ! On avait embauché quelques tôliers à la chaudronnerie. Courtade se montrait plus loquace que jamais. Il interpellait Picard plus souvent. Pour montrer qu'il n'y avait entre eux aucune question de personne Picard lui répondait :

— Quand on est syndiqué, disait-il à tout moment, quand on est certain d'avoir des camarades qui vous soutiendront, on peut tout de même se permettre de discuter. T'es pas de mon avis, Picard... ?

— Tu sais bien que non, Courtade. Quand on est syndiqué, on parle quand il le faut. Et comme ouvrier, on doit montrer l'exemple. Il ne s'agit pas de toujours maugréer, de toujours raser les camarades, au nom de l'organisation, d'avoir raison contre eux. C'est toujours facile d'avoir raison contre un camarade. Ce qui l'est moins, c'est d'avoir raison contre le patronat.

— Pour ça, il faut agir. Je suis prêt.

— Prêt à quoi ?

— A tout.

— Prêt à tout, je le sais, Courtade. Je n'ai pas attendu que tu te soies syndiqué pour le savoir.

Il souriait en dedans de lui-même.

Il n'avait pas revu Laubier. Un soir les Picard allaient se coucher. Ils ne savaient que faire. Ils crurent qu'on avait frappé chez eux. Ils n'attendaient personne. Ils ne firent pas attention. Alors, on avait cogné plus rudement à la fenêtre qui s'ouvrait sur le balcon. C'était Laubier. Ils avaient tressailli. A travers les vitres ils ne l'avaient pas reconnu. D'habitude, il portait un chapeau melon. Ce soir-là pour se soustraire aux regards curieux il s'était emmitoufflé dans un passe-montagne.

— Ah! mais c'est Laubier!

— Oui, c'est moi. Chut!

— Vous avez l'air d'un conspirateur.

— Presque.

Il s'assit sur un tabouret que Louise tira de dessous la table. Il fit signe à Picard. Il voulait être seul. Le chaudronnier comprit qu'il s'agissait de quelque chose de grave.

— Louise, veux-tu nous permettre un instant?

— Oui, j'irai cinq minutes chez les Dueroux. A tout à l'heure.

— Excusez-moi, madame, de vous chasser.

M. Laubier n'était pas à l'aise. Il s'assura que la porte était fermée. Il changea de place en s'installant dans le coin le plus sombre.

— Voici, Tourardini a eu, je ne sais comment, le nom des membres du syndicat. Il y en a quinze qui vont sauter. Vous n'êtes pas dedans. Voici la liste.

Picard la parcourut.

— C'est drôle. Mon nom ne s'y trouve pas. Ni Langevin, ni Versignol, ni Méchin.

— Ils sont presque tous de la mécanique et du montage. Ça va se faire petit à petit, sans secousse. Voici l'hiver. On fera des mises à pied. Après, ce sera au tour des sept autres dont vous êtes.

— Des huit, parce que Courtade est du syndicat.

— Je comprends, répondit M. Laubier. C'est celui qui vend ses frères.

— Si nous n'y figurons pas, Laubier, dit Picard, c'est parce que Tourardini est habile à brouiller les cartes, et que Courtade ne s'est pas rappelé des noms des nouveaux venus, que j'ai fait embaucher. Il n'a pas attendu la réunion syndicale pour nous repérer. Il se croit toujours à l'abri. Mais comment le dénoncer. Il est plus malin qu'on ne suppose.

*
* *

— Les nouvelles sont graves, dit Picard en ouvrant la séance, dans l'arrière-boutique, chez Estellac.

Tous les camarades étaient présents. Ils se serrèrent autour des tables. Gervais qui habitait du côté d'Écouen, posa sa musette entre ses pieds et fit tomber sa casquette.

— Quand tu seras prêt, Gervais. Je vous demande beaucoup d'attention.

Picard attendit quelques secondes.

— Il s'agit du renvoi éventuel de quinze d'entre nous. J'ajoute, pour vous rassurer, que le péril n'est pas immédiat. Voici comment ça va se passer. Tourardini n'a pas l'intention de nous remercier tous ensemble. Il procédera par étapes. Cette semaine l'un, la prochaine l'autre. Jusqu'à extinction du syndicat. Pourquoi dix-sept seulement, parmi lesquels, ni Richard qui est trésorier, ni moi qui suis le secrétaire, ne nous trouvons? Pour que cette mesure n'ait pas l'air de frapper notre organisation. Ordinairement on la décapite. On balance les chefs. Ils ont trouvé mieux. Nous serons des chefs sans troupe.

Le silence s'étendit entre eux, implacable pour leurs angoisses.

— Quels sont ceux qui figurent sur la liste, Picard?

Jean Millet, un vieil ouvrier de l'entretien, posait la question en balbutiant presque. Il rougit, se leva à demi. Il voulait ajouter quelque chose. Mais il passa ses doigts dans l'échancrure de son gilet et se rassit.

— Attends une minute, lui dit Picard. Qu'est-ce que nous devons faire? Qu'est-ce que nous ferons quand Tourardini mettra son projet à exécution? Toute la question est là. Elle se pose pour tous de la même manière. C'est une solu-

tion valable pour nous tous qu'il faudra trouver. Parce que, individuellement, nous n'échapperons pas à la menace. C'est comme membres du syndicat qu'on nous chasse. Pour faire prendre aux autres le goût de s'unir pour se défendre. Je pense que vous comprenez tous.

Picard dépla sa liste.

— Voici les camarades dont le renvoi est envisagé par la direction : Je répète : est envisagé. Dufour, Paramet, Porlier, Bizot, Maratrat du montage, Tournier, Magèbre, Tabaran, Miguet, Guy Potel, Maillot, de la mécanique, Goulot, Bambassat, Charolais, Marcel Bacry, de la chaudronnerie. Vous êtes dans l'ordre d'ancienneté, je crois, par atelier.

Les ouvriers réunis s'exclamèrent. La menace rendait du cœur au plus timide. Ils se voyaient devant le fait accompli. Ils entendaient d'avance les protestations inutiles, les récriminations des femmes, les interrogations naïves de leurs enfants, les longues attentes au bureau d'embauche. Ils étaient tous passés par là.

Jean Millet demanda la parole. Il déclara, sur un ton ferme, cette fois.

— Il s'agit de prendre des dispositions en conséquence.

Entre deux doigts il lissa ses longues moustaches. Il avait plus de soixante ans. Son nom n'était pas sur la liste. La situation lui paraissait plus claire. La maison Mitonet frères l'avait

accepté à l'entretien. Elle le gardait jusqu'à nouvel ordre.

— Je n'ai plus de famille, dit-il. Je suis seul à la maison. Sans Picard, je n'aurais pas retrouvé de travail. Je sais ce que c'est qu'une grève. Ça ne se fait pas du bout des lèvres. Dans l'arrière-salle d'un bistrot comme ici. Il faut du courage pour l'entreprendre et de la fermeté pour la gagner. Je tiendrai aussi longtemps qu'il faudra. Mais si c'est pour rentrer la queue entre les jambes, j'aime mieux pas. La classe ouvrière n'a pas tant de victoires à son compte, qu'on doive aller au devant d'une défaite.

Eugène Picard se taisait. Il hésitait à répondre. Il n'était pas certain que le cœur de ses copains battait avec autant d'aplomb que le sien. Est-ce parce qu'ils étaient menacés qu'ils cherchaient dans le silence une réponse à leur indécision? Est-ce parce qu'il ne craignait rien que Picard souriait en les regardant?

— Si nous pouvions entraîner les autres. Mais que nous cessions le travail! Que nous partions! Ils ne bougeront plus. Je ne crois plus à la solidarité, murmura un ouvrier à son voisin.

Personne ne releva cette déclaration. Chacun pensait à soi.

— Veux-tu nous dire, Picard, d'où cette liste te vient? demanda Porlier, du montage.

— Camarades, j'ai indiqué à Langevin, à Richard, et à Versignol, tous les trois présents,

comment je l'ai eue. Je ne peux en dire davantage.

— Comment Tourardini a-t-il su que vous étiez syndiqués, demanda Tommeret, qui ne figurait pas sur la liste.

— Richard va vous le dire en deux mots.

— C'est moi qui suis responsable. Vous m'excuserez tous, quand vous saurez comment Courtade m'a tiré les vers du nez.

Il raconta son aventure et conclut :

— C'est à peu près les noms que j'ai cités.

— Alors, c'est lui qui nous a dénoncés?

— Probablement. Faudra tirer l'affaire au clair.

— Ce n'est pas le moment. Pour l'instant revenons à notre action. Allons-nous décider? Quelqu'un a-t-il une proposition à faire? demanda Picard en se tournant pour regarder l'heure. Il y en a qui ont des trains à prendre.

Le vieux Millet baissait la tête. Et les autres, sur qui pesaient les responsabilités de l'avenir, la baissaient aussi.

— On nous tient par la croûte, déclara Tabaran.

— Est-ce que notre travail n'a pas la même valeur que celui des autres? pensait Guy Potel.

— Ce que cette manœuvre cache, je vais vous le dire, fit Magèbre. Quand on nous aura mis dehors, plus vite qu'on le suppose, on diminuera les salaires. C'est toujours ainsi que ces messieurs commencent. J'ai uopné, nous don-

nous une partie de notre existence et tout ce qu'il y a dans l'existence d'hommes comme nous pour qu'on respecte notre travail. Ce n'est pas suffisant pour vivre. On n'obtient pas de pain à force de renoncements. Si je tais mon espoir en des jours où tout serait à tous, je ne peux cacher mes haines. Nous ne devons pas nous laisser renvoyer; nous devons montrer nos dents. Il faut qu'on les entende grincer.

Il frappa sur la table et d'une voix douloureuse, et déclara :

— Faudrait faire comprendre ça aux autres, et faire une grève d'avertissement. Ils débrayeront bien une heure. Les ouvriers ne sont pas des tire au flanc.

Il réfléchit un long moment pour rassembler ses sentiments épars, répondant ensuite à la crainte qui s'éveillait en lui.

— Si c'est difficile, raison de plus pour montrer ce que nous sommes. Et de foncer dans les buts.

— Quelle proposition concrète fais-tu, Magèbre?

— La solidarité existe ou elle n'existe pas. Même si les autres ne marchent pas, nous autres du syndicat, nous devons montrer l'exemple. A la première mise à pied, nous abandonnons le travail.

Les ouvriers s'entre-concertèrent du regard.

— C'est un suicide, dit le vieux Millet. Abandonner le travail et puis? Tourardini fermera la

porte. Bon débarras, mes gaillards. Je vous ai eus les doigts dans le nez. Et nous, nous tombons dans le panneau.

Il grimâça. Il avait de petites dents pointues, roussies par le tabac, de la couleur de ses mains qui tripotaient la graisse à machine du matin au soir.

— Ils veulent nous foutre dehors. Et nous irions au devant de leur désir. Magèbré, tu perds la tête.

— Le vieux a raison, dit Picard.

— Ça ne nous dit pas comment faire pour résister, dit Potel en tournant sa bouche de travers.

Il avait eu dans le temps la joue ouverte par une meule, étant ébarbeur dans une fonderie à Levallois. Sa figure était restée déformée par le coup. Il conservait collée à la pommette une pièce de cent sous de peau plus blanche que le reste et qu'on lui avait collée. Quand il parlait, sa bouche tordue allait de droite à gauche.

— Somme toute, commença Dufour, le premier de la liste, après avoir jeté son bout de cigarette sous la table, nous avons devant nous, la porte; derrière nous, la porte. Entre les deux, si l'on peut dire, il y a la résistance. Arrivera ce qui arrivera. Si nous sommes vingt-deux à sauter, essayons d'entraîner les autres pour qu'ils nous défendent et qu'en nous défendant, ils apprennent à lutter. Montrons l'exemple. Si nous ne réussissons pas, travaillons au ralenti.

Foutons-en le moins possible. Mais ne séparons pas notre cause, de la cause de tous.

Tout alors leur parut clair. Ils n'avaient qu'à regarder autour d'eux. Ce n'était pas parce que l'un avait sa bicoque dans un coin de banlieue ou dans un faubourg malpropre, qu'il était sauvé; si le pain ne leur manquait pas une fois de plus, aucun des jours ne lui enlèverait le goût amer de la sueur et des déchéances acceptées. D'ailleurs, on ne leur donnait pas à choisir. Tourardini avait décidé de les renvoyer. Ils devaient lutter. La lutte de chaque instant, la lutte de tous les jours, ils ne la cherchaient pas. On les provoquait. Ils la subissaient. Ils n'avaient qu'une alternative, se défendre. Ils pensaient à leur femme. Quelles perspectives avait-elle? Des calculs quotidiens pour joindre les deux bouts, les emprunts cachés à leur mari, les dettes. Elles achetaient à tempérament. Elles ne répondaient pas aux encaisseurs le jour de Dufayel ou de la Semeuse.

Quant aux gosses, ils n'attendaient pas les repas pour manger. Ils barbotaient le pain dans le placard, prenaient des acomptes quand on les envoyait chez le boulanger. Et déprimés, fatigués, à table ils grignotaient du bout des dents, dormaient sur leur assiette pleine de sauce, mais vide de viande.

Les ouvriers syndiqués de chez Mitonet tenaient leur décision au bout de leur langue, mûre, mielleuse avec une bonne odeur de liberté

à conquérir, de sagesse à affirmer. Mais parce qu'il s'agissait d'une cause à gagner au delà de leur propre existence, ils se taisaient encore.

Picard regarda l'heure encore une fois.

— Je mets aux voix la proposition de Magèbre. Au premier renvoi, nous abandonnons le travail en guise de protestation. Nous envoyons une délégation au directeur. Nous menaçons de lui coller une grève sur les bras. S'il persiste, nous essaierons ce que nous pourrons. En attendant, nous organiserons dès demain la propagande. Attaquer, c'est encore résister. Et si nous sautons, nous sauterons comme il faut.

Le silence se fit dans l'arrière-boutique. Des éclats de voix se faufilèrent par-dessous la porte. Des joueurs de cartes riaient au milieu des exclamations des curieux assemblés aussi. Mais l'inquiétude des vingt-deux compagnons qui jouaient leur destinée, emplît de nouveau l'arrière-boutique.

— Quels sont ceux qui sont pour? Levez les mains... Vingt... «Un peu plus nombreux que les apôtres. Ça suffit pour changer le monde», pensa-t-il.

— Contre? Une voix.

C'était Jean Millet.

— Abstention.

Marcel Bacry leva le bras.

— Je te comprends, dit Picard. Une décision pareille peut te gêner. Tu as quatre gosses. On te renverra peut-être le dernier, ou pas du tout.

Marcel Bacry tourna lentement la tête.

— Je prendrai quand même mes responsabilités. Je suivrai la majorité. J'accepterai ce que vous déciderez.

— Nous nous chargeons dès maintenant de l'organisation d'une réunion de propagande. Langevin, Versignol, Richard et moi. Voulez-vous nous adjoindre un cinquième?

Ils désignèrent Magèbre.

Quand Picard partit chez lui, Bacry l'attendait au bord du trottoir.

— Je te remercie d'avoir pensé à mes gosses, Picard. Mais mon vieux, je ne suis pas seul à en avoir. T'en as un aussi, toi?

— Non pas encore. J'en voudrais bien un. Une mauvaise pièce, sans doute, qui prendrait la suite de son père.

Il rentra chez lui.

Louise découpait dans une vieille culotte de quoi rapiécer une veste bleue usée aux coudes.

— Ça ne va pas, Eugène?

— Si, mais la réalité colle à moi comme un cambouis. Elle est noire.

Il sentit s'appesantir sur lui le courage qui ne l'abandonnait jamais. Elle piqua sur son genou l'aiguille à chevelure de fil noir.

— On a donné toute sa force, dit-il, toute sa peine, tout son labeur pour qu'un directeur d'usine vous dise quand il lui plaît : « Demain, vous irez chercher du travail ailleurs ». En attendant d'en trouver, vous rognerez sur la

viande de vos enfants, sur la chemise de votre femme, sur le paquet de gris qui vous fait deux jours et qui en fera trois.

— Mon Dieu, dit-elle en regardant le christ de maillechort et en mettant sa tête comme lui, penchée sur son épaule. On va te renvoyer!

— Probablement, dit-il. Mon tour viendra.

— Qu'est-ce que vous avez bien voulu faire des hommes, en chargeant leur travail de tant d'incertitude? reprit-elle. A la sueur de leur front? Est-ce que ça signifie d'un front courbé ou pâle de peur? Non! D'un front digne.

— Tranquillise-toi, Louise, ce n'est pas pour tout de suite.

*
* *

Il se trompait. Tourardini brusqua les événements.

Deux jours après, le vendredi, le directeur fit prévenir par leur chef d'atelier, Marcel Maratrat du montage, Tournier et Magèbre de la mécanique, Goulet, Bambarrat de la chaudronnerie. Il les engageait à prendre leurs dispositions pour chercher du travail à partir du 15. Aucun motif de renvoi ne leur était donné. La nouvelle fit l'effet d'une bombe.

Eugène Picard préparait activement la réunion. Toute l'usine fut en effervescence. Sans préjuger des résultats de la réunion, les camarades remerciés se concertèrent. Ils demandèrent

audience au directeur. Tourardini ne répondit pas. Aussi le lundi, la veille de la réunion, sans attendre la bonne volonté du directeur, ils frappèrent chez les patrons. MM. Jean et Jacques Mitonet étaient de bons garçons, mais ne comprenaient rien aux questions concernant le personnel. Ingénieurs des Arts et Manufactures, ils ne s'occupaient de l'usine que pour lui chercher des commandes. Ils rendaient visite aux fournisseurs, aux grosses maisons, aux maisons commerciales étrangères. Ils n'avaient affaire aux ouvriers que dans des cas précis : nécessité d'installer de nouvelles machines, ou d'organiser de nouveaux services.

Ils furent surpris de la visite de leurs ouvriers. Picard les accompagnait. MM. Mitonet, bonshommes, les firent entrer.

— Qu'y a-t-il, mon Dieu? Qu'est-ce qui ne va pas?

— Messieurs, dit Picard, excusez-nous. M. Tourardini, à qui nous avons fait part de notre envie de le rencontrer, n'a pas daigné nous faire connaître sa décision. Nous sommes encore à savoir s'il veut nous recevoir. Comme la chose est urgente et que vous ignorez peut-être ce qui se passe dans l'usine, nous sommes venus vous trouver. On dit qu'il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints. Et sans vous flatter, nous n'en doutons pas quand le saint s'appelle M. Tourardini. Mais voici. Mes camarades sont débauchés à partir du 15. Ils voudraient con-

naître les motifs d'une décision que M. Tourardini a peut-être prise sans vous entretenir de la situation exacte de l'usine. Il y a plus de travail que nous n'en pouvons faire. Nous faisons dix heures par jour. Et nous venons parfois le dimanche matin pour terminer des pièces importantes. Vous venez de recevoir, nous le savons, une commande de cinquante machines; nous avons à la chaudronnerie une commande de cent garnitures de crinolines pour fin novembre, indépendamment de cinquante cheminées... Mes camarades ont toujours donné satisfaction. Si ce sont de mauvais ouvriers, qu'on le dise.

M. Jacques prit le téléphone.

— Voulez-vous faire dire à M. Tourardini que nous l'attendons au bureau?

Puis il s'adressa aux ouvriers.

— Messieurs, nous vous rappellerons quand on nous aura tenus au courant.

Picard se tourna vers ses camarades. Il leur fit signe :

— Sortons.

Tourardini était au montage, hurlant après chacun des chefs d'atelier.

— Vous ne deviez pas les autoriser à quitter le travail. Les réclamations sont reçues en dehors du service. Alors les notes, les rappels à l'ordre, à quoi servent-ils?

— Ils ne m'ont rien demandé. Et puis qu'est-ce qu'ils risquent?

— Mais où sont-ils?

— Je n'en sais rien.

L'appel des patrons lui parvint à la chaudière, où il était allé porter sa colère.

— Picard n'est pas à son travail...

Tourardini trouva les ouvriers assis sur les marches d'escalier du bureau. Pas un ne bougea. Il dut les enjamber pour passer.

— Nous n'aurions pas dû sortir, dit Magèbre.

— C'est une faute, en effet.

— Non. Il faut tout essayer pour arrondir les angles. Nous devons donner l'exemple d'apaisement et non d'intransigeance. Pour que les camarades nous suivent, il faut que nous ayons tous les atouts dans notre jeu.

Les ouvriers attendirent plus d'une heure.

— Messieurs, voulez-vous entrer, leur dit M. Jacques.

Ils se rangèrent le long du mur.

— Il nous est impossible de vous garder, affirma le patron. Les commandes qui nous ont été passées viennent d'être reportées à fin mai. Nous aurons trop de personnel pendant les mois d'hiver. C'est une mesure que nous sommes obligés de prendre, quoiqu'il nous en coûte de nous séparer de collaborateurs comme vous... Les nécessités de la fabrication et la concurrence nous mettent dans l'alternative suivante : Renvoyer de vieux ouvriers qui auront du mal à cause de leur âge, à retrouver une place convenable, ou vous autres, qui êtes les derniers venus et dont les qualités que nous ne mettons pas en

doute, pourvoieront plus facilement à la recherche d'une situation identique...

— Je fais remarquer à M. Mitonet, dit Tourardini, que M. Picard n'est pas remercié. Aussi, je m'explique mal son attitude. A quel titre s'est-il joint à ses camarades?

— A titre de délégué de la section syndicale de la maison.

— Nous sommes tous syndiqués, appuya Magèbre. La loi de 1884... nous le permet.

— Nous le savons, fit M. Jean, sèchement. M. Tourardini vient de nous le dire...

— Là n'est pas la question, continua adroitement M. Jacques. Nous avons devant nous des ouvriers, et de bons ouvriers. Le témoignage de M. Tourardini est affirmatif. Aussi n'avons-nous nul dépit à vous déclarer que nous ne vous licencions pas; si nous sommes dans l'alternative majeure de nous séparer de vous, ce n'est que pour un moment. Nous l'espérons court. Dès que nous serons sûrs d'avoir les commandes pour lesquelles des prix nous ont été demandés, nous vous rappellerons. Nous allons d'ailleurs nous arranger avec des confrères plus pressés pour les inviter à vous embaucher. M. Tourardini vous procurera les adresses et vous appuiera à l'occasion. Quand nous aurons besoin de vous, si vous le voulez, vous reviendrez. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est que l'effectif de nos usines ne diminue pas davantage... L'étranger travaille à moins cher que nous. Nous préférons

tenir un prix que diminuer nos ouvriers. C'est au détriment de nos commandes. Croyez bien que la fonction de directeur et de patron n'est pas toujours agréable. Messieurs, nous ne pouvons faire autrement!

Il s'arrêta. M. Jean et le directeur acquiescèrent.

— Vous pouvez vous retirer. M. Tourardini s'occupera de vous.

— Vous êtes trop bons, jeta dédaigneusement Magèbre. Au revoir, messieurs. Nous prendrons nos dispositions en conséquence.

Les six ouvriers se retrouvèrent dans la cour. Tourardini se frottait les mains derrière son rideau.

— Nous sommes chocolat, dit Maratrat. Commençons l'agitation. Nous ne nous sauverons pas, mais nous sauverons peut-être les autres.

Pourtant, il ne faisait pas de doute pour Picard que les temps n'étaient pas à la lutte. Malgré des bruits divers mis en circulation, l'usine Mitonet ne remuait pas. Courtade lança la nouvelle que la direction allait diminuer les salaires, juste à point pour que Tourardini puisse annoncer que, contrairement à des racontars de certains pêcheurs en eau trouble, aucune baisse des prix horaires et des primes d'affûtage n'était envisagée pour l'instant.

La réunion du mardi où l'orateur du syndicat des métaux de la Seine arriva en retard, fut un échec. Cinquante ouvriers répondirent à l'appel

de la section syndicale de l'usine, qui s'était jetée dans la bataille sans craindre la défaite à laquelle elle était réduite.

L'appel du syndicat fut pourtant entendu; dix-sept adhésions nouvelles furent reçues, à la fin de la semaine. Mais les jeux étaient faits, le sort des quinze était réglé. Quand ils apprirent la menace suspendue sur ceux qui étaient syndiqués, quinze sur les dix-sept adhérents revinrent sur leur décision. C'était la débâcle.

La fin de la semaine traîna. Magèbre avait trouvé du travail dans une maison de la rue de Tanger, au coin de la rue Riquet. Il ne disait rien pour que sa chance n'intervienne pas dans la décision des autres. Picard se dépêcha partout pour savoir si la volonté dont ils avaient fait preuve à la réunion préparatoire n'avait pas flanché. Les promesses des patrons de reprendre les ouvriers débauchés dès que les circonstances le permettraient, amollissaient leur résistance. Ils doutaient donc de la victoire. Ils avaient raison. Mais ils doutaient aussi d'eux-mêmes. Ils avaient peur de souffrir. Ils auraient bien voulu dire qu'ils ne se rappelaient pas ce qu'ils avaient décidé : partir tous ensemble : montrer leur devoir à tous leurs camarades.

Laubier revint un soir chez Picard pour achever de semer la déroute.

— Je suis honnête, vous savez. J'ai assisté à une conversation dans le bureau de Tourardini; les patrons lui ont donné raison pour ce

qu'il avait fait. Pour les dix autres, ils se sont refusés à le suivre. Il n'y aura donc plus de renvoi.

Picard ne fut pas moins honnête. La terre se dérobaît sous ses pieds. Se taire! Il ne le pouvait pas. Parler! c'était le sacrifice interrompu, une immolation qui n'aurait aucun résultat. Il annonça que leur démarche avait porté ses fruits tout de même, qu'il n'y aurait plus de renvoi, que les dix autres pouvaient respirer. Il leur recommandait quand même la vigilance. Il savait par expérience que la parole patronale est d'une mobilité de girouette.

Courtade, plus malfaisant que jamais, parlait partout d'une manœuvre. Dès qu'il apercevait Picard dans la rue, il fuyait. A la chaudronnerie, il évitait de l'approcher. Mais sa langue bourdonnait à toutes les oreilles, éveillant le doute, susurrant la calomnie.

Langevin vint prévenir Picard.

— On colporte des bruits fâcheux sur toi. Je n'arrive pas à savoir qui. Je crois que c'est Courtade.

— Nous arrangerons ça ce soir.

Il s'entendit avec Richard le trésorier.

Il y avait réunion chez Estellac. Magèbre était déjà dans sa nouvelle place. Les quatre copains quittaient l'usine le lendemain. Le noyau du syndicat seul s'était dérangé. Langevin, Versignol, Couturiot, Richard le trésorier, Tommeret, Potel l'homme à la bouche de tra-

vers, Dufour et Maratrat, Tournier, Goulot, Bambarrat, se retrouvaient pour la dernière fois. Courtade que Picard avait invité, mal à l'aise, blaguait.

— Puisque tu es syndiqué, lui avait dit Picard, ta place est avec nous.

Cette amabilité l'avait tranquilisé. Mais maintenant dans l'atmosphère recueillie de l'arrière-salle, la voix de Courtade détonait.

— Camarades, commença Picard, nous avons satisfaction en partie. Les licenciements sont arrêtés. Je regrette qu'il y ait tant d'absents aujourd'hui. Notre section n'est pas au complet : si nous voulons que Tourardini ne recommence pas ses fantaisies, il serait bon que les absents prennent aussi leurs responsabilités. C'est le syndicat que Tourardini visait. Nous avons limité les dégâts. Mais notre ennemi n'a pas désarmé. Il a seulement changé de méthode.

Il toussa pour se donner contenance. La colère s'emparait de lui.

— D'abord, il y a une question à poser. Comment le directeur a-t-il été renseigné ?

Langevin et Versignol se levèrent. Ils s'adosèrent à la porte de l'arrière-boutique.

— Ensuite, quelle est l'origine des calomnies qui veulent m'accabler, moi, Picard, responsable de l'organisation, pour vous décourager tous.

Picard raconta sa visite au syndicat des Métaux. On lui annonça l'adhésion d'un ouvrier de la maison Mitonct.

— Ce camarade qui savait l'existence d'une section syndicale, qui me connaissait, avait jugé prudent de ne pas m'en parler. Vous allez savoir pourquoi. Je donne la parole à Richard.

Le trésorier raconta qu'un ouvrier était en effet venu le trouver plusieurs jours après, sans lui indiquer d'une manière affirmative qu'il voulait faire son adhésion, ni lui parler de sa démarche au syndicat. Il voulait savoir. Il se renseignait.

— Pour l'encourager, avoua Richard, j'ai dit combien nous étions. J'ai cité des noms. J'ai exalté votre travail, votre conscience de classe, votre solidarité. A chaque nom, il me faisait répéter. Et moi, naïf, je lui disais. Tu le connais bien, un tel du montage; un grand brun qui fume un bout de bois sans tabac dedans. Un tel de la chaudronnerie qui vient d'être embauché... Je ne pensais pas qu'un ouvrier puisse tromper les siens.

Courtade soupira.

— Cet ouvrier, dit Picard, vous le connaissez. Il est parmi nous. J'avais de mauvais renseignements sur son compte. Pardonnez-moi : j'ai la faiblesse de ne pas me fier aux racontars. Je l'espérais moins mauvais qu'il n'était.

Il regarda Courtade, sans méchanceté.

— Salaud, dit Langevin.

— Balivernes, commença Courtade, ironique et méprisant. Il est facile d'accuser un homme. La fragilité de ton histoire saute à l'esprit.

La vérité est encore plus simple que ça ! Je vais vous expliquer comment Tourardini a été renseigné.

Il était devenu pâle. Il se leva, saisit le dossier de sa chaise.

— Celui qui vous a dénoncés, c'est Picard. Picard, camarades, est entré chez Mitonet, savez-vous comment ?

Picard blêmit à son tour.

— Par l'intermédiaire de la Banque Butaud, pourvoyeuse de fonds de la maison. Comprenez-vous pourquoi Picard n'était pas sur la liste, pourquoi il est votre secrétaire, pourquoi il s'est délégué pour aller trouver les patrons. Picard ! Un lâche, qui n'a cessé de me poursuivre de son dédain et qui m'accable aujourd'hui de sa haine, parce que je vois clair. Je voulais savoir si l'on savait tout ça au syndicat des métaux.

L'accusation de Courtade tombait brutalement sur toutes les têtes. Langevin répéta.

— Salaud !

— Le malheur, commença Picard, c'est que ce que tu dis aujourd'hui, n'est pas nouveau pour Langevin, ni pour Versignol, ni pour Courturiot, ni pour Méchin. J'en ai parlé à mes amis avant que tu le saches. Les preuves que tu es un provocateur et un mouchard, éclatent à la réflexion. Ta démarche au syndicat ; tes questions à Richard. De plus, comment sais-tu qu'il existait une liste ; et comment sais-tu que je n'y étais pas ? Cette liste tu ne peux l'avoir vue

que dans le bureau de Tourardini. Tu as aidé à la dresser, peut-être. Mes camarades savent comment je l'ai obtenue. Quant à moi, qui t'a renseigné sur mon « protecteur »? Ce n'est ni Langevin, ni Versignol, ni Couturiot, ni Méchin, que j'avais mis en garde contre toi, à cause de tes allures suspectes. C'est Tourardini qui t'a renseigné, parce que lui seul pouvait te le dire. C'est ainsi que le directeur a changé de tactique. Un syndicat où les dirigeants n'inspirent plus confiance, où ils ne sont plus respectés, est un corps sans âme.

— Tu es jugé, dit Versignol. Tu n'as plus rien à faire ici.

Langevin dégagea la porte. Courtade sortit.

— Salaud! lui cria une dernière fois Versignol.

— Camarades, reprit Picard, je n'abuserai pas de votre temps. Après ce qui vient d'être dit, il se pourrait que des arrière-pensées demeurent en vous. J'étais d'accord pour partir avec les premiers renvoyés. La chaudronnerie compte trois licenciés. Je pars avec eux. Si je retournais lundi chez Mitonet, ce qu'a dit Courtade aurait l'air d'être vrai. Si j'ai eu besoin de Butaud, un ancien camarade de régiment, au cours de mon existence, pardonnez-moi; il y avait trois mois que je ne travaillais pas; nous crevions de faim chez moi et j'étais las des hommes. C'est toute ma faute. Que celui qui n'a jamais failli ne veuille plus me regarder en face.

Personne ne bronchait.

— Trouvez un nouveau secrétaire aujourd'hui.

Guy Potel lança un nom. Sa bouche resta dans sa position tragique.

— Langevin!

— Oui... Langevin...

— Je mets aux voix. Pour Langevin?

Toutes les mains se levèrent.

— Langevin est élu secrétaire à l'unanimité des onze votants.

*
* *

Picard rentra chez lui la mort dans le cœur. A son tour, il abandonnait ses camarades à leur sort. Il laissait la machine si difficilement mise en marche. Si Laubier avait dit vrai, si les patrons avaient convenu de ne plus faire de renvoi, le syndicat pouvait en tirer avantage. Par une propagande adroite, il pouvait ramener à lui les timides, les hésitants, les inquiets.

— Langevin y pourvoiera. Somme toute, je laisse l'organisation entre des mains sûres.

Il rencontra Magèbre au coin de la rue Riquet.

— Alors, ça va, dans ta nouvelle boîte?

— Oui, on est tranquille. C'est pas comme chez Toutou.

— Y'a pas de boulot pour moi?

— Pourquoi?

— J'ai quitté la boutique, comme je l'avais dit, avec les débauchés.

— Et les autres?

— Ça va s'arranger, je l'espère. Après le fiasco de la réunion, qu'est-ce qu'on pouvait tenter? Et puis, j'étais suspecté. Je devais partir.

— Alors, t'es sans place. Écoute, viens lundi, je pense qu'il y aura quelque chose pour toi. On fait de tout, chez Boissard, des garde-boue, des intérieurs de coffres-forts, des boîtes à candir, des réservoirs d'écrémeuse. Tu sauras bien te débrouiller!

Picard fut embauché. Il n'avait pas prévenu Louise. Il l'avertit en rentrant chez lui le lundi soir.

— C'est tout gagné. J'ai la même paie. Et je pourrai revenir déjeuner le midi. Ce n'est pas la grande maison. Mais quand on travaille, on est bien considéré.

Eugène Picard travailla dès lors chez Boissard, Dumont et Devarenne, rue de Tanger. Il n'y avait pas de syndiqués dans la maison, à part Magèbre et lui. La discipline était douce. Dans la journée, les apprentis allaient en face chercher le casse-croûte. Il suffisait de savoir mener son ouvrage pour être tranquille. Eugène Picard le fut. Durant l'hiver, il tomba malade. Ses camarades firent une collecte. Elle rapporta plus que son salaire habituel. Les ouvriers étaient cordiaux. C'étaient de bons bougres. Ils pratiquaient une solidarité de tous les instants.

Quand le travail manquait, ils ralentissaient la production. Ils avaient une caisse de secours. Picard eut des scrupules à faire de la propagande syndicale. Son dernier échec l'avait dérouteré un peu. Il était las.

Eugène fut affecté à la cellule 205, lors de la transformation de la 18^e section du Parti communiste en rayon. Elle tenait ses assises à la *Famille nouvelle*, rue de Crimée. Elle était composée d'employés de la Compagnie des pompes funèbres et d'isolés des usines environnantes.

Quand les croque-morts et les employés formèrent une cellule spéciale, Eugène déserta la sienne. On n'y faisait aucun travail. Magèbre avait quitté la maison Boissard. Il était seul. Aux Métaux la scission syndicale décourageait tout le monde. A la Bourse, tous les bureaux étaient déménagés, on trouvait partout de nouvelles têtes. Les journaux corporatifs étaient braqués sur les militants, chargés d'injures. Chacun pour lutter prenait des positions avantageuses. Le patronat se frottait les mains. Le travail marchait bien. Les salaires augmentaient. Quand il y a du travail, il y a du pain. Le prolétariat trouvait des raisons pour se refuser à la lutte.

— Quand les chefs auront fini de se bouffer le nez, songeront-ils à nos affaires? Alors, on verra.

Picard apprit un jour que Laubier était mort. Le vieil employé lui léguait un dossier bourré

de notes, de coupures de journaux, ficelées dans une enveloppe étiquetée : *Histoire des Mitonet*. Le chaudronnier la rangea dans le bas du placard de la cuisine. Il verrait plus tard.

Picard ne pensait plus à son ancienne boîte quand il reçut une enveloppe à en-tête de J. J. Mitonet. Les patrons lui demandaient de bien vouloir passer pour affaire urgente. Il s'y rendit. On lui offrit une place de chef d'équipe en remplacement d'Alexis, à la chaudronnerie. Il réserva sa réponse. Il avait des scrupules. Il prit conseil du syndicat des Métaux.

— La révolution aura besoin de techniciens. Puisqu'on te l'offre!

Picard accepta.

Il rentra chez Mitonet presque en vainqueur. Tourardini n'avait pas vieilli. Il était toujours aussi alerte. Fouque, qu'on appelait maintenant la Raideur, s'occupait du personnel. Les anciens camarades étaient partis chacun à leur tour. Picard ne les nourrissait plus de son ardente générosité. Courtade avait été mis à la porte. Il barbotait des lingots de régule. Nicolo était toujours chef d'atelier, Trompe-la-mort continuait son existence besogneuse. Picard lui demanda s'il y avait toujours un syndicat.

— Est-ce que ça existe encore, des syndicats dans la métallurgie? répondit en riant Nicolo. Et puis, tu ne vas pas nous emmerder avec ça. C'est moi qui t'ai fait demander. J'ai insisté pour avoir un bon traceur. Un gars qui s'y

connaisse. On a tiqué un peu. Mais comme je suis un peu dans la manche et que j'ai absolument besoin de quelqu'un de sérieux, on n'a mis aucune condition à ton acceptation. Mais moi, je te demande de rester peinard quelque temps. Tu verras, moi je te le dis, les zèbres ici sont à plat. A part le boulot, ils ne songent à rien. Quand t'approcheras de la cinquantaine et que t'auras vieilli pour voir que tout le monde s'en fout, t'en auras marre toi aussi.

Picard comprit. L'usine fonctionnait à plein rendement. L'atelier de montage s'était agrandi. Il y avait une coopérative, une société de secours mutuels, une caisse de compensation, des lavabos, installés convenablement.

Le 1^{er} mai de cette année-là, 1925, Picard fut le seul à chômer.

DEUXIÈME PARTIE

M^{me} Picard lessivait depuis le matin. Son mari était de retour de son travail.

— Enfin, dit M^{me} Picard, j'ai fini.

Elle posa son savon sur le rebord de la fenêtre, à côté d'elle. Ses mains avaient des reflets dorés sous les bourrelets de mousse de ses poignets. Son mari qui la regardait faire, pensait aux échalotes-oignons qu'il emportait le matin avec un demi-sel pour son casse-croûte.

— Je n'ai jamais eu de bleus si noirs, dit-elle. Qu'est-ce que vous fichez donc, pour vous salir comme ça?

Elle parlait sans exclamation. Chacun de ses mots avait la pesanteur des fruits gâtés. Ils tombaient, écrasés. Elle montra ses mains qui fumaient. Elle cacha dans son tablier à carreaux bleus ses doigts, usés d'avoir frotté le petit linge pour ne pas l'abîmer avec la brosse. Elle s'assit sur le rebord de la fenêtre.

Dans la cour, de vieilles baignoires achevaient de pourrir. Les gosses, à force d'y jouer, avaient enlevé les brancards, les écrous. Une veste à l'étage au-dessus gonflait ses manches pour sai-

sir les bouffées d'air qui venaient de la rue, par le porche de la maison.

La fenêtre de la voisine de face était grande ouverte. Dans son petit lit, un enfant malade feuilletait un catalogue.

— Tu sais que le gosse à Charpin a la rougeole. Il a ramené ça de l'école. Avant-hier, il jouait dans la rue avec les autres. Ça va les gagner tous.

Eugène Picard ne répondait pas.

— Eugène est drôle comme un jour de chambardement, pensa-t-elle. Il vadrouille.

Il n'avait pas prononcé une parole depuis qu'il était rentré. On était vendredi. Il devait reprendre son travail après les fêtes, le mercredi. Il tenait son journal à l'envers pour le lire.

— A quoi penses-tu? les nouvelles sont bonnes?

Il sursauta. Il eut envie de se frotter les yeux. Mais il se retint. Il ne dormait pas. Au contraire.

Elle commença d'étendre son linge sur la rampe du balcon, puis sur des ficelles tendues dans la cuisine. Elle le retrouva quand elle revint, dans la même position, le journal entre les jambes, une main pendante, le dos courbé par le poids de responsabilités nouvelles, qu'elle ne soupçonnait pas.

— A quoi penses-tu? recommença-t-elle. Est-ce vrai que vous allez faire grève?

Elle lâchait le mot qui le rendait sourd à toutes ses questions.

— On en parle.

— Qu'est-ce que tu vas faire?

— Comme dans le temps. Marcher. A fond.

Elle n'insista pas. Elle n'avait rien à dire sur ses décisions. Elle le sentait découragé aussi. Il n'avait plus pour parler les clairs éclats de voix qui convertissent et qui entraînent. Il mâchait ses paroles comme un tabac sans goût. Et de les avoir roulées dans la tête des autres depuis qu'on en parlait de cette grève, elles avaient perdu de leur saveur.

— Tu as peur que les autres ne suivent pas!

Il fit non de la tête. De ne pas le voir à son habitude si gai, elle lui dit, tandis qu'elle préparait quelques morceaux de charbon de bois.

— On a tous assez de cette vie... Toi aussi. Ça se voit bien.

Picard reprit son journal, cherchant au hasard quelque histoire qui pût le tirer de ses réflexions. Rien ne lui épargnait une réalité à qui les dernières paroles de sa femme donnaient tout son sens. Ils en avaient assez tous, c'était vrai. Ceux de l'usine comme ceux du dehors. Ils en avaient tous assez, partout, de travailler sans autre espoir qu'il y ait encore du travail pour un mois, pour une quinzaine, pour huit jours. On le disait à part soi, quand on aurait dû le crier tous ensemble pour se donner des forces. Après, ce serait la porte, le chômage, la queue aux bureaux d'embauche et d'allocation.

— Depuis dix ans, nous avons été épargnés, dit-elle.

Dans l'encoignure du mur, le bénitier qui servait de vide-poche, avec collé au-dessus, un christ blanc, sur une croix de velours, et qu'une tante de Reims lui avait rapporté d'un pèlerinage à Notre-Dame-de-Liesse, existait toujours. Elle se rappela qu'elle y avait déposé vingt sous ce matin, trouvés sous le lit. Il ne lui restait pas grand'chose pour finir la semaine. Elle s'étonna qu'ayant pensé à la croix, elle se retrouvât dans le désespoir.

— Épargnés? Non! ce n'est pas ainsi qu'il faut dire.

Picard était content quand sa femme lui témoignait sa confiance en lui rendant la sienne. Il plia son journal, se redressa.

— Nous avons été moins malheureux que d'autres. Parce qu'en fait de bonheur, depuis dix ans, on n'a pas eu besoin de prendre de billet de loterie pour faire ballon.

Il se détendit tout d'un coup.

— Alors, je serai plusieurs jours sans rentrer. Tu sais que toute la banlieue est en grève. Toutes les usines sont couvertes du drapeau rouge et du drapeau tricolore réconciliés.

Il fut repris par des craintes nouvelles.

— On ne peut pas faire autre chose que ce que nous faisons. Tu entends! Nous sommes deux cents à travailler chez Mitonet; nous étions cinq cents quand j'y suis retourné. Il n'y en a pas un de nous qui ne sente un trou, une blessure, à son amour-propre, à sa dignité quand

on parle du travail, qui souffre, quand on touche à notre vie, à notre activité. On vit avec la menace d'être remercié. On dirait que les patrons organisent le chômage pour diminuer encore, non seulement nos salaires, mais notre dignité. De la rancœur, nous en avons plein notre sac. Un sac si lourd que nous courbons l'échine pour entrer dans l'usine. Et nous devons sourire comme si c'était du vent. Parce que, qu'est-ce qu'on fait avec de la rancœur? On fait de mauvais ouvriers, du mauvais boulot. Alors qu'on a des mains pour bâtir de grandes choses, la société n'arrive pas à donner la pâtée à tout le monde. Et ce n'est pas la rancœur, ni le désespoir, ni la misère, ni la faim qui font des hommes solides. C'est la conscience qu'on est sur la terre pour la transformer; c'est la conscience des responsabilités; la conscience commune des responsabilités. Depuis qu'on a gagné les élections, nous craignons que le gouvernement nous oublie. Nous n'avons plus confiance qu'en nous.

Sa femme s'était penchée. Elle agitait dans le seau d'eau un paquet de chiffons, d'où coulaient de grosses gouttes bleues, qui devaient blanchir le linge. Il la trouva vieillie un peu, comme lui. Il se rappela les femmes qui travaillent aux champs et qui, arrivées à l'extrémité d'un rayon, se reposent sur le manche de leur outil, sans pouvoir se relever.

« Il rêve », pensait-elle.

Sa tête, éclairée par les dernières lueurs du jour, s'auroéolait de cheveux rebelles.

Il avait dit une autre fois, en d'autres circonstances.

— On ne meurt plus aujourd'hui, en se faisant enfoncer des clous dans les mains. On meurt un peu chaque jour. Nous sommes des moribonds, qui mettons toute notre vie à mourir. Le travail ne nous guérit d'aucune douleur.

Il se mit à marcher de long en large. La lesive gouttait à terre, limitant son voyage. La maison d'en face bouchait l'horizon. Il n'y avait d'échappée que ce carré de cour ouvert sur le ciel sans profondeur qui se remplissait maintenant d'ombres et d'étoiles.

— Quand prépares-tu le dîner?

— Alors si vous faites comme les autres, faudra que je te porte la gamelle?

— Oui, nous resterons près des machines qui sont à nous, que nous avons faites, que nous aimons comme nos bras.

Elle regarda le réveil. Il était huit heures. Elle tordit une cotte qu'elle avait laissée à tremper.

— Puisque vous avez décidé, c'est bien. Vous avez raison. Il y a trop de travail perdu, trop de peines inutiles.

Elle était simple. Du fond de sa chair, de vieilles certitudes manifestaient leur présence indestructible. Elle murmura :

— On ne gagne pas le paradis avec des demi-mesures. Il faut se donner à l'avenir entièrement. Elle regarda encore le Christ en maillechort collé sur sa croix de velours rouge.

— J'ai confiance en toi, dit-elle. J'ai confiance en vous ! Ce n'est pas en vain que nous aurons souffert.

*
* * *

Picard passa les fêtes de la Pentecôte en banlieue. La maison Mitonet frères rouvrait ses portes le mercredi. Dans le train qui le ramenait de bonne heure, le matin, il parcourait distraitemment son journal. Les ouvriers discutaient entre eux. Les usines s'arrêtaient, l'une après l'autre. Le mouvement de mécontentement faisait tache d'huile, gagnait Paris, sourdait en grande banlieue. Picard remué jusqu'au fond des entrailles, notait les nouvelles. Dans le compartiment bondé d'ouvriers, il haussait la tête, tendait l'oreille, dépouillait les conversations de leurs enveloppes de lieux communs. Son flair d'ancien militant revenu, il distinguait au milieu des hommes, ceux qui étaient nés pour conduire, ceux dont les phrases simples et vraies jaillissaient sans réplique.

— Nous avons voté pour que ça change, que ça change tout de suite. Ça fait près d'un mois qu'on attend. On continue de mariner dans

la débîne. On attend. Est-ce qu'on sait d'abord ce qu'on attend?

Quelqu'un répondit dans le brouhaha d'un arrêt.

— On attend des actes.

— Oui. Il faut agir.

Alors tout le monde parlait ensemble. Picard saisissait dans le tumulte des phrases-clichés qu'il avait déjà entendues. La vieille équipe battue aux élections, devait passer la main. Le peuple avait parlé. Allait-on l'écouter, oui ou non! Respecter la légalité, c'était de la foutrie. L'adversaire triomphant ne se serait pas embarrassé de toutes ces histoires. En 24 le peuple avait été roulé. Et en 32. Et en 34, le 6 février. Trois fois en dix ans, ça compte. Alors Blum qu'est-ce qu'il attendait? Suffisamment intelligent le père pour en inventer une autre de légalité. Une légalité prolétarienne. Au lieu de ça, depuis près d'un mois, le futur premier ministre recevait des ambassadeurs en queue de morue, se tripotait les pognes avec toute sorte de coureurs de place et les chômeurs continuaient de faire la queue aux soupes populaires. La journée de huit heures n'était pas respectée. Les grands travaux crevaient d'asphyxie dans les boîtes à conserve des bureaux-crates. Et tout le reste pareillement. Les campagnes, les villes, les faubourgs, les artisans, les commerçants avaient liquidé les amuseurs et les bonimenteurs du Palais-Bourbon. Si les

discours et les valse lentes continuaient, le monde allait se fâcher. Ce n'étaient pas des articles du *Popu* qu'on demandait aux socialistes, mais la prise du pouvoir.

La menace imprécise d'abord avait passé inaperçue. Picard se rappelait la petite coupure de *l'Huma* que lui avait montrée Simonin, un de ses camarades. Elle était en troisième page parmi d'autres informations, sur les grèves :

Chez Lavalette, magnétos, appareils de T. S. F., à Saint-Ouen, les ouvriers ont décidé de rester à l'usine. Vers six heures du soir, ils ont fait partir les femmes et les trois cents ouvriers sont restés. Les camarades de l'extérieur ont organisé le ravitaillement : Nourriture, jeux de cartes, cigarettes et instruments de musique ont été passés aux grévistes qui sont décidés à tenir bon.

— Ça ne te dit rien? avait demandé Simonin à Picard.

— Non. Je ne crois pas...

— L'occupation des usines par le prolétariat... C'est à la fois une méthode et un but.

Simonin s'en était allé dédaigneux. Picard était définitivement bon à mettre au grenier avec les casquettes à plumets et les pantalons à volants.

Depuis, toute la banlieue avait débrayé. La métallurgie entraît dans la danse, sans ordres, à coups de sirène. Farman, Salmson, Citroën, Simca, Repusseau, Effel, Kuntzler, Talbot,

Rosengart, Morane, toutes les boîtes se découvraient de la mauvaise graine qui n'allait pas tarder à devenir une pépinière de militants. Ça dinguaît dur dans les chantiers. Les syndicats moribonds redressaient la tête. Des cellules ressuscitaient des cendres de leur dispersion. Et dans son journal du 1^{er}, Picard avait trouvé une photographie d'un établissement voisin du sien. *Chez Fouché, à La Courneuve, on danse joyeusement au son de l'accordéon.* Le dégoût et l'impatience donnaient la fièvre aux ouvriers. La lenteur des politiciens à prendre position, à gagner du temps pour permettre à la lassitude de mordre sur le prolétariat le plaçait devant cette alternative. Arranger ses affaires lui-même ou se laisser rouler. Il était prêt à toutes les résistances, à toutes les responsabilités, à toutes les aventures.

Par les portières du train qui le conduisait à Saint-Denis, où il devait changer de voiture, tous les hommes se penchaient. Chaque agglomération tressaillait. A Épinay, ils aperçurent le premier drapeau rouge. Picard se leva, son cœur battait. Et tous les ouvriers levèrent le poing, un poing chargé d'espairs, saluant la campagne morcelée, les cheminées sans souffle, le ciel brumeux. A Saint-Denis, les usines avoisinant la gare étaient arrêtées. Sur les murs, les grévistes criaient aux trains bondés.

— Courage! Rejoignez-nous!

Sur chaque tourelle, l'emblème des luttes

ouvrières remplaçait les fumées absentes. Les Chantiers de la Loire, Delaunay-Belleville, la Compagnie internationale des wagons-lits, la Française des métaux, toutes les maisons veillaient. Des délégués aux portes, en bleus, assuraient l'ordre. Les poings levés répondaient aux poings levés. L'*Internationale* palpitante, blessée à chaque refrain, rassemblait ses dernières forces pour crier encore sa confiance après le passage des trains. Et partout c'étaient des envols de bonnes nouvelles, des essaims bourdonnant d'activité pour un travail de reconstruction voulu, demandé par tous.

Picard retrouva plusieurs camarades à Saint-Denis.

— C'est la grève. Qu'est-ce que nous allons faire?

Devant les Établissements J. J. Mitonet, des groupes discutaient. Quand la sirène siffla, sans un mot, sans une hésitation, les hommes pénétrèrent dans la cour ombragée. Aux vestiaires, les discussions ralentirent. Entre soi, on n'avait plus le même entrain. On doutait de son camarade. Toute La Courneuve était en mouvement. Chez Rateau, chez Satam, chez Corpet et Louvet, à la Société française des laminoirs, chez Couthon, tubes et tôleries, à la Société d'étirage, chez Crane tout était arrêté. Chez Huntley et Palmers fabricants de gâteaux, les femmes avaient déposé leur cahier de revendications, montrant l'exemple, faisant la nique aux hom-

mes. Au Fût métallique, les ouvriers avaient déjà repris le travail, la direction ayant accepté tout ce que le personnel demandait. Il fallait s'y mettre aussi, sans tarder.

Sept heures sonnèrent.

Tous les hommes étaient à leur poste quand les machines tournèrent. Une angoisse lourde pesait. Tourardini était descendu comme d'habitude. Dans l'attente du combat, il avait retrouvé des forces. Il s'attendait à du désordre. Il était nerveux. Fouque était absent. Il monta chez les chefs d'atelier, surveilla les équipes, prêt à montrer son autorité. Il se promena les bras derrière le dos, satisfait, regardant les ouvriers d'un air goguenard. Les transmissions roulaient, ni plus, ni moins que les autres jours. Les courroies chuintaient en mesure. Il le tenait en mains le personnel. Il l'avait mâté. Il n'attendait pas les coups durs. Il les prévenait. Les deux cellules, qu'à un an d'intervalle, des communistes avaient essayé de monter, aucune n'avait duré plus de temps qu'il avait mis à la repérer. Elle était bien bonne! Puisque les Soviets manquaient de bras et qu'il n'y avait plus de chômage en U. R. S. S., ceux auxquels l'exploitation capitaliste ne plaisait pas, n'avaient qu'à s'y rendre. Et débarrasser l'usine de leurs récriminations. Puisqu'il leur fallait un coup de main pour une décision tellement simple, il ne s'était pas gêné, lui, Tourardini. Il les avait flanqués dehors. Il ne composait

pas comme Fouque, le sous-directeur, qui ne voulait pas d'histoires avec les meneurs. A chaque renvoi, depuis quinze ans, personne n'avait protesté. Il les attendait encore aujourd'hui, les syndiqués de l'usine, les bolchéviks et les sociaux. Comme toujours, à la première tentative, il leur dirait :

— Vous n'êtes pas satisfaits de vos conditions de travail. Vos salaires sont insuffisants. Nous ne vous retenons pas. Voyez caisse. Les chômeurs ne demandent que ça.

A la mécanique tout était normal. A la chaudronnerie, rien d'extraordinaire. Picard, chef d'équipe, penché sur une grande table à tracer, rêvassait. C'était une habitude chez lui. Il n'en faisait pas moins son travail. Pour la première fois cette année, il avait travaillé le Premier Mai. Il s'était bien assagi depuis le temps où il était secrétaire de la section syndicale. Trois ou quatre fois, il avait protesté pour des prix de revient mal établis. Le pire était que chaque fois, il avait eu raison. Mais de revendications professionnelles, il n'en avait pas eu à débattre. Ses camarades ne réclamaient rien. Tout s'arrangeait.

Au montage, Tourardini trouva une animation semblable à celle qui précède les départs. Chacun mettait de l'ordre comme en fin de journée. Il claqua des mains. Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

— Ça traîne là-bas. Ça traîne, cria-t-il.

Un grand rire, un rire énorme emplit tout le bâtiment. Un chef monteur, Brussot, dit La Raie, un ouvrier soigné, toujours peigné à plat, avec une raie tracée au cordeau riait en se frappant les cuisses.

Tourardini se tourna vers Pilgaud, le chef d'atelier du montage.

— Qu'est-ce qu'il a celui-là? Il est fou?

— Demandez-lui! répondit Pilgaud, rendu nerveux par l'atmosphère d'incertitude, une atmosphère plus lourde, plus gênante que celle de la forge.

Il ne releva pas cette réponse, qu'en temps habituel, il eût jugée inacceptable.

Alors, il aperçut Cabin. Dans sa précipitation à changer de chaussures, Cabin qui conservait deux ou trois vieilles paires de réserve dans son vestiaire, avait enfilé des chaussures disparates. Et l'une, trop étroite, s'était ouverte en deux. Et Brussot trouvait ça très drôle.

— Depuis quand change-t-on de chaussures en plein travail?

— Du plein travail, faut pas en demander aujourd'hui, monsieur Tourardini!

Le directeur comprit. Il regagna son bureau sans insister. Il téléphona aux établissements métallurgiques voisins. Partout c'était la grève. Les ouvriers occupaient les usines. Il n'osa plus retourner dans les ateliers. Il se tint derrière ses rideaux.

— Pourtant, il faut que je me montre.

Un apprenti de la mécanique traversa la cour en courant. Il se dirigea vers la sous-station électrique adossée au mur de l'usine, derrière la coopérative.

Il était neuf heures. Les lampes de son bureau s'éteignirent.

— Donnez-moi le chef électricien... Allo, c'est vous Simon. Qu'y a-t-il?

— Ordre du comité de grève. Arrêter tout. J'arrête, monsieur le directeur.

Simon coupa la communication, posa le récepteur à côté de lui pour ne pas répondre aux explications que Tourardini furieux tentait de lui demander.

*
* * *

Par le couloir qui réunissait la mécanique à la chaudronnerie, l'écho d'une formidable ovation se répercuta à travers les bâtiments. Une marée d'imprécations suivit, submergeant tous les bruits de la tôlerie, s'étalant en petites vagues dans les coins les plus obscurs de l'usine. En bloc, les ouvriers de la mécanique pénétrèrent dans l'atelier de la chaudronnerie.

— En avant, les gars! Tous avec nous.

Picard se mit à rire nerveusement. Il abandonna ses tracés. Il chercha Tourardini dans le bureau du contremaître. Il rangea sa règle et ses compas et suivit la masse solennelle des travailleurs. D'un pas tranquille, ils se ren-

daient dans la cour à ferrailles, derrière l'usine. Les monteurs y arrivaient à leur tour en chantant *l'Internationale*.

Pinchemaille, un ajusteur, sauta sur un tas de barres de fer.

— Camarades, vous savez pourquoi nous sommes réunis. Depuis mardi, tous les métallos ont cessé le travail. Il est temps de dire si nous voulons les aider. Ils ont tous besoin de notre présence, de nos forces. Ils nous appellent. Nous devons tous les entendre. Tous, comprenez-vous? Il n'y a entre nous ni ouvriers, ni chefs d'équipe, ni socialistes, ni catholiques. Ils nous crient : il y a des salariés qui acceptent depuis quinze ans les volontés patronales. Il est temps que nous imposions les nôtres. Quel ouvrier a pu bénéficier totalement des bienfaits du progrès? Nos gains sont rétrécis à des besoins d'un autre âge. Nous voulons de meilleurs salaires, le respect de notre dignité, les vacances payées et le contrat collectif. Nos revendications sont les leurs. Leur victoire sera notre victoire.

Des acquiescements divers emplissaient la cour. Autour de la tribune improvisée on interpellait l'orateur. Picard écarquillait les yeux. Pinchemaille avait une bobine qui ne lui revenait pas. Et puis la mécanique ne s'entendait pas avec la chaudronnerie. Son discours était décousu, mais même dans sa forme Picard convenait que pour un débutant Pinchemaille avait beaucoup de cran. L'orateur, parmi les acclama

tions convergant vers lui, ne savait plus comment continuer. Il se pencha vers ceux qui faisaient cercle, le plus près de lui. Il demanda des conseils. Ils se croisaient, contradictoires. Alors Pinchemaille sortit un papier de sa poche. Le silence se fit.

— Camarades.

Une quarantaine de retardataires firent irruption dans la cour. C'étaient les techniciens et les employés des bureaux des études et de la fabrication. La suppression du courant électrique les avait tirés de leur incertitude. Ils marchaient avec les ouvriers. Ils furent accueillis par des bravos prolongés.

— Hourra pour la technique!

Les ouvriers s'écartèrent pour leur laisser de la place. Les blouses blanches éclataient au milieu des bleus. Quand le calme revint, Pinchemaille commença d'une voix claire.

— Camarades, je vais vous lire notre cahier de revendications. Vous allez me dire si vous êtes d'accord. Puis vous nommerez une délégation chargée de le remettre au directeur.

— Chut! firent plusieurs voix.

Pinchemaille articula d'une voix calme et forte.

CAHIER DE REVENDICATIONS.

1. Réajustement des salaires : 8 fr. professionnels; 7 fr. ouvriers; 6 fr. femmes; 5 fr. apprentis.

2. Vacances payées à raison de quatre-vingt seize heures, au taux horaire (15 jours). Un jour par mois avant un an de présence.

En attendant le vote des quarante heures.

3. Respect des quarante-huit heures par semaine.

4. Reconnaissance des délégués élus par les ouvriers, à raison de deux par spécialité de fabrication.

5. Respect des droits syndicaux et politiques à l'usine.

6. Contrat collectif pour les ouvriers.

Ces revendications justifiées ont été élaborées par les délégués élus à l'assemblée des ouvriers des Etablissements Mitonet frères, réunis le 3 juin 1936 à La Courneuve.

Lu et approuvé.

LA DÉLÉGATION.

— Tu parles d'un cahier, dit un ouvrier de mauvaise humeur. Et les femmes? Et les jeunes travailleurs.

— C'est un projet, c'est une base de discussion. On verra pour le reste. T'es bien pressé, toi!

— D'accord.

— Avez-vous des propositions à faire?

— Qu'on mette le contrat collectif des ouvriers, employés et des techniciens.

— Oui! Bravo les techniciens!

— Nommons un délégué par atelier.

— Pinchemaille pour la mécanique.

— Picard!

— Oui, Picard.

— Picard pour la chaudronnerie.

— Pour le montage?

— Alençon.

— Vas-y Louis!

— Alençon pour le montage.

— Et Vergniat pour les techniciens!

— Camarades, regagnez les usines et attendez les ordres de vos délégués. Je vous recommande de l'ordre, du calme, de la discipline. Les ennemis de la classe ouvrière guettent vos moindres gestes. Évitez tout ce qui pourrait nuire à notre cause et à son triomphe.

— Ran tan plan plan, dit Simonin. Ça commence par de la morale. Ça finira par la communion.

Tourardini les attendait quand ils entrèrent dans son bureau. Il avait pâli. Trompé dans ses prévisions, se croyant suffisamment observateur pour déceler dans son personnel les signes d'un mécontentement, il cacha sa surprise sous des manières affables. Cette fois, il ne s'agissait pas de fermeté, mais de finesse. L'ampleur du mouvement dépassait ses prévisions. Il devait gagner du temps pour tâcher de découvrir une brèche où il put manœuvrer. Prudemment, il se retrancha derrière son bureau d'abord, puis derrière l'absence des patrons.

— Messieurs, que voulez-vous?

— Vous charger de transmettre à MM. Jean et Jacques Mitonet notre cahier de revendica-

tions. Il est neuf heures et demie. Nous attendrons leur réponse jusqu'à dix heures.

Tourardini sentit une sueur froide lui coller la chemise sur les omoplates. Pinchemaille déposait le feuillet écrit de sa main, sur le bureau. Le directeur, sans se refuser une attitude ironique le saisit du bout des doigts. Il trouvait ça très drôle. Les délégués n'attendirent pas ses réflexions. Ils se retiraient quand il se ressaisit.

— Messieurs, prévenez le personnel que messieurs Mitonet, dès qu'ils seront présents, examineront vos revendications avec un esprit de conciliation que je vous prie de ne pas mettre en doute. Euh! Euh! en attendant, j'espère que le travail ne cessera pas. Une demi-heure, c'est peu!

Il porta la main à son nez puis se gratta la joue.

— C'est assez pour nous rendre une réponse, répondit Pinchemaille. Pour le reste, nous savons ce que nous avons à faire. Nous regrettons d'avoir dès maintenant à vous le rappeler.

Le directeur descendit derrière les délégués. Il visita les ateliers. Personne ne travaillait. Dès qu'il apparaissait les ouvriers cessaient de blaguer.

— Pige la gueule de Tourardini. Il va se chatouiller le quart de brie toute la matinée, dit Zacharie Bitche, surnommé Saccharine.

— Les chefs d'atelier, que font-ils? demanda son voisin.

— On s'en fout des chefs d'atelier, dit Saccharine. Les ingénieurs sont avec nous. Tu as vu Vergniat, un bon fieu. C'est un gars comme il faut. C'est lui qu'a entraîné tous les autres.

Brussot, dit la Raie, se peignait. Les délégués s'étaient réunis au montage. Le téléphone sonna. Pilgaud, le chef d'atelier, cria de la passerelle de son bureau :

— On demande Eugène Picard chez les patrons.

Eugène Picard protesta.

— Il n'y a pas d'Eugène Picard. Il y a les délégués des ouvriers. C'est avec les délégués que les patrons auront à discuter.

— Très bien! Picard, très bien!

Pilgaud qui avait des dispositions à la servilité, demanda des ordres à Tourardini. Il réapparut sur la passerelle.

— Tous les délégués au bureau.

— Doucement, doucement, lui cria Alençon. Aujourd'hui, nous ne sommes pas à tes ordres. Ni à ceux des patrons.

— Tais-toi, dit Pinchemaille. Ne discute pas pour rien. Des satisfactions oratoires nous en aurons plus que tu crois. Nous avons besoin de toutes nos forces.

M. Jean Mitonet venait d'arriver. Il reçut les délégués sans appeler Tourardini. Il avait jugé le directeur depuis longtemps. Il ne lui serait d'aucun secours. Dans une partie aussi importante, Tourardini voudrait jouer la sienne sans

tenir compte de la force des adversaires. Il n'était plus question de temporisation, d'une banale demande collective d'augmentation, comme Tourardini se le figurait. La partie qui se jouait était celle des rapports entre ouvriers et patrons, celle de la primauté du prolétariat sur le patronat. Et les patrons le sentaient. Maintenant encore, il pouvait traiter d'égal à égal. C'était déjà beaucoup d'en rester à ce point. De ne pas avoir d'ennemis. Mais demain, un malentendu suffirait, une parole regrettable pour retarder un dénouement qu'il espérait satisfaisant. Ça ne tiendrait pas deux jours une grève pareille. La tâche était de sortir d'un pas difficile par des promesses, par toutes les promesses. Après on tiendrait les uns sous la menace du renvoi; on circonviendrait les autres. Les turbulents dehors. Aux autres, un traitement meilleur qu'on rattraperait un mois plus tard.

— Messieurs, dit M. Mitonet, je vous attendais depuis ce matin. Si vous n'aviez pas débrayé, nous aurions, mon frère et moi, été surpris. Hier dans notre promenade, les ouvriers assis sur les murs des usines qu'ils occupent, nous criaient :

— Tu peux rigoler, Mitonet, demain, on ira débaucher ta boîte! Tu vas te la faire bosseler, ta bagnole toute neuve.

— Vous n'avez pas attendu. J'espère tout de même que ça n'en arrivera pas là. Je comprends

vos ressentiments. Mais la crise économique n'est pas en particulier notre faute.

Il sourit, moins distant qu'à l'ordinaire, attentif aux réactions des délégués et regardant chacun d'eux, l'un après l'autre.

— J'ai pris connaissance de votre cahier de revendications. La semaine de quarante heures? D'accord. Dès que la loi sera votée, nous l'observerons. Les congés payés? Aussi. Nous ne pouvons accorder nous seuls ce que d'autres restent en droit de refuser. Le contrat collectif? Il dépend des organisations ouvrières et patronales de s'entendre. Ce qu'elles accepteront, nous l'accepterons. Vous voici donc en mesure de répondre à vos camarades que les questions les plus importantes que vous nous avez posées, sont réglées d'avance. C'est simple. C'est honnête. C'est décisif.

— Permettez, monsieur Mitonet, commença Picard. La question la plus importante, quoi que vous en pensiez, c'est pour l'instant, la question des salaires. Elle peut être résolue par vous plus vite que toutes les autres revendications. Car jusqu'ici c'est bien les directeurs d'une usine qui fixent les salaires?

M. Jean rougit imperceptiblement. Une fois déjà, Picard avait pris la tête de la révolte. Il le croyait assagi. Il le retrouvait égal à son passé.

— Les salaires, les salaires! s'exclama M. Mitonet agacé par cette intervention, c'est moins facile à déterminer que vous le supposez. Nous

ne pouvons pas sans réflexion, sans calcul, vous accorder ce que vous nous demandez. Nous avons des contrats de passés, des commandes acceptées aux prix actuels. Il faut d'ailleurs que j'en parle à mon frère. Il sera d'avis d'élever les salaires de certaines catégories du personnel les plus défavorisées. Quant à donner huit francs aux professionnels? Qu'est-ce que nos ingénieurs diront!

— Ils diront que c'est justice, déclara du tac au tac, Vergniat, l'ingénieur membre de la délégation.

M. Jean Mitonet, sans sourciller, reçut la réponse du technicien. Elle donnait malencontreusement, à son avis, un démenti à ce qu'il n'aurait jamais pu imaginer, que les dessinateurs, et les petits ingénieurs, des nouveaux qui sortaient de l'École, fussent de la partie des ouvriers. Pas un muscle de son visage ne sourcillait quand il continua, maître de lui :

— Dans tous les cas, dit-il, dissimulant sa contrariété en parcourant de nouveau le cahier de revendications qui tremblait dans ses mains, vos demandes, n'est-ce pas? ne sont pas des miscs en demeure. Nous examinerons les répercussions que leur acceptation aura sur la marche de l'usine. Pour payer de forts salaires, il faut beaucoup d'affaires. Et pour avoir beaucoup de commandes, il faut des prix de revient très bas. Nous vous donnerons une réponse dès que mon frère, auquel j'ai télégraphié, sera

rentré... Ce soir, sans doute, messieurs. En attendant quels sont vos projets ?

Les délégués sentirent leur courage faiblir. Leurs projets c'était de gagner la bataille. Comment ils la gagneraient, ils n'en savaient rien. Picard ne laissa pas le silence les figer dans leur attitude embarrassée.

— Résumons, proposa-t-il, laissant de côté la question du patron. Point d'augmentation, sauf pour certaines catégories, c'est-à-dire, à ce que j'ai cru comprendre, les femmes et les apprentis. C'est ceux-ci que vous nommez des catégories défavorisées. Pour tout le reste *statu quo*. Attendre le bon plaisir du gouvernement, de la Chambre et des organisations patronales. C'est le sens de votre déclaration. C'est là le motif de retarder votre réponse et le but de vos réflexions : gagner du temps.

— Pas tout à fait. Mais vous comprenez bien que si vous êtes syndiqués, nous le sommes aussi.

— Alors, monsieur, nous n'avons plus qu'à nous retirer.

— Un mot encore. Le moteur Diesel que nous avons fabriqué, est aux essais...

— Ne craignez rien, monsieur, dit Pinchmaille. Trois de nos camarades surveillent sa marche. Chez Floquet, à Saint-Denis, les ouvriers en grève ont préparé les peaux pour qu'elles ne soient pas perdues. Nous sommes des ouvriers, non des saboteurs. Il vaudrait mieux peut-être que nous le soyons. L'avenir nous le dira.

En bas, dans la cour, les ouvriers attendaient les résultats de l'entrevue.

— Camarades, les patrons n'envisagent qu'une augmentation pour les femmes et les apprentis. Les salaires que nous avons, déjà bien au-dessous de ce qu'il faut pour vivre, resteront ce qu'ils sont. A moins que vous ne vouliez lutter.

— Les femmes et les apprentis représentent 11 0/0 du personnel, cria Pinot, un employé du bureau de dessin, habile aux statistiques.

Dans un coin, près de la porte, un magasinier, Alfred Béjaud calquait ses attitudes sur celles de ses camarades. Il prenait du plaisir à les singer.

— Vous savez ce qu'il nous reste à faire, déclara Pinchemaille. Il fit un signe.

« C'est un homme de décision, pensa Picard. Il a tout prévu. »

Deux solides gaillards poussèrent les vantaux de la porte de l'usine et fixèrent la barre de fer qui la tenait fermée.

« Et moi, je me roulais dans la tranquillité. J'acceptais. L'esclavage social fait des chiffons des hommes. »

Pendant qu'il réfléchissait, les délégués donnaient des ordres.

— Chaque atelier fournira une garde pour les portes. La mécanique dans la cour à la ferraille. Le montage ici. La chaudronnerie, à la porte du raccordement. Personne ne sortira jusqu'à nouvel ordre.

— Il faut que je m'y remette, dit Picard. Quelques années de plus, je devenais un traître par mon acceptation.

M. Jean Mitonet regardait faire. Tourardini déchantait. Il arpentait son bureau et venait, à chaque volteface, se planter devant la fenêtre. Personne ne s'occupait de lui. M. Jean dédaignait son expérience. Il en était là. Les ouvriers le tenaient pour négligeable. Son autorité fou-tait le camp. Avec son autorité, la société toute entière. Il se pencha sur la cour. La France, l'Europe, la civilisation et tout le ba-ta-clan. Alençon recommençait ses dernières recommandations à des gens qui ne l'écoutaient plus.

— Pas de pagaïe. Regagnez les ateliers. Que chaque service nomme des délégués pour un comité de grève élargi. Nous ne serons pas de trop pour toutes les besognes.

— Combien?

— T'en fais pas, Alençon.

— Quatre pour chacun des ateliers. Deux pour les techniciens. Un pour les employés. Un pour l'entretien.

— Tu crois que ça durera longtemps?

Par groupes, les ouvriers rentraient dans les bâtiments. Totor, le préposé au restaurant, attendait les ordres.

— Combien ai-je de repas aujourd'hui?...

— Tu feras comme tous les jours. On avisera pour le détail. La coopé fournira des repas froids.

La coopérative alimentait ordinairement les ouvriers en conserves et, selon les besoins, en charcuterie sèche.

Picard monta au bureau des dactylographes, face à celui des patrons. Elles étaient quatre, dont M^{me} Pilgaud, la femme du chef d'atelier du montage.

— Mesdames, dit Picard, nous sommes en grève. Vous êtes libres d'adhérer au mouvement ou de n'y pas adhérer. Nous aurons besoin de vous pour les rapports, pour les directives et les mandats. Si vous nous laissez tomber, nous nous en souviendrons.

M^{lle} Brossier protesta.

— Camarade Picard, je suis à la disposition du comité de grève. Mon père est un révoqué des grèves de chemins de fer de 1920. Il est mort de chagrin... Comptez sur moi. Jusqu'à mes dernières forces, je resterai à l'usine, la nuit, s'il le faut. Nous devons gagner... Mon père le disait toujours...

Elle cacha sa figure et se mit à pleurer.

M^{me} Pilgaud, longue et sèche, ne répondit pas. Elle continuait son travail.

— Il n'y a pas de raison pour que nous fassions autrement, dit M^{me} Coquelle en se tournant vers ses camarades. Nous sommes aussi mal payées qu'eux. Il n'y a pas d'hommes ou de femmes. Il y a des exploitées. J'ai mon mari dans la chaussure. Je suis syndiquée aux employés de commerce. S'il faut mettre la main à

la pâte pour la cuisine, j'en suis. — Elle chercha dans son sac à main. — Je ne vous mens pas. Voici ma carte... à jour de toutes cotisations.

M^{me} Pilgaud fit la grimace.

— Descendons voir Totor. Il aura besoin de nous. Il faut que les camarades mangent ce midi. Brossier, ne pleure pas. Pour la première fois, on va servir à quelque chose.

Les trois dactylos gagnèrent la cuisine. M^{me} Pilgaud resta seule. Tourardini vint la voir.

— Qu'est-ce qu'elles font?

— Elles font la grève. Elles sont libres! répondit-elle sèchement.

— Insensé, s'exclama le directeur. Ils deviennent tous fous. Avec le nouveau gouvernement, qu'est-ce que nous allons devenir. Madame Pilgaud, c'est bien à vous de ne pas les avoir suivies...

— Monsieur Tourardini, déclara M^{me} Pilgaud, laissez-moi tranquille, je ne m'occupe pas de ces histoires-là... Je ferai comme mon mari.

Dans la cour, les ouvriers discutaient entre eux.

— On aura une réponse ce soir...

L'attente tempérerait leur enthousiasme. Ils avaient tous un masque sévère. Ce n'était plus la joie exubérante du départ. Peu habitués à la lutte, découragés, le fardeau de la résistance pesait déjà sur leurs épaules. Mais ils étaient chez eux, à l'usine. Ils se battaient sur un terrain qu'ils connaissaient. Aussitôt la porte fermée,

ils avaient compris. Ils rompaient avec les attermoiements du passé. Une cassure séparait le passé du présent; les asservis des maîtres. Une heure avant, pris dans une discipline farouche, ils pouvaient à peine relever la tête. Tourardini les narguait sur sa passerelle, se chatouillant les narines, se grattant la tête. Il ne foutait rien du matin au soir. Mais quand il palpait l'oseille, quand il touchait sa braize, il en avait trois ou quatre fois autant qu'eux. C'était leurs suées. C'était les belles machines qui sortaient des morceaux de ferraille, par la grâce de leurs capacités. Et ils n'avaient pas le droit de le constater tout haut. Ils n'avaient pas le droit de se plaindre. L'été, la poussière séchait sur leur visage mouillé. L'hiver, ils grelottaient dans les ateliers ouverts. Ils avaient réclamé des braseros.

— Vous n'avez qu'à travailler, vous vous réchaufferez.

Au montage, Lariflo, le chef d'équipe, une vache sans capacités, faisait taire ceux qui rouspétaient. Ce n'était pas avec son lait que les patrons beurrèrent leurs dividendes. Maintenant, chacun se déchargeait de sa rancœur. Cabin avait changé de souliers pour leur botter le cul, aux dégueulasses et aux salops. On allait se faire respecter. Toute la classe ouvrière le serait, respectée. Les délégués, on aurait la main dessus. Faudrait qu'ils marchent. Et par eux, les ouvriers traiteraient d'égal à égal avec

un Tourardini, avec un Fouque, ce foutriquet vaniteux dont le plus clair du travail était de rapiécer les billets de banque de la paye du personnel.

Pour la première fois, ils comprenaient aussi que les responsabilités n'allaient pas leur être ménagées. Maîtres de l'usine, ils en étaient responsables. On cassera les pattes aux ennemis, mais malheur à celui qui tordrait seulement un fil de fer. Le comité de grève donnerait des ordres, on les exécuterait. On en reparlerait partout. Une fois de plus dans l'histoire du monde, les travailleurs de France montreraient l'exemple. Ils occupaient les usines. Ils prenaient possession de ce qu'ils avaient créé, de ce pourquoi ils avaient passé des existences et des années sans compter. Un ouvrier de l'outillage répliquait à un vieux père.

— Tout ça, c'est à nous. Ce sont des ouvriers qui ont fait les bâtiments; des ouvriers qui ont amené l'eau, monté l'électricité; des ouvriers qui ont tiré le minerai de terre et usiné les machines; des ouvriers qui ont cuit les briques des murs de clôture. Nous les tenons. Nous les conserverons jusqu'à satisfaction complète. Tu comprends, grand-père, qu'aujourd'hui nous ne demandons plus de la pitié, mais de la justice. Il faudra restituer la boutique aux patrons parce que, légalement, c'est à eux. Mais pas avant qu'ils soient d'accord pour reconnaître la légitimité de nos demandes. Et ce sera dur.

Nous n'en sommes pas là. Car ils ne céderont qu'à la force. Ils accepteront nos conditions pour mieux s'en dégager.

Il y avait un peu de flottement dans l'usine. Pour des hommes habitués à travailler, ne rien faire est toujours un problème.

Un monteur apportait un drapeau rouge, fait de deux bandes de flanelle attachées par des épingles.

— Non, pas de drapeaux, ça vaut mieux. Pas de drapeaux.

— Mais toutes les autres usines en ont.

— Pas de drapeaux! criait-on. Tu aurais mieux fait de la garder, ta ceinture. Tu vas attraper la colique.

— Le comité de grève décidera.

— Oui, le comité de grève...

Le comité de grève tenait ses assises sur un wagon plate-forme, dans la cour aux ferrailles, derrière l'atelier de chaudronnerie.

La mécanique tardait à envoyer ses représentants. Pinot, l'élu des dessinateurs, partit à leur recherche. Il les trouva à la coopé. Ils étaient allés dans tous les coins, pensant retrouver leurs camarades et les attendaient. Pinot leur cria :

— Eh! les gars, au wagon, dans la cour.

Picard rêvassait. Quinze ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait essayé de remonter le syndicat, rendre la confiance en soi aux volontés défailtantes. Les grèves de vingt et surtout

la scission syndicale, les déchirements des partis ouvriers avaient balayé la cohue des prudents, des mal convertis, de ceux dont les convictions ballottaient au gré des fluctuations de la lutte. Et le dernier carré des convaincus s'était effrité sous les feux croisés du patronat, habile à tirer parti des fautes des combattants découragés et des frères ennemis. Picard ne le disait pas. Il avait abandonné. Il n'avait plus de carte syndicale. Il n'appartenait à aucune organisation. Il ne militait plus. Il avait été comme tous les autres débordé par les événements. Il avait tiré son épingle du jeu brutal de la réalité. Lui que la haine des patrons avait poursuivi plusieurs mois, il était rentré dans son trou. Pendant quinze ans, il s'était tu. Aujourd'hui, il avait laissé passer l'heure de reprendre la première place. C'était un ajusteur de la mécanique, Pinchemaille, un inconnu, un jeune, fier de sa nouvelle mission, qui avait soufflé sur le feu, fait exploser le mécontentement entassé comme de la poudre au fond d'un trou à mine depuis des années.

« L'époque appartient aux nouveaux venus. Ils ont plus souffert que nous, n'ayant pas profité de la vie comme nous. Nous ne pouvons que les aider, leur éviter les trébuchets d'une marche accélérée. Mais si les patrons savaient. Nous sommes syndiqués, croient-ils. Il n'y en a peut-être pas dix qui le soient dans tout l'établissement. »

Pinot revenait tout guilleret. Pilgaud, le chef de la chaudronnerie, se pavanait sur la porte de l'atelier.

— Il y a Pilgaud qui gaffe.

— Il peut regarder. Et ouvrir ses esgourdes. Il n'est rien du tout pour l'instant. Qu'un chien du patron, qui recevra un coup de bambou sur les reins, s'il vient nous renifler.

— Le singe, demanda Pinot à Vergniat, comment est-il?

— Ratatiné, dit Alençon, le chef monteur, Tourardini se tripote la tête et le croupion, sans savoir si c'est du lard ou du cochon.

— A savoir si c'est la pelade ou les hémorroïdes qui le gênent, fit, en allumant une pipe, Brochet, le délégué de l'entretien.

Des camarades arrivaient munis du drapeau rouge.

— Devons-nous mettre un drapeau à la porte?

— Des drapeaux, oui. Une guenille, non. Parce que c'est une guenille, dit Vergniat.

— On a autre chose à s'occuper, dit Picard. On pavoisera le jour de la victoire...

Il craignit d'avoir jeté le trouble. Il précisa.

— Demain ou après-demain.

— Alors, on ne met rien sur la porte. Qui va le savoir qu'on est en grève? C'est pas la peine, protestait Canet, un ouvrier de vingt-cinq ans.

— Sais-tu ce que c'est que le drapeau rouge, lui demanda Simonin, auquel il se plaignait du peu d'empressement apporté par le comité

de grève à pavoiser? Le drapeau rouge, c'est le drapeau de l'Internationale, le drapeau des hommes qui ne séparent pas l'idée de justice de l'humanité tout entière. C'est le drapeau de ceux qui voudraient que le bonheur, que la grandeur de leur pays soit étendue à toute la terre, rien que par le concours de la solidarité, du travail et du bien-être. C'est le drapeau de l'avenir. Alors, tu comprends que ce drapeau-là c'est mieux que le chiffon que tu balades entre tes mains; tu l'as déjà laissé traîner dans l'huile. Et tu voudrais qu'on accroche ça dehors? Petit, c'est une dérision. Ça sortirait d'un marchand de chiffons que ça ne serait pas mieux.

Mais l'autre était entêté. Il voulait qu'on mette un drapeau. Il prenait tous les ouvriers à témoin.

— C'est un dégonflage. Toutes les usines ont arboré le leur.

Simonin haussa les épaules.

— Faut pas le brusquer, ce petit gars-là. Il est jeune. A les entendre, il y en a qui s'en mettraient sur le nombril des cocardes. On leur demanderait ce que c'est que le communisme, ils rougiraient. Ils croient que le mouvement social date de leur naissance et que c'est de porter des insignes à la boutonnière. Il faudra se méfier dans les jours qui vont venir, des derniers convertis. Ils sont comme des chevaux qu'ont jamais rien fait. Ça rue dans les brancards et ça casse tout.

Le comité de grève décida que Pinchemaille et Picard iraient à l'Union locale des syndicats à Aubervilliers annoncer l'occupation de l'usine.

Picard ne savait pas où c'était. Pinchemaille non plus. Ils déambulèrent dans les rues, mirent trois quarts d'heure à faire le parcours.

Le comité local se tenait au Progrès, coopérative ouvrière. Il fallait entrer dans la cour. Tout de suite à droite, dans une salle qui servait de lieu de réunion et de spectacle, une estrade avait été aménagée. Les délégations des usines de la région arrivaient en même temps, mettaient les responsables du syndicat au courant du travail dans leur secteur. Tout ça bavardait sans souci du voisin. Ils retrouvaient des amis perdus depuis plusieurs années. C'était un bruit de marée infernal, sans cesse renouvelé.

— N'en racontez pas tant, soyez plus brefs. Camarades, un peu de silence.

Deux minutes après, les conversations reprenaient de plus belle.

Picard rencontra Langevin, délégué d'une usine d'automobiles. Ils purent à peine parler. Un secrétaire de la Fédération des Métaux se tenait en permanence sur la scène. Des hommes de confiance lui apportaient des nouvelles de tous les côtés.

— Camarades, je vous annonce que les ouvriers de chez Mitonet frères ont débrayé au nombre de trois cents.

— Il n'est pas trop tôt.

La maison Mitonet n'avait pas une bonne renommée.

— Ni trop tard.

— On aurait été les débaucher.

— Camarades, dit le délégué. Pas de paroles superflues. La seule usine qui n'avait pas pris de décision est maintenant à nos côtés. Pas de récriminations.

Picard conservait au milieu de l'enthousiasme général une étonnante lucidité. Il comprit la difficulté des responsables à travailler dans la cohue. Il remarqua l'air gauche des délégués, leur nervosité, leur difficulté à s'exprimer en peu de mots. A chaque instant, les secrétaires de l'Union locale appelés au téléphone, abandonnaient l'examen des ordres qu'on leur communiquait. Chacun était pressé. Il fallait tenir partout à la fois, résoudre toute sorte de questions.

— L'occupation, comprenez bien camarades, n'est pas une séquestration : vous laisserez sortir les femmes; les enfants au-dessous de dix-huit ans; les vieux, au-dessus de cinquante.

Les uns protestaient. Dans l'usine Grapillon, on ne laissait sortir personne. Les chefs d'atelier prendraient leur tour de garde aux portes comme les autres.

— C'est nous qui commandons. C'est à eux d'obéir pour une fois.

— Non, camarades. Le personnel de maîtrise

doit rester libre. Il faut mettre les techniciens de notre côté. Non les traiter en ennemis. Sur-tout, pas de représailles, mêmes légitimes. Évitez les provocations. C'est simple. Si des ouvriers ne veulent pas écouter leur comité de grève, mettez-les à la porte. Empêchez-les de revenir. La garde des usines ne doit pas être une corvée, mais un mouvement exécuté de bonne volonté. Nous n'obligeons personne à se battre pour nos revendications. Au contraire, n'ayons pour les besoins de confiance que des camarades absolument capables de remplir une mission difficile. Ne laissez pas aux indécis et aux tièdes les postes qui demandent de la fermeté.

Picard bavardait avec son voisin.

— Nous, c'est le deuxième jour.

— Faites attention à l'ordre; que rien ne soit détérioré. Profitez du temps inoccupé pour améliorer l'hygiène des locaux. Nettoyez les ateliers. Récupérez les vieux fers. Qu'on puisse dire : si l'usine travaillait pour le peuple il y aurait moins de gâchis. Le prolétariat, c'est l'ordre. Tout ce qui a été créé par des mains d'ouvriers doit être conservé, doit être respecté.

— C'est mon avis, dit Picard.

Il s'approcha d'un secrétaire.

— Comment devons-nous procéder pour le ravitaillement?

— Quelle usine?

— Mitonet, La Courneuve.

— Tu iras trouver le maire, Ducloiseau. La commune versera des secours d'urgence, en attendant qu'une organisation plus importante s'en charge. Les municipalités communistes et les coopérateurs vous ravitailleront dans la mesure la plus large. Demain matin : compte rendu ici.

Picard partit à la mairie. M. Ducloiseau, le maire, était absent.

— C'est pour une indemnité.

— Oh! alors, pas besoin de maire.

Picard, comme il dit en rendant compte de sa mission, annonça la couleur.

— Mitonet.

— Combien d'ouvriers habitent la commune?

— Deux cents, répondit Picard sans hésitation.

Il reçut deux cents bons de pain et deux cents de viande.

Il revint à l'usine. Tout était calme devant la porte.

— C'est Picard.

Il fut accueilli par des questions diverses.

— Quoi de nouveau? Tout va bien? Les délégués nous mettront au courant.

Pinchemaille n'était pas demeuré inactif. Il s'occupait de son côté du ravitaillement. Il était allé chez les restaurateurs voisins.

— Vous avez préparé les repas. On viendra les chercher. Pour la boisson vous irez modérément. Il n'entrera pas dans l'usine plus d'une

chopine de vin par homme. Ne l'oubliez pas. Je vous préviens. De la bière, si vous voulez, à volonté.

Il ajouta en riant.

— On a mis des buveurs d'eau de garde à la porte.

Dans la cour de l'usine, M. Jean Mitonet attendait l'heure de s'en aller. Il espérait entendre la sirène siffler. D'habitude les patrons quittaient leur bureau en même temps que les ouvriers cessaient le travail.

Le personnel s'organisait pour la croûte.

Midi vint cependant. M. Jean traversa la cour au milieu de l'indifférence la plus complète. La pelouse sur laquelle les quelques feuilles de marronniers jaunies par les premières chaleurs étaient tombées, avaient été balayées. Les allées étaient ratissées. Le patron aperçut Bineton. Il avait mis une anse à une vieille caisse. Il ramassait les papiers qui traînaient. Il ouvrit un journal oublié sur un des bancs devant le restaurant, le « mess des gradés », avant de le jeter, c'était l'*Humanité*. Il le plia et le mit dans la poche intérieure de sa veste. Tourardini qui prenait son déjeuner chez Mme Aveline, la concierge, était venu rejoindre M. Mitonet. Ils eurent la même réflexion devant Bineton.

— C'est la première fois que je vois ça, dit le patron.

— Moi aussi, répondit Tourardini.

Le patron entra dans le garage et mit sa voiture en marche. Il partit au ralenti jusqu'à l'entrée. Les gardes aux portes reculèrent. Il y eut un moment d'indécision. Les ouvriers ne se pressaient pas d'ouvrir la porte. Alençon qui était présent dit :

— Ouvrez les battants. De la bonne volonté. Nous occupons l'usine et nous la gardons. Mais pas comme des chiens hargneux.

L'automobile du patron démarra. En passant devant les ouvriers, il les salua.

— C'est la première fois que je vois ça, dit Barbarin, un tourneur qui frisait la soixantaine.

— Moi aussi, répondit son voisin.

*
* *

Totor, le cuisinier et les trois dactylos réalisèrent ce jour-là des prodiges. Le comité de grève veillait à la distribution du pain arrivé dans un camion mis à la disposition d'un boulanger par l'Union locale. Les femmes des ouvriers qui habitaient les environs, commençaient de se montrer. Ne voyant pas paraître leur mari, elles venaient aux nouvelles. Elles se doutaient de l'événement. Depuis huit jours que ça mijotait, elles avaient pris leurs précautions. Elles portaient des paniers, couverts d'une serviette. Un chef tôlier, qui n'avait plus

de poil sur le caillou, et qu'on appelait Belle-Boule, se trouvait en permanence à la porte. Il les laissait entrer avec leurs enfants. La marmaille se répandait dans les réfectoires. Les femmes se faisaient des confidences.

— Comment vont-ils faire pour coucher. Nous n'avons qu'une couverture. J'apporterai la nôtre et j'en emprunterai une à la voisine. Et puis, il ne fait pas froid. On peut coucher sans, nous autres.

Un gosse cueillait des fleurs au milieu de la pelouse.

— Faut pas laisser aller les visiteurs où ils n'ont rien à faire bougonnait Alençon. Camarades, veillez à ce qu'on n'entre pas dans les ateliers. Faudra interdire les parterres.

— Ah! dit un ouvrier, on ne va pas les retourner les bégonias des singes. Quoi, ce gosse, on peut bien le laisser. C'est la première fois qu'il voit du gazon. Qu'est-ce que tu cherches petit, des escargots?

— Du plantin, m'sieur.

— Le plantin, il n'est pas mûr. C'est en septembre. Montre un peu. C'est un pissenlit que tu as pris. Il y en a plein les voies dans la cour derrière. Faudra qu'on en cueille pour la couscous.

Camparat, le successeur d'Estellac le bistrot, s'était fait reconnaître et ouvrir la porte. Il entra dans la cour avec une poussette chargée de trois paniers de canettes.

Belle-Boule, au garde à vous, l'annonça d'un grand coup de gueule.

— Don de Camparat au comité de grève. Maintenant, mes clients, où sont-ils? Est-ce que la patronne doit leur amener la tambouille? C'est simple. J'embarque les casseroles et la vaisselle. Et je viens les servir sur place.

— Va voir, dit Belle-Boule à un apprenti, va demander.

Camparat fut bientôt entouré.

— Qu'est-ce que tu nous as fait aujourd'hui?

— Tu sais bien que c'est du lapin le mercredi.

La maison Camparat avait ceci d'agréable qu'on connaissait le menu trois mois d'avance : lundi : gigot, mardi : bœuf bourguignon, mercredi : lapin sauté; jeudi : rôti de veau, vendredi : petit salé aux choux, samedi gras-double lyonnais.

— Combien de portions?

Tous les ouvriers se débrouillaient. Les trois caisses de bière avaient été prises en consigne par Totor; le comité de grève décida que tous les dons en boisson seraient vendus par la coopérative au compte du fonds de secours.

— Le comité de grève s'occupe de la grève et non de la bière. Amène une canette Totor.

Mais Totor ne se laissa pas circonvenir.

Picard n'avait pas mangé. Il déambulait de la ferraille à l'entretien, du magasin au sous-secteur, ayant les yeux sur tout, notant la mou-

dre défaillance. Il rencontra Pinchemaille, qui procédait de même.

— Tu crois que ça marchera? Oui?

Les préventions de Picard étaient tombées. Il se reconnaissait dans le jeune ajusteur, tel qu'il avait été vingt ans auparavant.

— Il faut veiller, dit-il, à ce qu'il n'y ait pas d'impatience. Il y a tant de temps qu'ils souhaitent ce jour-là, qu'ils sont comme des enfants auxquels on a promis d'aller au cirque.

Ils se sourirent.

— Nous nous débrouillerons.

— Tu as les journaux?

— Non, dit Pinchemaille.

Moi si, parce que j'ai pris le train. Toutes les corporations entrent dans le mouvement. Et justement celles qui fournissaient le moins d'adhérents aux syndicats. Tu es syndiqué toi?

— Non! Et toi!

— Moi non plus. Depuis l'année dernière. Et j'ai quitté parce que j'en avais assez. Je ne peux pas dire que les communistes avaient tort. J'ai appartenu à la cellule 205. Et je sais comment le réformisme encanaille. Il fait glisser les plus courageux de renoncement en renoncement. Mais un communiste est avant tout un ouvrier. Sa place est dans la C. G. T. comme un ouvrier catholique ou sans parti. Il peut prétendre à faire prévaloir son point de vue. Parce qu'être communiste, ça ne signifie, pas seulement faire de la politique. Tu sais,

faire de la politique comme on dit faire du mauvais café. Ç'a été une bêtise pour la classe ouvrière de se séparer en deux pour des questions d'idées. On va ressouder tout ça avec les améliorations qu'on va obtenir.

— Tu crois que ça durera?

— Faudra que ça dure!

Tourardini sortait de chez Mme Aveline, la concierge. Picard et Pinchemaille l'aperçurent. Il se dirigea vers la chaudronnerie.

A vingt mètres derrière, sans avoir l'air de rien, Brussot, dit la Raie, le suivait.

— Je donnerais vingt ans de la vie de ma belle-mère pour que ça dure, dit la Raie. Il fait une gueule à cailler le lait. Je le surveille. Avec des bonzes comme ça, il faut se méfier. Ils vous couperaient l'électricité ou le téléphone pour semer la pagaïe que nous n'y verrions que du bleu.

Tourardini passa dans la cour à ferraille. Il rongea sa colère. Les chefs d'atelier étaient venus le trouver pour savoir ce qu'ils devaient faire. Il les avait renvoyés au comité de grève.

— C'est pas moi qui commande aujourd'hui. Vous êtes aux ordres de messieurs les délégués. Travaillez, si vous en avez envie. Ça vous changera.

Il s'était étranglé, pris d'une quinte de toux qui lui avait fait passer brusquement le goût de l'ironie.

« Les chefs d'atelier? Des gourdes! Des gens

chargés de le renseigner! Ils ne savent même pas ce qui se trame dans l'usine. Bons à tirer des plans et trois semaines de vacances. »

— A la place des patrons, je te balancerais ça en moins de deux.

Il trépigna :

— Et je les remplacerais par des chefs d'équipe. Par les délégués d'usine.

Il sourit.

— Ça ne serait pas si bête. Comme ça, nous aurions les ouvriers dans la main.

Il trépigna encore, mordilla ses lèvres, se gratta la tête, puis le postérieur.

— Ce n'est pas possible. Traiter d'égal à égal avec des meneurs!

Il buta contre un rail. Son lorgnon se posa de travers. Alors il entendit Brussot qui riait derrière lui. Il se retourna en colère.

— Je suis surveillé! Dans l'usine! Chez moi!

Depuis que la maison s'était transformée en société anonyme, il avait quelque argent dans l'affaire.

— Oh! alors, un comble!

Furieux, il regagna son bureau, ferma la fenêtre, sonna une dactylographe.

Seule M^{me} Pilgaud était à sa place. Ses compagnes étaient à la cuisine. Elles aidaient Totor à ranger la vaisselle. Comme M^{me} Pilgaud était la secrétaire des patrons, et non celle de Tourardini, la cinquième roue du carrosse, elle ne répondit pas.

Il redescendit, se dirigea vers la mécanique. Dans un coin, trois ouvriers surveillaient le moteur Diesel aux essais.

Il dit :

— Ça marche?...

— Ça tourne rond, monsieur le directeur.

— C'est la combien?...

— Soixante heures. Encore douze.

— Vous démonterez ensuite?

— Nous attendrons les ordres des délégués.

Les délégués, toujours les délégués. Tourardini retourna dans la cour aux ferrailles. Les apprentis jouaient avec les Decauville. Et je te pousse, et je te vire.

— J'ai défendu... Vous allez vous blesser. Et après? Les responsabilités.

Les jeunes gens s'esclaffaient. Un wagon arrivé à bout de rail se cala dans la terre. Celui qui le montait fut projeté dans l'herbe.

— Tu n'as rien?

Le gosse s'était relevé vivement.

Son genou allongeait une tâche blanche à travers la culotte fendue à la jambe.

Tourardini chercha un délégué. Il trouva Alençon allongé sur un banc de la pelouse.

— Dites aux apprentis de rester en repos. Qu'il y en ait un qui se casse un abatis et alors?

Alençon ne fit qu'un saut jusqu'à la cour.

— Le matériel de l'usine est sous la garde du personnel ouvrier. Mettez les wagonnets en place. Rangez les voies. Et demain, apportez

des ballons pour jouer. Arrangez-vous. Tout ce que vous voudrez, mais pas avec le matériel.

Les gosses obéissent.

Tourardini en fut éberlué. Il balança la tête.

— Nous ne sommes plus rien ici. Ce sont les délégués qui commandent. Plus d'autorité sur personne : Les leviers ne répondent plus. Plus rien. Rien.

Il se gratta le derrière, puis se mit le doigt dans le nez.

— Tout nouveau, tout beau, dit-il. La nuit porte conseil. Demain ils se réveilleront avec des gueules de bois, des crampes dans les reins. Ils en rabattront de leurs grands airs.

* * *

NOTE DU COMITÉ DE GRÈVE.

Pour que l'occupation de l'usine se déroule dans les conditions d'ordre indispensables au triomphe des revendications ouvrières et compatibles avec le respect que les ouvriers entendent mériter, le comité de grève décide :

Les réfectoires seront fermés une demi-heure après les repas et resteront dans l'état de propreté auquel chacun veillera.

Le personnel payé au mois, les femmes, les mineurs de moins de dix-huit ans, les ouvriers au-dessus de cinquante ans seront libres de sortir aux temps et heures habituels. Ceux qui adhèrent au mouvement devront être présents pendant toute la durée réglementaire et aux heures qui leur seront individuellement fixées, dans les limites suivantes :

La moitié des ouvriers rentreront dans leur famille à tour de rôle.

Après le repas du soir, ceux qui resteront à l'usine prendront leurs dispositions pour le couchage. Les réfectoires seront transformés en dortoirs.

M. Jean Mitonet était revenu l'après-midi. Le personnel attendait sa réponse. A cinq heures et demie, Tourardini demanda les délégués.

— L'examen des propositions que vous avez soumises à MM. Mitonet nécessite plus de temps qu'il en paraissait à première vue. D'ailleurs, M. Jacques est absent de Paris. Rappelé télégraphiquement, il n'est pas encore de retour. Les patrons vous demandent de remettre à demain, dans la matinée, leur réponse aux propositions présentées par les délégués.

La nouvelle, transmise aux ouvriers, fut accueillie par des appréciations diverses.

— Ils veulent gagner du temps.

— Ils nous bernent.

— Camarades, dit Pinchemaille, il ne suffit pas d'abandonner le travail pour avoir satisfaction. Il faut vous armer de patience. Les patrons ne céderont que s'ils vous sentent fermes et raisonnables dans vos intentions. Restez vigilants. Ayez confiance dans vos délégués.

— Il n'y a qu'à les empêcher de sortir, tant qu'ils n'auront pas répondu.

— Personne n'a le droit ici de retenir qui que ce soit à l'intérieur de l'usine, déclara Pi-

card. Nous luttons pour notre pain. Mais nous luttons aussi pour la liberté. Que ceux qui ont des scrupules, qui se croient retenus ici, le déclarent. Ils s'en iront. Personne n'est obligé de rester dans la lutte. C'est simple. Nous luttons aussi pour la paix. La paix partout. Que ceux qui rêvent de désordre le disent. La classe ouvrière n'a qu'un ennemi : celui qui la croit mûre pour des aventures. En est-il un ici qui veut la conduire dans un chemin sans issue?

Alfred Béjaud, le magasinier, souriait dédaigneusement.

— Tout ça, c'est du propre, pensait-il. Avec le gouvernement de salauds qu'on nous promet...

— Parfaitement. Très bien parlé, criaient les ouvriers à Picard.

Celui-ci continuait :

— Les journaux prétendent notre mouvement sous la menace d'une minorité d'aventuriers et de maîtres chanteurs syndicaux. Prouvons au patronat, par notre union, en respectant la liberté de chacun, que notre mouvement est la preuve d'une unanimité que nulle manœuvre ne brisera. La classe ouvrière est certaine de l'appui des commerçants, des artisans, de tous ceux qui savent le prix de l'effort. Notre action, par sa cohésion et son ampleur, aboutira à la joie d'une victoire qui nous libérera d'une sujétion que nous ne méritons pas.

Les ouvriers s'éparpillaient et se regroupaient plus loin.

— On sentait ça, disaient-ils. Ça ne pouvait plus continuer. Il fallait que ça arrive. Nous étions obsédés par des menaces continuelles de renvoi, prétextes à diminutions de salaire.

Beaucoup partaient. Les uns, habitant La Courneuve, revenaient avec des couvertures. De vieux ouvriers voulaient vivre l'occupation et refusaient de s'en aller. Barbarin se déclara prêt à assurer la fonction de chef de poste.

— Chef de poste, lui dit Belle-Boule, tu prendras la consigne avec une boîte à cornes, comme un cocher de fiacre.

Le père Michel, qui avait cinquante-neuf ans, s'était installé à la cuisine en remplacement de Totor rentré chez lui. Picard avait relevé les noms pour la garde de nuit, à raison de deux heures par ouvrier. Le père Michel se chargeait de préparer le café et le bouillon. Il avait l'œil. Un coup de bouillon avant la faction; un verre de jus après...

Il interpellait les soifards.

— Pas de resquille. Toi t'es déjà venu tout à l'heure. Si chacun s'en met un litre dans le lampion, les derniers n'auront plus rien. Tu ne feras pas croire que t'es de garde toutes les deux heures!

— Ah! dis, râle pas comme ça. On t'apportera une clarinette. Tu nous la chanteras ta romance. En attendant te trompe pas de gamelle. Tâche de ne pas mettre le marc de café dans le bouillon.

La nuit descendait sur l'usine. Les délégués allaient de porte en porte, recommandant l'attention.

— Ne laissez entrer personne. Pour quelque cause que ce soit. Ne vous contentez pas de surveiller les entrées. On pourrait sauter par-dessus le mur.

La tranquillité des métallurgistes de chez J. J. Mitonct n'était pas exempte de crainte. Des nouvelles suspectes, ramassées par les femmes, grossies de bouche en bouche, déformées inconsciemment, laissaient des traces dans tous les cerveaux.

Ici on avait attaqué les usines. Là, des provocateurs fomentaient des troubles.

— C'est comme pendant la guerre, dit Alençon. La première fois qu'on prenait la garde au petit poste, il y avait eu un coup de main la veille.

— Les Jeunesses communistes, déclara, un éclair dans les yeux, un apprenti qui n'avait pas voulu s'en aller, ont porté des vivres aux enfermés de l'arrondissement, dans le dix-neuvième, à Paris.

— Qui es-tu, toi? demanda Alençon.

— Augustin Frère, de la chaudronnerie.

Il tira son porte-monnaie, y trouva l'insigne de l'I. C. J. qu'il présenta à Alençon.

— Oui, va, on sait ce que c'est. Mais faudra continuer. A dix-huit ans, on est communiste. Et quand l'âge vous prend, on abandonne...

A ton âge, moi, vois-tu je courais les filles.

— Ça n'empêche pas de voir clair, répondit l'apprenti.

Picard ne se coucha pas. La fièvre de la première journée ne le laissait pas en repos. Il arpentait les ateliers. Le moteur Diesel tournait toujours. Il fit relever les camarades qui surveillaient sa marche. Les contrôleurs officiels somnolaient dans le bureau du chef d'atelier.

Un ouvrier de garde vint chercher Picard. Une horloge sonnait. Il compta deux coups.

— La demie.

Il tira sa montre.

— Minuit et demie.

Dans l'obscurité, il reconnut Belle-Boule.

— On te demande à la porte. Je n'ai pas compris ce qu'on voulait.

Picard entr'ouvrit l'un des battants.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le camarade Tillon !

— Entre.

Le député de La Courneuve venait rendre visite aux usines en grève.

— Tout va bien ici ?

— Oui, on attend la réponse patronale.

Tillon bavarda un moment.

— Il n'y a pas eu d'incidents... Faites attention à ceux qui voudraient dépasser le cadre du mouvement... On dit que les métallos de chez Renault ont satisfaction. La lutte est magnifique d'entrain et de calme...

Picard écoutait à peine. Les ouvriers de garde revenaient se coucher. L'électricité brûlait dans le réfectoire, transformé en chambre à coucher. Personne ne dormait.

L'usine tout entière veillait sur l'usine.

A une heure du matin, Belle-Boule laissa le passage à l'automobile de M. Jacques Mitonet, revenu précipitamment. Avant de retrouver son frère à Paris, il était venu voir son usine.

Picard le salua.

— Ne craignez rien, monsieur, dit-il. Elle est bien gardée.

— Ah! c'est vous, Picard...

Il lui tendit la main.

Le délégué fit comme s'il ne la voyait pas.

*
* *

Bigelain arrivait toujours devant l'usine avant les autres. S'il était par trop en avance, il poussait jusqu'à chez Rateau, à six cents mètres.

— Bigelain, on t'a eu aujourd'hui. T'es pas le premier!

— Du pour. T'avais qu'à être là à la demie, tu m'aurais vu.

Quand au deuxième jour de grève les ouvriers rentrés chez eux l'aperçurent, ils sourirent. Bigelain ne changeait pas ses habitudes. Il était resté à l'usine. Il n'avait pas dormi. Il attendait les autres, dehors.

— C'est ce sacré moteur de vache de Diesel qui renâcle. Dire que je fourre un coup de genou dans les fesses de la bourgeoise quand elle ronfle. Qu'est-ce qu'ils lui ont collé comme charge au cul pour qu'il roucoule comme ça!...

Au petit jour, il était sorti.

— Camarade délégué, j'ai besoin de prendre l'air. Je veux être à la porte le premier.

Picard avait rigolé.

— Sors. Tu te trouverais mal.

Bigelain retourna ses poches. Parmi de la ficelle, il trouva de la craie. Sur les vantaux de la porte, il écrivit en lettres dessinées : MAISON MITONET FRÈRES : 2^e JOUR DE GRÈVE.

Il signola son ouvrage, accusa les hampes, raidit les jambages.

A sept heures moins cinq, il rentra. Les vendeurs de journaux poussaient dans l'usine. Ils couraient d'un atelier à l'autre.

— Demandez : *Regards*. Photographies des grèves en cours.

— *L'Humanité*, organe central du Parti communiste.

— Le *Populaire*, camarades. Le gouvernement Léon Blum en formation.

Les rentrants apportaient des nouvelles. Toute la banlieue était au repos. Les messageries Hachette étaient occupées. Le Bâtiment hissait des drapeaux rouges sur chaque chantier. Chez Huntley et Palmers, à deux pas, les femmes restaient plus ardentes que les hommes.

Chez Renault, les engagements n'ayant pas été tenus par la direction, trente-trois mille ouvriers reprenaient le maquis. A nouveau, les usines étaient occupées.

— Ce que nous sommes, il faudra le montrer. Si ces messieurs pensent qu'ils nous consolent avec quarante sous de l'heure de plus, ils se trompent. On ne nous retournera plus avec des promesses. Il faudra que le gouvernement fasse les affaires du prolétariat. On ne nous retournera plus avec du vent. C'est une victoire déjà que nous soyions tous unis. Une victoire sur nous-mêmes. Car ça, vois-tu, Lavisse, c'est déjà quelque chose.

On entendait des éclats de voix au réfectoire. Il y avait du tapage parce que, pour la quatrième fois, un tôlier de la chaudronnerie buvait du bouillon.

— Les patrons vont nous menacer de fermer les usines. C'est ce qu'ils disent à toutes les délégations. C'est une manœuvre pour nous faire revenir sur ce qu'ils appellent dans les journaux du matin à leur solde, notre intransigeance.

— Ce qu'il faut, c'est qu'il n'y ait pas de flanchards. Pas de jaloux non plus. Il ne doit plus rien exister qui nous sépare. Est-ce qu'on n'est pas tous les mêmes, les uns et les autres. Il n'y a rien entre nous. C'est nous qui y mettons toujours quelque chose. On se chamaille pour rien, pendant que les patrons rigolent. Tiens,

voilà Tourardini qui rapplique. Il a mis son faux col à avaler de la salive pour donner de la place à son gésier.

Le directeur se fraya un passage au milieu des groupes de la cour : les ouvriers lui laissaient la place sans contrainte, mais sans servilité.

Les discussions continuaient.

— Des différences, il n'y en aura plus. Il existe bien des différences de métier, de situation et de salaires. Il faut les oublier, car elles nous vaudront, ces charognes, la désunion. Est-ce parce qu'au montage on aurait vingt-cinq centimes de plus qu'à la chaudronnerie qu'on serait moins misérable. Et qu'à la mise au point, ils ont des salaires de professionnels. Il n'y a pas de différence d'idées non plus qui tienne. Nous sommes pour la libération totale des hommes.

Les auditeurs fuyaient devant un programme aussi lointain.

— Quoiqu'il advienne, disait Mixcuil, il faudra qu'ils nous sortent de force. Et quand bien même on nous mettrait hors d'ici, les patrons pourront tirer la corde du sifflet pour nous faire rentrer. Nous camperons dehors. Et les femmes de chez Palmers nous feront la nique en gueulant qu'on est des bons à rien.

— Pour nous foutre dehors ! Ça va plus vite à dire qu'à faire. Ils n'ont qu'à venir. Ils ne videront pas l'usine comme un baril d'anchois. On fera des retranchements dans chaque atelier.

Picard sentait la fatigue de la nuit l'envahir. Sous les graphiques, que les courants d'air de la nuit avaient décollés, une vieille note de service intacte, attira l'œil de Picard. Il en prit connaissance.

Le travail commence à l'heure juste. Aucun retard n'est toléré.

Il aperçut Bineton qui ramassait des papiers.
— Enlève-moi ça!

Picard sourit. Tourardini avait cru venir à bout des résistances avec des rappels à l'ordre de cette sorte. A la mécanique, le moteur ne tournait plus. Les ajusteurs profitaient des vingt minutes de tolérance accordées pour les essais pour graisser des pièces qui chauffaient. Les officiels notaient la vitesse, les charges, les débits de combustion.

— Si nous réussissons le prototype, nous serons les seuls avec les Aciéries du Nord à avoir des commandes.

Les chefs d'atelier étaient tous à leur poste. Joséphine, un contremaître, maigre comme une cheminée, aux jambes si longues qu'elles paraissaient s'entortiller quand il marchait, limait.

— Il est interdit de travailler pour l'usine, camarade. A plus forte raison pour nous.

Joséphine se redressa, méchant. Il n'avait d'ordre à recevoir de personne.

— Si, mon ami. Du comité de grève. Si tu ne

respectes pas les décisions, tu ne rentreras pas à midi.

Picard passa la consigne à Alençon.

— Va au montage. Tu verras si Joséphine continue de travailler.

Il partit avec Pinchemaille au *Progrès*. Le secrétaire du Comité intersyndical faisait l'appel des maisons en grève. Chaque délégué donnait l'état des discussions en cours. Là les patrons offraient vingt centimes de l'heure d'augmentation.

— Délégué des Usines Barbot. Chez nous, il y a du tirage. Les patrons ont décidé de fermer l'usine lundi.

— Elle est bonne, criait-on. Les camarades s'en sont chargés.

— Oui, mais les camarades deviennent inquiets et nerveux.

— J'irai cet après-midi, dit le secrétaire. Je leur expliquerai.

L'Union syndicale des travailleurs de la métallurgie travaillait à l'élaboration d'un contrat type. La discussion allait s'engager sur le plan national.

— Camarades, conseillait le délégué, n'acceptez rien sans venir nous consulter. Nous ne savons rien de la tactique patronale. Elle peut cacher bien des pièges. Et quand le contrat collectif qu'on vous aura fait signer entrera en vigueur, vous vous apercevrez que vous avez signé des bêtises.

Picard retourna à la mairie de la Courneuve.

Les secours qu'il avait touchés la veille étaient insuffisants. Il protesta. Il reçut sans difficulté trois cents bons.

Quand il revint à l'usine, des apprentis et des ouvriers avaient organisé un jazz, accordéon, caisse et piston.

— Tout va bien, dit Picard.

Pinchemaille rendit compte de ses démarches; les autres délégués racontaient ce qui se passait dans les usines voisines.

— Et les patrons, quand rendent-ils leur réponse?

— On attend. On n'a pas de nouvelles.

Les femmes de l'entretien et les dactylos donnaient la main à Totor et au père Michel.

Alençon et Vergniat, spécialement chargés du ravitaillement, organisaient des collectes.

— Si toutes les communes aidaient leurs grévistes, ça irait bien. Seul Drancy a fait son possible. La mairie a donné un coup de téléphone pour savoir le nombre d'ouvriers habitant Drancy. Une voiture communale viendra les ravitailler pour midi.

Il y avait des protestations parmi les femmes. Mme Pilgand, la secrétaire des patrons, la femme du chef d'atelier du montage, ne descendait que pour manger. Après, elle se retirait dans son bureau.

— C'est pas un boudoir!

— Y pas de raison pour que nous la servions. Elle n'agit pas en camarade.

Alençon monta la trouver.

— Faut descendre éplucher les légumes. Les ingénieurs le font sans se faire tirer l'oreille. Et la vaisselle, ça existe aussi.

Elle eut une moue orgueilleuse.

— Chez moi, je paye une femme pour ça.

— Tout ce que vous voudrez chez vous. Vous n'êtes pas obligée de venir travailler. Vous êtes libre de prendre vos repas dehors. Si vous voulez les prendre à la coopérative, vous ferez comme les autres.

Elle céda. On la vit éplucher les pommes de terre, moudre le café en riant nerveusement, à gorge déployée.

L'automobile de Drancy arrivait, ornée du drapeau rouge de la C. G. T.

— Voici d'abord le pain et la boisson. Vous recevrez les repas froids tout à l'heure.

Les heures, maintenant que l'usine s'installait dans la grève, paraissaient lentes.

— Qu'est-ce que les patrons vont répondre?

— Ils devaient donner une réponse ce matin.

— La délégation, que fait-elle?

— Il faut aller les retrouver.

Pour apaiser les inquiétudes, la délégation gagna les bureaux des patrons, sans se faire annoncer. Tourardini se trouvait justement là.

— Messieurs, vous me permettrez d'insister pour avoir votre réponse aujourd'hui. Nous devons l'avoir hier. Puis ce matin. Il est quatre heures.

— Notre réponse est bien simple, répondit M. Jean Mitonet. Nous refusons toute discussion. Nous n'acceptons même pas de relever les salaires des femmes, des apprentis et des manœuvres. Nous nous sommes renseignés à notre chambre syndicale. Elle nous conseille de refuser. Si elle change d'avis, nous vous le dirons. Nous ne reconnaissons même pas le mandat de délégués que vous vous êtes octroyé.

— D'abord, dit Tourardini, aux termes du contrat collectif en discussion, Vergniat ne peut être délégué. Il n'a pas un an de présence dans la maison. Ni Alençon non plus, dont la femme tient un commerce. Une mercerie, si je ne me trompe pas.

— Pour l'instant, dit Picard, le contrat collectif n'est pas encore en cause. Nous le respecterons quand vous l'aurez signé. Vergniat et Alençon ont été choisis par leurs camarades pour les défendre. Les considérations de M. Tourardini sont superflues. Vous vous refusez donc à toute discussion?

— Parfaitement.

Pinchemaille se tourna vers ses camarades et les fit juges.

— Nous avons, pour faire preuve de bonne volonté, poursuivi les épreuves du moteur Diesel au banc d'essai. Elles seront terminées tout à l'heure. Je vous proposerai qu'après le démontage du Diesel, après vérification des officiels, l'on refuse de le remonter. Le moteur,

comme nous, peut attendre la bonne volonté des patrons.

— Évacuez l'usine et les conversations reprendront.

— Nous ne sommes pas les maîtres...

Les délégués redescendirent.

— Tous au wagon.

En un clin d'œil, la cour, les ateliers, les bureaux furent désertés. Il ne resta que les piquets de grève derrière les portes.

Picard ne cachait pas qu'il s'attendait à pareille réponse.

— Tant que vous occuperez les usines, disait M. Mitonet. Ils espéraient notre lassitude. Ils ont voulu gagner du temps.

— Camarades, commença-t-il, la réponse que nous vous donnons, nous ne l'espérons pas aussi catégorique. Hier, les patrons convenaient que certains de nous méritaient un salaire plus élevé pour le travail qu'ils fournissent. Aujourd'hui, il n'en est plus question. Ces messieurs subordonnent leur bonne volonté à la nôtre. Ils subordonnent, devrais-je dire, leur mauvaise volonté à notre volonté d'entente. Ils disent : Évacuez nos usines et nous verrons. Camarades, je vous laisse juges de la réponse que nous leur ferons. Abandonner l'usine, ce serait trahir notre cause, ce serait trahir nos camarades qui luttent sur tous les fronts de la production. Parce que, maintenant, toutes les corporations entrent en lutte et y rentreront par solidarité.

Les métallos de chez Renault ont débrayé pour soutenir ceux de chez Lavalette, qui, les premiers, ont occupé l'usine. Si les ouvriers de la métallurgie ont besoin d'un coup de main, le bâtiment, l'alimentation, les chemins de fer, viendront à notre secours.

Un silence glacial accueillait les paroles du délégué. Des apprentis écoutaient ses déclarations d'une oreille distraite. Deux papillons blancs volaient au-dessus des bardanes poussées entre des barres de fer.

— Nous ne voulons pas vous obliger à prendre des décisions. Si vous ne vous sentez pas solidement sûrs de vaincre, acceptez. Mais après, ne venez pas vous plaindre. Camarades, nous tenons l'usine. Nous avons gagné la première bataille. Voulez-vous continuer jusqu'à la victoire? Pour le prolétariat. Pour le pain. Pour la paix. Pour la liberté.

— Oui! Oui! criaient les ouvriers.

Alençon grimpa sur la plate-forme à son tour.

— Pour vaincre, il faut que nous soyons tous d'accord. Nous allons mettre aux voix. Picard, mets aux voix.

— Quels sont ceux qui veulent continuer?
Toutes les mains se levèrent.

— Avis contraire?

— Personne.

Béjaud, le magasinier, rentra dans son bureau. Il restait à son ouvrage par contrainte.

— En voilà un qu'est pas d'accord. Mais ce n'est pas la franchise qui l'étouffe.

— Camarades, forts de votre détermination, nous attendrons que les patrons reprennent les entretiens qu'ils ont délibérément rompus. Notre mot d'ordre demeure le même. Calme et discipline. De la manière que nous avons été éconduits, nous pouvons penser que le patronat de la métallurgie est prêt à la lutte sous toutes ses formes. Ne nous laissons pas déborder, ni par trop d'optimisme, ni par une nervosité inutile.

— Ça va! Ça va! Oui, nous savons.

Picard reprit la parole.

— Chaque délégué du comité de grève s'entendra avec ses ateliers pour que la moitié du personnel sorte ce soir. Il n'est pas nécessaire que tous restent ici. Ceux qui resteront prendront la responsabilité de l'usine. Je voudrais m'entendre avec Simon.

Picard le trouva à la sous-station de l'usine. Trois ouvriers y restaient en permanence pour éviter tout incident.

— Simon, est-il vrai, comme on me l'a dit, qu'un courant électrique peut passer dans le grillage surmontant le mur. Les patrons vont tenter par tous les moyens de nous faire sortir et mettre le nouveau gouvernement en demeure de faire respecter l'ordre et de nous expulser. Chez Renault, les ouvriers ont arrêté deux inconnus qui rôdaient autour de la réserve d'es-

sence. Tu vois ça d'ici. L'usine en flammes, l'accusation de sabotage, tout le tremblement. Et des tremolos dans la voix par-dessus le marché. Nous sommes ici à la merci d'un provocateur, d'une escalade par le mur de derrière, d'une tentative de désordre. Elle avortera, c'est certain. Qu'on trouve un malfaisant et qu'on le tabasse! Tu vois les répercussions. Les grévistes maltraitent l'un des leurs. C'est la campagne d'excitations contre les salopards que nous sommes qui continue. Aussi, dès ce soir, mets le jus en branle. Ceux qui voudraient franchir le mur y resteront attachés jusqu'à ce qu'on vienne les décoller.

— Entendu, dit Simon.

Des recommandations furent faites pour qu'aucun ouvrier ne s'exposât au courant.

— Pas de station sur les murs. Et que les gardiens aux portes veillent.

* * *

L'aube du troisième jour montait lentement sur l'usine occupée. Picard qui n'arrivait pas à trouver de repos, regarda le ciel. Il avait perdu sa personnalité. Il n'était plus rien qu'un homme au milieu d'autres qui, ayant abandonné le travail, ne savaient plus donner de sens à leur existence. Et l'usine avait perdu aussi sa raison d'être, inactive dans l'inactivité générale. Aucune fabrique ne tressaillait. Aucune fumée

n'apparaissait au-dessus des toits. Le moteur Diesel, qui jetait dans le calme des ateliers silencieux l'écho d'un travail régulier, ordonné, la dernière chanson de l'effort créateur, arrêté depuis la veille, ne tournait plus. Démontées, les pièces avaient été bâchées, mises à l'abri de la poussière. Picard entra chez le père Michel boire un peu de bouillon froid. Il était las, las de chercher et rechercher tout ce qu'il restait à accomplir pour parer ses camarades de plus de grandeur et de merveilleux.

Le père Michel n'avait pas dormi non plus.

— Tu iras te reposer ce soir, père Michel.

— Non, je reste ici. Que j'aie dormi à l'hôtel, tu n'y songes point. Qui surveillerait mes distributions. Y'a des gars ici semblables à des canards. Faut qu'ils aient le nez dans du liquide du matin au soir. C'est leur élément.

Picard avait erré toute la nuit, cherchant ses bonshommes de garde dans tous les coins. Des ouvriers couchaient à la belle étoile. Il en trouva dans les copeaux de la réserve aux planches, d'autres sous le wagon plate-forme. Ils s'étaient fait des lits avec de vieux journaux.

— Mettre de l'ordre, là-dedans aussi. Par-tout!

L'ordre, c'était comme un mot nouveau auquel on n'avait jamais porté attention. Maintenant, il prenait toute sa signification. Il était dense, lourd de responsabilités.

A sept heures, ceux qui étaient partis, ren-

trèrent. Installés sur une caisse, Barbarin et Belle-Boule pointaient sur une liste alphabétique les ouvriers de retour; chacun était à l'heure.

— Tout s'est bien passé. Aucun manquant, déclara Belle-Boule aux délégués.

Pourtant, au lieu de soutenir leur optimisme, les sorties ramenaient les camarades moins ardents. Éloignés de l'usine, du creuset ardent où se coulaient les enthousiasmes, les ouvriers jetés dans la ville se détrempeaient. Et les journaux, travestissant la vérité, emplissaient les cœurs d'amertume et de doute. Personne ne savait ce qui se passait. Les patrons refusaient de prendre en considération les revendications les plus légitimes. Si certains avaient cédé, ils étaient revenus sur leur parole. Les deux parties en présence cherchaient à s'ébranler par des défaillances. La brèche espérée dans le bloc patronal semblait se rétrécir au contraire, tandis qu'on annonçait qu'ici et là, les grévistes avaient décidé de reprendre le travail sans victoire. Laissé à ses réflexions, l'ouvrier peu averti des méthodes de combat voyait le spectre d'une défaite effroyable. Chez Citroën, la rupture des pourparlers avait rejeté vingt-deux mille ouvriers dans la grève. Combien de temps pourraient-ils tenir sous l'avalanche du mensonge, de la corruption et la menace de la faim? Car, il fallait vivre tout de même.

— Avec une armée de chômeurs comme ça,

qu'on nous balance, et nous serons vivement remplacés!

— T'es pas louff. Tu n'y penses pas. Pour que nous soyons remplacés, faudrait que nous quittions l'usine... Or, nous l'occupons.

— Ça durera combien de temps?

— Autant que ça voudra.

— Mais les autres, s'ils flanchent...

— Ils ne flancheront pas.

— La discipline ouvrière jouera.

— On ne sait pas où l'on en est. On n'a pas encore vu de délégués du syndicat.

— Combien sommes-nous de syndiqués? Jusqu'ici, le *Progrès* s'est occupé de nous par esprit de solidarité. Mais le syndicat pense d'abord aux siens...

— On s'en occupe du syndicat.

Sonder toutes les énergies, gâcher dans le ciment des audacieux, le sable des indécis, c'était encore mettre de l'ordre.

Picard s'y employa. Il dressa des listes. Au syndicat il n'y avait plus de bulletins d'adhésion. Il n'y avait plus de cartes. Toute la métallurgie s'organisait en un corps compact qui résisterait à toutes les fièvres, à toutes les fissures.

— Nous ne nous sauverons de nous-mêmes et des autres qu'à ce prix-là.

Picard raisonnait, mais ses camarades obsédés par les obligations proches parlaient de l'immédiat, de la vie quotidienne qui n'est pas matière à spéculation.

— Oui, l'avenir, mais le présent? Nous avons des gosses, des termes à payer, l'argent file.

Les uns incriminaient le député, le secrétaire du syndicat.

— Et Jouhaux, que fait-il?

— Jouhaux? Il fait ce qu'il doit. Fais comme lui et tout ira bien.

— Tu ne le prends pas pour un bon dieu? Il peut pas changer le monde à lui tout seul. Celui qui a créé le monde n'a pas eu de mal. Il n'avait personne pour le critiquer.

— Il faudrait que Tillon vienne. Avec lui, on saurait quelque chose. A la Chambre, il est au courant des projets du gouvernement.

— Et si Blum et sa légalité sont contre nous? C'est pas légal, notre occupation.

— La légalité, c'est comme un accordéon, ça s'allonge ou ça se raccourcit à volonté.

— Faudrait que Tillon vienne.

— Et qu'est-ce qu'il fera de plus que nous!

Une trompe d'auto s'évertuait à l'entrée de l'usine.

— Délégués! Délégués!

Pinchemaille et Picard allaient partir au *Progress* comme chaque jour. Ils avancèrent.

— La Compagnie du gaz vient chercher deux paires de roues.

— Deux paires de roues? les usines sont en grève!

— Ce sont des roues qui sont terminées, prêtes à prendre.

Tourardini, que l'arrivée de la camionnette avait tiré de ses préoccupations habituelles, descendit.

— Vous ne pouvez pas refuser de laisser emporter les roues!

— Pourquoi pas? Travaille-t-on ou ne travaille-t-on pas?... S'il ne s'agissait que de notre usine, on les laisserait bien sortir. Mais vous irez dire partout que nous recommençons le travail.

— Les roues ne quitteront pas l'usine, monsieur Tourardini, dit Picard. Tu peux faire demi-tour, conseilla-t-il au chauffeur de la camionnette.

— Oh! un travail terminé. Tout de même, s'apitoyait Tourardini.

— Nous n'avons pas de différence à faire.

Il pensa : « Tu m'as foutu mon syndicat en l'air, il y a quinze ans. Aujourd'hui, c'est le syndicat qui se fout de toi ».

— Laissez entrer la camionnette, nous la chargerons, Fouque et moi, et le concierge!

— Il ne sortira rien d'ici sans la permission du comité de grève. Et le comité de grève n'a pas le temps de recevoir pour l'instant. Chauffeur, tu donneras un coup de téléphone cet après-midi.

— Oh! non... je ne donnerai rien du tout. L'usine Mitonet est en grève. Un point, c'est tout. Veux-tu me signer un papelard?

— Parfaitement!

— Et en voiture.

Ces incidents augmentaient la nervosité et

la lassitude. On répétait sans cesse à Picard :
— Tâche de décider Tillon à venir.

— Vous allez mal, dit Picard. Tillon a suffisamment de travail comme ça. Il ne peut pas être partout à la fois. Et quand vous l'aurez vu...

Le moral flanchait. Picard ne s'expliquait pas pourquoi, n'ayant pas encore quitté l'usine. Enfin il se décida à aller leur chercher Tillon. Il trouva l'adresse du député dans l'*Almanach ouvrier et paysan*, qu'un camarade avait apporté pour lire.

La femme de Tillon était chez elle.

— Justement Charles vient de partir. Il est au *Progrès*. Je doute fort qu'il puisse aller prendre la parole cet après-midi. Mais allez le voir à l'Union. Excusez-moi, j'ai quelque chose sur le feu.

Picard courut jusqu'à la permanence. En deux mots, il s'expliqua avec Tillon.

— Ils te réclament. C'est toi qu'ils veulent voir. Qu'est-ce que tu leur as fait?

— Mon vieux, c'est bien difficile. Y a séance cet après-midi. Mais viens, on va voir.

Le Comité d'action et de coordination syndicale était toujours bondé de délégués. Les nouvelles des usines étaient bonnes. Celles de la ville, beaucoup moins. A part la presse ouvrière, les journaux voyaient la révolution partout. Ils publiaient les communiqués des organisations réactionnaires. Elles se déclaraient prêtes à entrer dans le mouvement, à prendre part aux délégations ouvrières. Alors que les militants se dé-

pensaient au delà de leurs forces pour maintenir la grève dans son cadre corporatif, on les accusait d'y mêler des raisons de politique internationale. Les journaux du soir reproduisaient des articles de reporters étrangers peu sympathiques à la tradition ouvrière française. On cherchait à épouvanter les consommateurs. Et voyant leurs manœuvres déjouées, les journaux suspendaient brutalement leur parution, privant la province des nouvelles de Paris. Mais les feuilles ouvrières imprimaient en lettres grandes comme ça :
L'ORDRE ASSURERA LA VICTOIRE.

La salle du *Progrès* sentait l'émulation, le désintéressement et l'angoisse. Les délégués si purs dans leur résolution, si grands dans leur mission passaient par l'alternative de l'enthousiasme et de la dépression. Une marée populaire balayait toutes les résistances. Elle débarrassait la route de tous les obstacles, de toutes les embûches. Mais toujours l'inévitable question oubliée, disparue, revenait sur les vagues : où cette route menait-elle le flot ?

La voix des délégués responsables imposait le calme.

— Établissez soigneusement vos cahiers de revendications. Renseignez-vous auprès des camarades des usines voisines. Et communiquez-nous les salaires payés. Si nous sommes en effet débordés, ce n'est pas par nos troupes, mais par une avalanche de questions que en cinq secs, nous devons résoudre. Nous avons confiance

dans les délégués. Méfiez-vous de ceux qui croient la situation révolutionnaire et pousseraient à des solutions extrêmes. Armons-nous, non de témérité, mais de patience. Toute audace, comme tout laisser aller est préjudiciable à notre action.

Tillon fendit la foule et fut reconnu. Il calma du geste les manifestations de sympathie dont il était l'objet. Il entraîna Picard, se pencha à l'oreille du secrétaire.

— Chez Mitonet, ça flanche. Tu sais bien, ce n'est pas une usine, mais une colonie pénitenciaire. Il faut n'avoir rien à manger pour travailler là-dedans. Le moral des gars, déjà dégonflé par dix ans de soumission, a besoin de ta présence. J'y serais allé, si je n'étais pas retenu au groupe parlementaire.

— J'irai, répondit le secrétaire. Dans l'après-midi.

Picard et Pinchemaille rentrèrent le sourire aux lèvres.

L'après-midi, le camarade du *Progrès* rappliqua dès qu'il le put.

— Faut les remonter, les tenir. Vas-y à fond. Il parla du Comité d'action et de coordination comme d'un poste d'écoute. Toutes les nouvelles se concluaient d'un mot : confiance.

— Les méthodes patronales sont partout identiques. Messieurs les patrons vous diront qu'en augmentant les salaires, ils se priveront de commandes nouvelles. Leurs concurrents, mieux

favorisés, enlèveront les demandes de prix. Foutaise! S'il s'agissait de vos salaires seulement, à vous, de chez Mitonet, peut-être. Mais c'est toutes les maisons qui luttent. Ce sont toutes les maisons qui remporteront la victoire. Il n'y aura pas moins de commandes. Ce qu'une usine n'aura pas, l'autre l'aura et réciproquement.

La raison, camarades, la voici : messieurs les patrons ne veulent pas voir fondre leurs bénéfices. Jusqu'ici, vous faisiez les frais d'une gestion déficitaire. Pour garder leur clientèle, les patrons diminuaient les prix, et se rattrapaient sur vos salaires. Ils bazardaient leur matériel avant que l'ancien soit amorti. Ils n'hésitaient pas à acheter des machines à l'étranger, au rabais, là où nos camarades, ouvriers allemands par exemple, n'ont même pas le moyen d'acheter un peu de graisse, en échange d'un labeur forcené. Ils n'hésitaient pas à acheter des machines nouvelles, plus pratiques et d'un rendement supérieur, sans tenir compte du chômage qui rôde devant chaque porte des foyers prolétaires, sans tenir compte des ouvriers français qui demandent à travailler. Ils se disaient : nous allons produire davantage. Nous vendrons meilleur marché et nous réduirons encore notre personnel. Et quand vous alliez vous plaindre, quand vous élevez seulement la voix pour constater les conditions de travail qui vous étaient imposées, vous étiez repérés et fichus dehors à

la première occasion. Et vous savez bien, que pour messieurs les patrons, les occasions ne manquent pas. Pour eux, la difficulté n'est pas là. Quand ils n'en ont pas, ils en inventent.

La difficulté pour eux, aujourd'hui, c'est de se faire passer pour des petits saints.

Des sourires erraient sur les visages. Picard, assis sur la plate-forme, balançait ses jambes en signe de satisfaction.

L'orateur se trouvait au soleil. La sueur coulait sur son visage rouge d'animation.

— En effet. S'ils payent encore les femmes 2 fr. 50 de l'heure et les manœuvres 3 fr. 50, ce n'est pas de leur faute. Ils veulent bien les augmenter. Les vacances, même tabac. Ils veulent bien que vous en ayez. Ils reconnaissent même que les travailleurs ont besoin de repos, puisqu'ils en donnent à leurs employés, à leurs techniciens. Mais ils ne peuvent pas, disent-ils vous payer pour ne rien produire, c'est impossible. Ce n'est jamais de leur faute. Nous voulons, disent-ils, du travail pour tout le monde et le bonheur des ouvriers. Mais il y a la concurrence! Et le prix de revient de nos marchandises est déjà trop élevé.

L'orateur reprit haleine.

— Camarades, si les patrons sont aussi bien disposés pour nous qu'ils le disent, feront-ils un bon mouvement, se décideront-ils à laisser une partie des bénéfices accumulés pendant quinze ans? Augmenteront-ils vos salaires? Vous don-

neront-ils des vacances? Prouveront-ils qu'ils désirent, comme nous, le bonheur des travailleurs?

Tous les yeux étaient braqués sur le délégué. Il attendit une exclamation négative qui ne vint pas. Ils étaient durs à l'enthousiasme, les gars de chez Mitonet. Il devait leur parler en chef, décider pour eux qui ne se décidaient pas.

— Alors quand, d'accord avec les organisations syndicales, le patronat signera le contrat collectif, quand ses promesses seront inscrites noir sur blanc, alors seulement, nous évacuerons les usines. Jusque là nous les garderons comme gage de notre puissance. Les abandonner trop tôt ce serait souscrire à notre défaite.

— Nous ne les abandonnerons pas, cria Simonin d'une voix rauque, malveillante.

Il sentit la tête lui tourner, comme s'il était ivre. L'usine, les cheminées, ses camarades chavirèrent. Il se raidit et se mit à rire avec une arrière-pensée de méchanceté. Tout ça, c'étaient des discours, du bluff, de la littérature sociale du plus mauvais goût, des mots vides de réalité, une bouillie amère qui le rendait malade. Il percevait une réalité pitoyable. Il suivit ses compagnons qui se dispersaient, rassurés. Il ne l'était pas.

— Nous l'abandonnerons l'usine. Ce ne sera pas notre défaite, mais le signe de notre faiblesse, ballots que nous sommes.

* * *

Dans la nuit, il avait plu. Picard, toujours à l'affût, fatigué, désagréable, dans l'usine comme une bête en cage, ne retrouvait pas son équilibre. L'action lui enlevait sa bonhomie et la certitude avec laquelle, à force de réflexion, il entrevoyait l'avenir comme un paradis, comme un séjour de perfection. Il erra dans l'atelier de mécanique. La toiture fuyait. Les machines inoccupées avaient reçu l'eau des chéneaux en mauvais état. Picard passa son doigt sur un tour. Il y trouva de la rouille. Il en fit la remarque à Alençon, le délégué du montage.

— Il va falloir nettoyer tout ça, graisser la ferraille. D'abord, c'est dimanche. Tout devrait être en ordre.

— Tu ne voudrais pas que ce soit comme aux Arts et Métiers.

— Si, dit-il, j'aimerais ça. Je rêve d'usines pareilles aux centrales électriques.

— Tu es un poète...

— Oui, peut-être.

Les réfectoires furent lavés à grande eau. Bineton ramassait une fois de plus les papiers.

— Vous ne pouvez pas foutre vos paquets de cigarettes vides dans une chaudière?

— Bineton, tu déconnes. Les foyers des chaudières sont éteints, les grilles sont débarrassées. Tout a été nettoyé. Tu ne voudrais pas qu'on

les bourre de papiers. Ramasse des boîtes à sardines et fiche-nous la paix.

Dans la cour, derrière l'usine, les boîtes de conserves commençaient à se multiplier. Elles luisaient dans l'herbe jaunie.

Les premiers jours, les ménagères s'étaient contentées d'apporter la gamelle à leur mari. Elles trouvaient bon de s'asseoir un moment avec eux au réfectoire. Puis elles cassèrent la croûte avec leur homme. On s'installait dehors, adossés aux ateliers, à l'ombre, avec une serviette ou un journal étendu devant soi, un réchaud à alcool, une boîte de thon, une bouteille thermo. Jamais les bazars n'avaient vendu autant de gamelles.

« A ce train là, pensa Picard, ça va être la pagaïe aujourd'hui. Ils vont se croire sur la pelouse à Vincennes ou à Boulogne, le jour du Grand Prix. Après on visitera les ateliers. « Suivez le guide ». Faudra veiller. »

Picard fit installer les bancs d'un réfectoire à côté de ceux du jardin. Il fit fermer les ateliers. Il serait toujours temps de les ouvrir s'il pleuvait. Aux gardiens de porte, il recommanda du tact et de la fermeté.

— Attention aux bouteilles... Pas trop de boisson.

Au *Progrès*, Picard et Pinchemaille avaient reçu les dernières consignes.

— Mêlez vos hommes de confiance aux visiteurs qui viendront. Ne laissez pas circuler partout. Si l'usine est aux ouvriers, elle n'est

pas à n'importe qui. Méfiez-vous des colporteurs de fausses nouvelles. On peut semer la pagaïe partout. Nous devons terminer notre mouvement tel qu'il commence. Avec joie, et dignité. A l'intérieur de l'usine, exercez une surveillance discrète. Évitez les décisions qui peuvent déplaire. Réconfortez les camarades inquiets. Ramenez à des convictions justes ceux qui seraient tentés par dépit de dépasser la mesure et de tenir des discours irrémédiables. Encadrez ceux qui ne voudraient pas se laisser convaincre ou qui, par leur attitude décourageante, jetteraient le trouble parmi vos camarades. Expliquez-leur qu'ils sont nos invités, qu'ils pourraient s'abstenir d'une propagande anti-ouvrière et s'ils persistent, expulsez-les.

Aussi, avant le déjeuner, tout était en ordre. Les graviers autour de la pelouse étaient ratisés; les lavabos propres; les machines graissées, essuyées et bâchées en partie. Le repas ressembla à une kermesse. Bineton, la hotte sur le dos, armé d'une pincette, recueillit facilement les déchets de la fête, tandis que les hommes jouaient aux cartes. Des apprentis avaient monté un jazz. La bonne humeur régnait. Frank, un Alsacien, récitait plutôt qu'il chantait, une vieille chanson de Montéhus :

Ils ont les mains blanches
Des mains de bandits
Ils ont les mains noires
Des mains de maudits

En chœur, plusieurs camarades, après la *Jeune Garde* commencèrent sur l'air des *Gars de la marine*, une chanson de circonstance : *Pourquoi la grève*, vendue par le comité de l'usine Crane, et composée par Gabriel Égles, un gréviste :

C'est pourquoi nous faisons la grève
Pour défendre notre pain
En réajustant nos gains
Nous voulons combattre sans trêve
Pour revenir tout joyeux
Victorieux

Si notre femme s'impatiente
On lui dit : courage à bientôt
La grève se fait plus vaillante
Demain reprendra l' boulot
De l'outillage au cubillot.

L'accordéon et le jazz donnaient le ton aux braailleurs.

— Ils gueulent un peu fort, pensait Picard, mais j'aime mieux ça qu'hier.

La chanson, copiée à la main et tirée en plusieurs exemplaires à l'encre communicative, était insuffisante pour que chacun la put lire à son aise. Frank hachait les couplets :

Alors pas de pitié
Nous avons décidé
De tous nous arrêter.

A la porte, on cria :
— Délégués ! Délégués !

— Qu'est-ce que c'est?

— La maison Mazard, qui envoie une caisse de bière Graf.

— Nous sommes aidés par la population, disait un ajusteur à sa femme. C'est bien organisé, le père Michel et Totor s'y entendent. Quant aux bouteilles de bière, on s'est aperçu que c'était toujours les mêmes qui suçaient. Y a des soifards dans la métallurgie. Les délégués se sont arrangés. A côté d'une caisse gratuite, on met une caisse de la coopé : au lieu de payer la canette vingt-quatre sous, on la paie douze. Comme ça, tout le monde en profite.

— A cinq heures du matin, disait un autre, tout le monde est debout. On aurait bien fait marcher la sirène. Réveil en fanfare. Tout le bataclan. Tous sur le pont. Mais c'est décidé avec le comité d'action; les sirènes doivent fonctionner seulement en cas d'alerte. On connaît les coups de sifflet. De cette façon, si jamais y avait quelque chose qui cloche quelque part, on saurait où diriger les renforts.

A deux heures et demie, les patrons arrivèrent. La porte, ouverte à leur intention, leur ménageait une surprise. Des bambins jouaient dans les cailloux. Ils arrêtaient leur automobile devant eux, descendirent, leur tendirent amicalement la main. Des enfants, ils en avaient eux, qui ne différeraient pas de ceux-ci, et pourtant, dans les années à venir, devenus hommes, ils se retrouveraient comme aujourd'hui, de

chaque côté d'une barricade où, si les bons cœurs abondent, les considérations d'intérêt priment sur toutes les autres.

Les patrons firent un tour dans leur usine. Tout était propre. Les machines entretenues luisaient sous les verrières empoussiérées. Rien ne traînait.

— Y a rien à dire, dit Jacques à son frère. Ils aiment l'usine autant que nous. Nous n'avons rien à leur reprocher.

Ils saluèrent les dames qui, pour la première fois, voyaient les patrons et s'écartaient, mues par d'ancestrales timidités.

— Ils sont bien pressés aujourd'hui, remarqua Picard.

Il avait reçu une lettre de Louise. Elle lui disait que soignant leur voisine, la mère Pilet, à toute extrémité, elle ne pourrait aller le voir dimanche. Elle espérait que les camarades auraient entière satisfaction et qu'elle le reverrait bientôt.

— Brave Louise! dit-il.

Il rencontra Pinchemaille.

— Demain soir, je rentrerai à la maison. J'ai besoin de repos. Ici, je ne dors pas. Et je m'ennuie de la ville.

Il ne voulait pas avouer qu'il n'avait pas encore pensé à sa femme.

— Pauvre, dit-il, je t'ai oubliée. Pourtant, sans toi, sans ta foi dans l'avenir, sans les illusions de vie future, il y a longtemps que je serais découragé!

*
* *

M. Fouque, dit la Raideur, guindé dans un habit noir, son faux col encore plus haut que d'habitude, rejoignit Tourardini dans son bureau quelques minutes après son arrivée. Le sous-directeur regarda le directeur de biais. Depuis que Fouque était de retour, Tourardini n'avait pas décoléré. Toute contenue, blanche, sa colère s'exprimait devant témoin par monosyllabes. Seul, il y donnait libre cours et les bureaux des dactylographes résonnaient de ses invectives. Il voyait son autorité discutée. Le contrat collectif, signé la nuit même à l'hôtel Matignon, portait la reconnaissance des délégués d'atelier.

— Alors, moi, il faudra que je mette les pouces! Jamais! Jamais! A quelle discipline arriverons-nous? A sa suppression! Et puis, tant qu'ils seront délégués, nous ne pourrons pas les renvoyer. Sans quoi, ce serait encore la bagarre.

Il répéta.

— La bagarre!

Ce matin-là, Tourardini paraissait satisfait du dimanche. Quand il vit arriver Fouque, il sourit.

— Tout le monde s'est donné le mot. Il n'est pas encore sept heures, et vous voilà déjà.

Fouque bredouilla,

— M. Mitonet m'a dit d'arriver de bonne heure.

— Ah! à vous aussi.

Tourardini se frotta les mains.

— Il y aura du nouveau aujourd'hui!

— Je le souhaite.

Tourardini s'embusqua derrière les rideaux. Les ouvriers rentraient sans nonchalance, mais sans se presser non plus. Les délégués du comité de grève les reconnaissaient, leur serraient la main. Les ouvriers brandissaient des journaux.

LA VICTOIRE EST ACQUISE. À MINUIT VINGT, M. SALENGRO ANNONÇAIT QUE L'ACCORD EST CONCLU. L'ACTE PORTE : 1^o SUR LA RECONNAISSANCE DU DROIT SYNDICAL; 2^o SUR LA RECONNAISSANCE DES DÉLÉGUÉS D'ATELIER; 3^o SUR L'AUGMENTATION DE SALAIRE DE 7 A 15 %.

— Caperon.

Belle-Boule tenait la liste des « permissionnaires », cherchait le nom et pointait la rentrée.

Vergniat, le délégué des techniciens, pointa sa carte à l'horloge. Tourardini le remarqua.

— Pointez-vous votre carte? demanda-t-il au sous-directeur.

— Euh! moi... non. Vous le faites, vous?

— Je n'ai pas changé mes habitudes. Je ne suis pas gréviste.

A sept heures dix, les ouvriers, en tenue de travail, vaquaient à leurs occupations. Rien n'était changé. La grève continuait. Aux cui-

sines, les dactylos et les ingénieurs épluchaient des légumes. Bineton continuait ses inlassables travaux de propreté.

— Je voudrais bien que vous ne foutiez pas votre ticket d'autobus sur la pelouse!

— T'as pas les yeux en face des trous.

— Bineton, t'es plus gentil quand tu dors.

— Surtout qu'il dort les yeux fermés.

Ses pantalons tombaient plus bas que sa ceinture.

— T'as mis tes culottes à soupapes, Bineton! Bineton continuait.

— Je mets de l'ordre.

— Tu récupères.

— Oui.

Il ramassait dans les ateliers les morceaux de tôle noyés dans la poussière, écrasés par les piétinements. A la chaudronnerie, il avait retrouvé une centaine d'écrous.

— Ce n'est pas possible, disait Pilgaud, le chef d'atelier, les écrous, comme le reste, sont comptés. Le bureau d'études les pisse au compte-gouttes. Tu les as rapportés de chez toi.

— Dans tous les cas, Bineton, nous emmerdez pas avec ça. Tourardini saurait ça, il en profiterait pour ratiboiser sur les sorties de matériel.

— Vous me faites marrer, je ne les invente pas. Je ne suis pas sorti de l'usine depuis la grève. Et avec ça que vous faites pas de la postiche!

— Ta gueule.

— J'ai vu Coco fabriquer une lanterne. C'était pas pour éclairer les chiottes des singes.

Pilgaud qui rentrait chaque matin, se morfondait. Sa femme, la secrétaire des patrons, qui suivait ses camarades à contre-cœur, répugnait aux besognes de la cuisine. Après les protestations des premiers jours, elle avait dû s'exécuter, aider à l'épluchage, dresser les tables au réfectoire, balayer les salles, essuyer la vaisselle. Les dames de l'entretien se moquaient d'elle.

— Ici, c'est comme en Russie, qui ne travaille pas, ne mange pas.

— En Russie, c'est comme partout ailleurs. Ya des gros travaux, il y en a de petits. C'est-il travailler que de faire des statistiques? Ou que de répondre au téléphone. Vous croyez que nous arrêtons parce que c'est la grève. On tape des projets pour le comité. Qui c'est qui a établi le contrat collectif? On l'a recommencé trois fois, hein, Mme Pilgaud.

Mme Pilgaud fit comme si elle n'avait pas entendu. Et puis soudain :

— Vaut mieux ne pas répondre.

Pour donner raison aux dactylos, Pinchemaille survenait.

— Il faut que la petite Brossier reste là-haut. On s'est aperçu que les communications qui nous sont destinées ne nous parviennent pas. Quand les patrons les reçoivent, ils rigolent. Qu'est-ce que vous voulez? Les délégués? Par-

don, l'usine est en grève. Et ils raccrochent. Veillez à nous brancher sur la fabrication. C'est là que nous nous réunirons désormais.

Le comité de grève, qui tenait ses séances dans le réfectoire, constatait de l'indécision parmi les siens. Tous les ouvriers étaient admis à la discussion. Il y avait des rascurs, des gars qui ne pouvaient pas tenir leur langue. Ils disaient des bêtises, interrompaient les délégués par des exclamations inattendues. La lutte allait se poursuivre de plus en plus serrée. Le comité de grève, sur qui, de plus en plus, pesaient les responsabilités, devait s'entourer de discrétion et déterminer son attitude en toute indépendance.

Pilgaud demeurait le plus souvent dans son bureau du montage. Il était au courant des nouvelles par sa femme. Il savait que Tourardini enrageait, que le cahier des revendications mélangeait les ouvriers, les employés, les techniciens, dans une salade informe, où personne n'y retrouverait sa part.

— C'est la pagaïe, et ça dure. Les chefs ne sont plus rien.

Le téléphone le tira de ses réflexions.

— Allo! oui... Mais qui est là... Oui, c'est Pilgaud. Ah! bien, monsieur Mitonet, je n'avais pas reconnu votre voix... Oui...

Pilgaud se leva un peu de sa chaise. Il s'assura par la verrière que personne qui pût l'entendre n'était à fureter dans l'atelier.

— Ils partent vers neuf heures et demie et reviennent vers onze.

Quand il eut raccroché, il s'effondra.

— Je suis un dégoûtant!

Les patrons lui avaient demandé à quelle heure les délégués allaient au *Progrès* et à quelle heure ils en revenaient. Et par habitude de soumission, il avait répondu. Pourtant, il était en grève comme les autres, bien qu'au fond de lui-même, il n'y participa pas moralement.

— Je devrais, puisque j'ai un pied de chaque côté de la barricade, être neutre... Je dois prévenir les délégués. Franchement, leur raconter ce que j'ai fait.

Il descendit.

— Où est Picard?

— Qu'est-ce que tu lui veux, à Picard.

Pilgaud courut au bureau de la fabrication désert. Il traversa la cour pour se rendre aux cuisines. Un camarade lisait tout haut un article de son journal :

Il faut que, dans le mouvement actuel, tous les travailleurs depuis le manoeuvre jusqu'aux ingénieurs, aillent la main dans la main. Le syndicat des ingénieurs fait appel à tous pour que, dans une mutuelle compréhension de leurs intérêts, une sympathie ardente et créatrice unisse les agents techniques aux agents d'exécution.

— Tu vois, il n'y a pas besoin des patrons pour faire tourner les usines. On se débarras-

sera tôt ou tard des parasites. Au lieu que les bénéfiques aillent grossir les rentes des capitalistes, ils resteront à la collectivité. Il y a des routes à faire...

Pilgaud s'était arrêté, indécis. Il revint sur ses pas. Le lecteur s'arrêta. Pilgaud, on ne l'aimait guère au montage. Il était cassant et brutal. Il passait sur ses subordonnés sa mauvaise humeur entretenue par le caractère fantasque de sa femme. Le chef d'atelier voulut parler. Mais il s'aperçut qu'on se méfiait de lui. Une horloge sonna quelque part. Il aperçut les patrons dans leur bureau. Il tira sa montre. Il était dix heures. Le rouge lui montait à la figure. Est-ce que ça se voyait qu'il était un traître? Non, il exagérait. Simplement, un maladroit.

Le camarade continuait :

Il y a des lotissements à mettre en état, des quartiers entiers de Paris à abattre et à reconstruire; l'électricité à produire en quantité pour la rendre accessible à tous. Il n'y a, paraît-il, pas d'argent. Quand nous serons les maîtres, tous les profits de notre travail, toute la marge de nos bénéfices serviront à mettre le progrès à la portée de tous.

Pilgaud regagna son bureau de montage. Il était désespéré. Il se rappelait les mots du lecteur bienveillant :

— La collaboration de tous est nécessaire pour que la France soit libre, forte et heureuse.

Cette phrase le harcelait. Collaboration, heu-

reuse, revenaient constamment sur ses lèvres, comme deux piqûres. Les ouvriers qu'il voyait depuis cinq ans, n'avaient-ils pas comme lui leurs soucis, leurs désespoirs, leurs jours sans gloire? N'avaient-ils pas des femmes malades, des enfants, des loyers lourds? Mais ils vivaient dans l'allégresse du combat. Ils ne faisaient qu'un seul corps, qu'une seule volonté, ils se libéraient de la peine quotidienne par une communion inconsciente de sentiments contradictoires. L'agité se trouvait tempéré par le calme, l'homme d'action par la passivité de son voisin. Le débordement des qualités optimistes se chargeait de neutraliser les remords causés par les inquiétudes des perpétuels indécis. Un esprit nouveau, brassé au feu d'énergies inégales, animait le personnel ordinairement disparate de l'usine. Pilgaud se sentait mûr pour s'y retremper.

Il descendit se mêler aux ouvriers. Il y voulait prendre sa part de bien-être, de sécurité, qui contrastait avec la sensation d'esseulement où il se trouvait plongé. Le comité de grève avait été appelé par les patrons. Ils avaient pris sur eux-mêmes de renouer la discussion.

— Les singes sont arrivés comme des zèbres. On aurait dit qu'ils avaient le feu aux basques. Leur auto était à peine arrêtée, ils étaient déjà dehors et grimpés au bureau.

— Le comité de grève est-il au complet? demanda Pilgaud.

— Non. Pinchemaille et Picard sont au *Progrès*, comme tous les jours.

Le chef d'atelier du montage passa les mains sur sa figure. Elle brûlait.

« Voilà, pensait-il. Ils voulaient discuter en l'absence des plus capables. Qu'est-ce que j'ai fait là? »

Il retourna à son bureau, demanda la communication à la téléphoniste.

— Voulez-vous me donner le *Progrès*, mademoiselle... camarade.

— Pour qui?

— Donnez-moi le *Progrès*. C'est urgent.

— Vous êtes délégué?

— Non.

— Le téléphone ne marche avec la ville que pour les délégués.

Pilgaud s'effondra de nouveau.

Pinchemaille et Picard revinrent du *Progrès* quelques minutes après la fin de l'entretien avec les patrons. Les ouvriers se dirigeaient vers le wagon. Devant l'usine, ils reconnurent Simonin. Il leur fit signe d'activer. Picard et Pinchemaille comprirent qu'il y avait du nouveau.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— On ne voulait pas me laisser sortir. Mais je l'emmerde, Belle-Boulc, avec sa discipline. Je l'emmerde, tu entends, Picard. Et toi aussi, si tu lui donnes raison.

— Ça ne va pas. Le comité de grève propose

de reprendre le travail à midi. Nous évacuerions ce soir. Les patrons ont accepté l'augmentation. Ça s'est fait trop vite. J'ai l'idée qu'il y a un traquenard.

— Les vaches, dit Picard.

Il arriva vers le wagon, pâle, décomposé. Vergniat commença à parler :

— Voilà les délégués du *Progrès*.

— Je demande la parole, avant tout, pour rendre compte de notre délégation.

Picard sauta sur la plate-forme.

— Camarade, j'entends dire que le comité de grève sollicite votre avis sur la proposition de la direction d'augmenter vos salaires de 7 à 15 %. Je ne doute pas de votre réponse. Vous direz, non! avec la même unanimité que vous n'avez cessé de conserver depuis le début de notre mouvement. Pourquoi les patrons ont-ils renoué les pourparlers si vite? Pourquoi, alors que, samedi dernier, ils préféreraient continuer la lutte, sont-ils si pressés aujourd'hui de signer un accord avec vous? Et que la réunion se soit faite durant notre absence, voilà qui doit vous ouvrir les yeux.

Il y eut des murmures. Il ne se laissa pas émouvoir.

— C'est qu'ici, nous ne sommes pas seulement la maison Mitonet. Nous sommes un secteur du front de toute la métallurgie. Ce front, il faut l'entamer quelque part; si vous flanchez, tout flanche.

— C'est de la dictature, cria quelqu'un.

— Pourquoi ces messieurs sont-ils si pressés de reprendre des pourparlers qu'ils ont eux-mêmes repoussés? Voici. Les patrons de la banlieue se sont réunis hier après-midi à la mairie d'Aubervilliers, pour s'entendre sur la nécessité de signer avec nous des accords qui, dans leur esprit, devaient devancer les accords Matignon qui ont été signés hier soir entre les représentants de la C. G. T. et de la Confédération générale de la production française. Ils n'ont pas été assez vite, malgré leur diligence. Leurs propositions sont périmées depuis ce matin. Accepter de reprendre le travail aux conditions des accords patronaux, c'est briser la solidarité ouvrière. C'est une duperie, que, dans tous les cas, nous n'accepterons, ni Pinchemaille, ni moi. Car les 7 à 15 % d'augmentation, qu'accordent les accords Matignon, doivent être calculés sur la base du tarif syndical, et non sur les salaires actuels comme vous le proposent les patrons.

— Très bien, très bien, crièrent les ouvriers. Le vent était de nouveau à la résistance.

— Nous demandons confirmation de ce que tu viens de dire.

— On n'en verra pas la fin!

— Camarades, reprit Picard, nous allons retourner voir le syndicat. Vous connaissez les propositions patronales de notre maison. Nous irons cet après-midi à la Bourse. Nous verrons la Fédération des Métaux. Jusque-là, l'usine

restera occupée. Je propose que le comité de grève se réunisse à nouveau pour décisions à prendre. Nous ne sommes pas pressés d'abandonner l'usine. Nous avons quelques heures devant nous pour réfléchir.

Le bureau de la fabrication se remplit d'animation.

— La parole est à Pinchemaille.

Pinchemaille confirma les dires de Picard. Rien ne devait être signé sans l'assentiment du syndicat. La dernière manœuvre patronale consistait à enlever à l'esbrouffe un accord qui les dégagerait de souscrire au contrat collectif que la Fédération des Métaux signerait prochainement avec les représentants de la métallurgie française, après avis du ministère du Travail.

On frappa à la porte.

Jacques Mitonct parut.

— Je vous dérange?

Toutes les conversations cessèrent. Le patron fouilla dans un classeur, y prit du papier calque.

Il était visiblement gêné par le silence qui l'entourait. Il se retira sans ajouter une parole. Le comité de grève, après discussion, se rangea à l'avis du syndicat : attendre.

L'après-midi, Pinchemaille et Picard se rendirent à la Bourse du travail. Les militants de la Fédération de la Seine et de l'Union syndicale des travailleurs de la métallurgie, disparaissaient au milieu des visiteurs. Des délégations arrivaient de tous les coins.

— Essayez d'arranger votre affaire sans heurt, sans brusquerie. Renseignez-vous auprès des autres usines. Vous donner des prix, c'est impossible. Nos secrétaires font un travail de classement pour les échelles de salaires. Attendez. Soyez prudents. Fermez surtout la bouche aux excités et aux découragés. Vous devez vous imaginer qu'on ne peut pas prendre de décision pour chaque cas particulier. Arrangez-vous. Convainquez les patrons de votre fermeté et de l'inutilité d'un entêtement. L'évacuation est subordonnée à la signature des accords Matignon. S'ils s'obstinent, attendez. Pour tout au monde, la grève ne doit pas dévier du cours sérieux qu'elle a pris jusqu'ici.

A Picard, il répondit :

— 7 à 15 % sur la base du tarif syndical actuel.

*
* *

Picard rentra chez lui ce soir-là. Il ressentait l'agrément des rues qu'il avait cessé de fréquenter depuis huit jours. Paris n'avait pas cessé d'être calme. Beaucoup plus calme que pendant la bataille électorale, où, pas certains encore de leur victoire, les propagandistes bénévoles, ardents à défendre une cause encore compromise, aggloméraient les passants en des discussions animées, aux coins des avenues.

Les faubourgs vivaient sans fièvre. Sur des

maisons en construction, de grands drapeaux rouges flottaient. Picard se rappelait une affiche de la bataille syndicaliste, dessinée par Steinlen. Un ouvrier du bâtiment encourageait de ses cris une colonne de grévistes. Malgré la lutte, où le sort des travailleurs, où l'avenir même étaient engagés, rien ne transpirait des chocs d'intérêts, des heurts qui se renouvelaient derrière les portes fermées des usines. Le monde savait que l'exubérance tapageuse nuirait à la solution du gigantesque conflit qui décidait de l'économie un mois après que la bataille avait été gagnée dans la politique.

Picard suivit les boulevards militaires. Sur toute la banlieue, le drapeau des ouvriers piquait le symbole renaissant de l'émancipation sociale. Immense fleur hachée par les défaites, à laquelle il ne restait plus qu'un pétale, elle portait sur tous les horizons le témoignage de son éternelle volonté de s'accomplir. Et les drapeaux sur les tas de pierres, sur les blocs d'usine, dans le paysage entrecoupé de la zone, semblaient surmonter des barricades immenses, où l'on s'étonnait de ne pas voir d'émeutiers.

Certains journaux, pourtant, ne s'étaient pas gênés pour crier à l'émeute. Ils avaient espéré un retour d'opinion, des mouvements de peur qui assaillent les foules à certaines heures où se joue la vie du peuple. Ils avaient encouragé les paniques. Les ménagères s'étaient pressées aux portes des épiceries. Les commerçants purent

écouler à leur aise des marchandises que la sagesse eût été de dédaigner. Picard rencontra un de ses amis cheminot. La Fédération des travailleurs du rail n'entrerait en mouvement que par solidarité, si les patrons des autres corporations se refusaient à toute entente. Pourtant que ne disait-on pas? Les trains ne partaient plus. La gare du Nord en partie incendiée, était occupée par les employés. Les mauvaises nouvelles, lancées pour augmenter le trouble, jeter la suspicion sur le bien-fondé des revendications ouvrières, circulaient sous le manteau, éclataient dans les boutiques, se colportaient, grossies, dénaturées, immondes.

Picard croisait des travailleurs en grève comme lui, simples dans leur modeste habit d'accoucheur de la société nouvelle, paré d'un ruban rouge, croix d'honneur de circonstance d'une légion nouvelle de héros. Par groupes, ils allaient d'un bon pas. En route, ils s'interpellaient. Picard apprenait des choses invraisemblables. Là, une collecte avait réuni de quoi repeindre les écriteaux, rebaptiser les bâtiments, passer les murs à la chaux. Partout, il n'y avait que des hommes mûs par une volonté unanime d'affirmer que la classe ouvrière n'est qu'un corps immense, — les uns le cerveau, les autres les membres — qu'un corps décidé, s'il le fallait, à se débarrasser de ceux qui jusqu'ici le tenaient sous la menace classique du chômage et de la faim.

Sur tous les visages, le souffle de l'épopée ouvrière effaçait les traces de découragement.

Louise l'attendait. Elle guettait l'entrée de la porte charretière, accoudée à son balcon de bois. Le soleil à son déclin, prolongeait la maison par une masse d'ombre fraîche. Les logements respiraient à fenêtres ouvertes. Elle entendit des pas sous la voûte.

— C'est lui.

Elle se pencha. Elle ne s'était pas trompée. Il l'aperçut. Il lui sourit. Il leva les bras comme pour lui envoyer un baiser. Mais il se retint, craignant le geste ridicule.

Tandis qu'il montait, elle vint à sa rencontre jusqu'au premier étage. Ils se trouvèrent nez à nez. Elle s'était endimanchée. Ardente, elle se jeta à son cou.

— Alors, vous êtes vainqueurs?

Son étreinte se relâcha. C'était à son mari ou au vainqueur qu'elle souhaitait ainsi la bienvenue?

— Nous le serons bientôt. J'avais besoin, dit-il, de te revoir.

Il l'embrassa encore, longuement. Elle n'en pouvait plus.

— Tu te rappelles, quand tu venais en permission. C'était un peu comme aujourd'hui! Mais nous avons vingt ans de moins.

— Méchante, fit-il. Je me rajeunis, au contraire.

Il la reprit dans ses bras.

Louise avait mis à profit l'absence de son mari pour qu'à son retour, il trouvât une maison agréable. Les chandeliers de cuivre qui venaient de leur grand'mère, brillaient sur la fausse cheminée, au-dessus du poêle. Il accrocha sa veste à la patère derrière la porte.

— C'est beau, dit-il. On est bien chez nous!

Elle le dévisageait. Il avait maigri. Ses yeux fatigués, luisaient au fond des orbites cernées par les veilles.

— Je t'ai fait ce que tu aimes. Des œufs au vin.

Elle avait pensé à tout.

— J'aurais voulu aller te voir, mais la mère Pilet n'allait pas du tout. Elle est morte ce matin. C'est elle qui avait fait mon bouquet de fleurs d'oranger.

Il revit la vieille à son travail, roulant entre ses doigts du coton autour d'un brin de fil de fer. Elle mouillait les bouts avec sa salive. Bientôt devant elle, piquées dans un pot de sable, les tiges s'amassaient. Puis, elle les trempait dans de la colle de pâte colorée au safran. Elle arrêtait son coton et collait les pétales de cire préparés d'avance. Il dit simplement :

— C'était une bonne femme. Elle n'a pas eu de chance avec son fils.

Mais le malheur n'avait pas de prise sur Picard. De se retrouver au milieu des objets familiers qui formaient le décor de sa vie, il perdait le sens des dénouements. Depuis huit jours, il luttait. En des rebondissements successifs,

L'énergie de ses camarades s'était renouvelée. A chaque défaillance, alors qu'il croyait tout fini, ils se ressaisissaient. Il mesurait l'audacieuse attaque menée jusqu'au cœur de l'ennemi. Elle avait réussi au delà de toute attente. Elle aurait aussi bien pu crouler sur le premier obstacle. Il en éprouvait encore l'ivresse : les premières heures, le débrayage, le dépôt du cahier de revendications, l'occupation de l'usine. Tout s'était réalisé avec le concours secret de l'impatience accumulée depuis des années. La cohésion de la classe ouvrière s'était brusquement révélée en dépit des forces obscures et des desseins de domination qui n'avaient depuis des années cessé de la morceler pour mieux l'asservir. Sa passivité notoire s'était transformée en une puissance explosive inattendue.

— Il fallait que ça change. Nous l'a-t-on seriné pendant les élections.

Louise se mit à rire tout haut.

— Eugène, je te retrouve tel que tu étais. Tu n'as pas changé. Tu rêves toujours.

— J'ai besoin d'un bain purificateur. La victoire nous transformera. D'hommes tiraillés par nos instincts, nous deviendrons des hommes unis par une commune nécessité de vivre dans la paix, pour le pain de tous, par le respect de la dignité de chacun. Nous verserons le miel de l'union dans chacun des cœurs. Alors que tout le but de ceux qui nous ont précédés, fut d'y tirer de l'amertume.

Louise soupira.

— Je te crois, Eugène.

Si parfois elle avait douté, car au fond d'elle-même, elle restait attachée aux nécessités d'inventer un paradis compensateur des déchéances de ce monde, elle n'avait jamais douté d'Eugène.

— Je n'ai pas moins de certitude. Le vieux curé de chez nous parlait toujours d'union. Ce n'est plus Dieu qui unira les hommes dans un bonheur payé au prix des douleurs d'ici-bas, mais les hommes eux-mêmes qui chasseront ceux qui visent aux suprématies enfanteuses de jalousies, d'injustices et de désordres.

Où avait-elle lu ça? Dans un journal? Dans un livre?...

— Nous ferons l'union de la nation française en attendant de faire l'unité internationale, répliqua Picard.

Ils mangèrent.

— Le père Rosemberg, qui travaille au Moulin de Paris, à Aubervilliers, est en grève aussi. Tous les hommes sont décidés à rentrer chez eux victorieux. Que ce soit sans trop de peines.

— Pendant que tu feras ta toilette, j'irai chez la mère Pilet. Ce n'est pas parce qu'elle est morte, qu'elle ne doit pas avoir ma visite. Tant qu'elle ne sera pas dans sa boîte, j'irai. Tu vois, Eugène, ce n'est pas la mort qui me fait peur, mais le cercueil. Du bois, ça me dégoûte. Ça pourrit. C'est vrai que dans le temps, on nous mettait dans la pierre. C'était plus pro-

pre, moins mesquin. C'est vrai, dit-elle que les hommes sont devenus mesquins, pour tout ce qu'ils font, pour tout ce qu'ils entreprennent — Ça changera, Louise.

Pendant qu'elle était partie, il fouilla dans le placard. Il songeait à Laubier. Il aurait été content, le vieux père, de voir l'usine sens dessus dessous. Il n'y trouva pas le paquet de papiers que le bonhomme lui avait laissé. Alors, Picard retourna le tiroir du buffet de cuisine. Au lieu de ce qu'il cherchait, il dénicha, ficelée dans un papier de journal, la collection de ses cartes syndicales, incluses dans la couverture noire ornée du timbre rouge de la Confédération générale du travail. « Bien-être et Liberté ». « Fédération nationale des Métaux. » Il y en avait d'avant-guerre, quand il n'était que débutant. Il lut : « 33, rue de la Grange-aux-Belles. Devoir des fédérés ». En regard : « Ville de Poitiers, syndicat des Métaux. Nom et prénoms : *Picard, Eugène, Marie, Constant.* — Profession : *tôlier.* — Adresse : *32, côte de Mont-Bernage.* — Né le : *12 février 1890.* Date d'admission : *1^{er} mars 1908* : — N^o 1. »

Il relut pour mémoire le « Devoir des fédérés » :

Si tu veux que le groupement syndical devienne réellement efficace et précipite l'avènement de son émancipation intégrale : RÉVOLTE-TOI ! Contre toute diminution de salaires ou augmentation de la durée de travail, ainsi que contre toute atteinte à ta dignité d'homme ou des quelques libertés existantes.

Picard sauta les lignes qui dansaient devant ses yeux.

Enfin, en te rappelant sans cesse ce qu'il est dit plus haut et qu'on n'obtient que ce qu'on impose, va donc et fais aller toujours de l'avant tes camarades jusqu'au terme de nos efforts : la suppression du patronat et du salariat et l'instauration d'un régime de bien-être et de liberté.

Il fut pris d'un découragement subit.

— Oui, tout cela si loin. Si loin. Il n'est guère question de la suppression du patronat et du salariat. Il est question d'augmenter les salaires, d'augmenter la circulation de la monnaie pour rendre de l'activité au capitalisme anémié. Il est question de justifier le patronat en lui dépêchant des délégués qui chercheront à trouver un remède à l'irréremédiable.

Il reprit le tas de cartes. Son livret *Statuts* portait le timbre du syndicat des Métaux de Laval, les timbres rouges des cotisations extraordinaires. Il examina chaque morceau de carton comme le rappel d'une époque qui n'aurait laissé en lui que ces maigres traces. Il trouva, classées, la carte gris vert des Amis de la *Bataille syndicaliste*, groupe de Tours. Camarade Picard. N° 1 encore; la carte C. G. T. verte 1911; bleu 1913. Nantes n° 11, gris sale, 1914. Laval, gris-vert, 1915 et 1916, qu'il avait payée, malgré la guerre, et celle, orange, 1917, Paris n° 4; champagne 1918; bleue 1919-1920, munie des

timbres pour l'Autriche ouvrière; rose 1921. Paris n° 116, pas à jour de ses cotisations.

Contre cette collaboration de classe, la scission syndicale avait coupé la C. G. T. en deux tronçons, comme un ver. L'un avec tous les organismes, les services, les militants; l'autre avec la masse des ouvriers qui déjà avaient voulu que ça change.

Picard tourna la série C. G. T. U. carte rouge, dont les vignettes ajoutaient « solidarité » au « Bien-être et Liberté ». Les unes portaient le cachet : Union des syndicats de la Seine 1^{er} mai. Les autres pas... Il y avait encore des attestations d'adhésion à l'Union fédérative de la Libre Pensée de France et des colonies, à l'Internationale syndicale de Moscou, Comité syndicaliste révolutionnaire, signé : V. Godonnèche; une délégation de l'Union des syndicats du département de la Seine 1920, signée : Dudilleux; une carte de solidarité vendue au profit du syndicat général unitaire du personnel des transports en commun de la région parisienne, de l'Association républicaine des anciens combattants. Et d'autres. Elles glissèrent de ses doigts, tombèrent sous sa chaise.

Picard s'était endormi.

*
* *
*

Il fut surpris par la rentrée brusque de sa femme.

— Qu'est-ce que tu as fait, d'être si longue?

— Peuh! dit-elle découragée... Avec M^{me} Arland, on a mis M^{me} Pinet dans le cercueil. Elle avait déjà des mouches dans les yeux. C'est horrible ce qu'en vieillissant, on peut devenir laide. Son ventre... c'était comme un trou, j'aurais pu y mettre ma tête. Elle a travaillé toute son existence pour en arriver là. Dans une tasse à café, une prime de la Samaritaine, nous avons trouvé quarante-deux sous, en sous.

La demi-heure de sommeil l'avait remis d'aplomb.

— C'est pourquoi nous ne devons pas céder. Nous devons nous débarrasser de cet abcès qui vide le prolétariat. On croirait au contraire qu'on l'entretient comme un abcès de fixation qui sauve la classe ouvrière de la mort. On doit aussi prêcher la modération. Ça ne nous empêche pas d'opérer. Quand nous aurons extirpé les racines du mal, toute opération est douloureuse, on ne trouvera plus de gens qui crèvent de faim sans le vouloir.

Elle ne s'occupait pas de ce qu'il disait. Elle suivait sa pensée.

— La mère Pilet n'avait pas une chemise de rechange. M^{me} Arland en a donné une. Nous lui avons bandé son pauvre ventre dans des serviettes; nous l'avons calée dans le cercueil avec son oreiller. J'ai dit une prière. Figure-toi, je ne me rappelais plus rien, alors, j'ai raconté

au Bon Dieu ce qui m'est venu par la tête. C'est fini maintenant. On a mis près d'elle sa couronne de fleurs d'oranger. Si nous sortions, dit Louise, ça me changerait les idées.

— Si tu veux, répondit-il, malgré lui.

Ils descendirent à la *Chope*, place de la Chapelle. Ils s'assirent à la terrasse. Des ouvriers sortaient du métro, leur mallette en bandoulière, comme des jeunes recrues à leur première permission. Ils arboraient fièrement l'insigne du jour, le ruban écarlate. Un camarade, un vilain brassard rouge pissieux passé sur sa veste bleue, vendait des cartes du comité inter-syndical du XVIII^e.

Picard rencontrait des copains qui faisaient grève aussi.

— On tient le coup partout!

L'air frais avait chassé sa fatigue. Il écoutait les nouvelles. Les Cuirs et Peaux, les garçons de restaurants, suivaient la Métallurgie. Les patrons étaient déconcertés. Faire respecter l'ordre, pour eux, c'était soumettre la classe ouvrière à leur fantaisie. Des établissements qui avaient fait depuis quinze ans des bénéfices scandaleux et continuaient d'en faire, refusaient de discuter.

— Cette fois, faut qu'ils lâchent un morceau de la couverte. Y a longtemps qu'ils la tirent. Ça durera ce qu'ils voudront. Mais ils en donneront un bout.

La rue était transformée. Le souffle d'allé-

gresse que le résultat des élections entretenait depuis un mois rafraîchissait les figures.

— Il n'y a qu'à tenir. Si tout n'est pas possible, tant pis. Il faut quand même que nous soyons vainqueurs. Nous le sommes déjà sur nous-mêmes.

Louise proposa à Picard de rentrer.

— Qu'as-tu fait du paquet que m'a laissé Laubier? Je ne sais pas pourquoi il est si présent en moi en ces jours. Il eût été content. C'est un peu son triomphe.

— C'est le triomphe de vous tous, dit Louise. Peu ou beaucoup, nous avons tous travaillé. Ceux qui n'ont rien fait, mais qui n'ont jamais désespéré, méritent aussi les lauriers de la revanche. Tu te rappelles de la conférence à *l'Indépendance*, rue Duhesme. Je n'ai pas compris grand'chose. Mais le camarade répétait toujours, et c'est ce qui m'a frappée : nous attendrons peut-être encore des années : mais aussi sûr que deux et deux font quatre, le prolétariat en tant que classe organisée, accédera au pouvoir et chassera le désordre de la terre. Il appelait ça d'un drôle de nom. Il disait. Et ça, camarades, prévoir cette éventualité, c'est être...

Louise s'arrêta.

— Matérialiste, précisa Eugène.

Elle avait des yeux brillants, les pommettes rouges.

— Je n'ai pas envie de dormir. Je n'aurais pas dû prendre de café.

— Qu'est-ce que tu as fait du paquet de Laubier?

— Il est dans l'armoire. Tu n'en as pas besoin ce soir?

— Si.

Elle s'appuyait sur lui pour monter l'escalier. Ses bras étaient tièdes. Il sentit contre lui ses seins, fermes, volontaires, tendus en avant. Souvent, quand ils rentraient tard, il s'amusait à la lutiner comme s'il eût été privé d'elle. Il la serra davantage. Il ne se permit pas de caresser les rondeurs de sa gorge, d'arriver par l'ouverture de son corsage, aux mamelons larges comme des pièces de bronze. Il se contenta, tandis qu'elle cherchait ses clés, de l'embrasser dans le cou, sous les friselures de ses cheveux coupés.

— Tu allumeras la lampe.

Elle retira le linge qui séchait sur la bordure du balcon, le pliant pour qu'il tienne moins de place sur un tabouret.

— J'ai peur qu'il s'envole et tombe dans la cour... Ouvre le bas de l'armoire, tu le verras tout de suite, le paquet de Laubier.

Dans un tas de coupures de journaux, de statistiques financières et d'annonces légales, classées par dates, Laubier avait laissé un cahier. Sur la première page, en bâtarde, le vieil employé avait calligraphié : *Documents pour servir à l'histoire d'une usine*. Et dessous, au crayon, il avait ajouté, probablement plus tard, « Com-

ment le travail des ouvriers s'accumule en quelques mains ». « L'usine Nestaret. »

« Il a changé le nom, pensa Picard, c'est Mitonet. » Il parcourut les pages.

La première usine était un petit atelier de rien du tout qui s'en était allé morceau par morceau pour faire place aux agrandissements que le développement des affaires nécessitait. De-ci, de-là, au milieu de grands espaces libres coupés de palissades crevées, des maisons basses abritaient des artisans. Des palefreniers, des carrossiers, des bourreliers, des lanterniers, habitaient près des loueurs de voitures. Le quartier était celui des cochers de fiacre et des camionneurs. Des cours encombrées de voitures, des jardins où grandissait l'herbe dans des plates-bandes incultes, des lazarets où les chevaux malades achevaient de se retaper dans l'odeur de la paille mélassée et de la tourbe, alignaient le long des murs leurs entrées. L'usine déborda bientôt chez ses voisins. Dans un dépôt de vieux fers, des motos endommagées, des roues édentées, des chaudières mangées par la rouille et le tartre, écrasaient des îlots de verdure où, l'année précédente, des dahlias dandinaient leur tête lourde.

— C'est de la littérature, comme dit Simonin.

Picard bâilla. L'écriture de Laubier, toute en jambages, s'enchevêtrait d'une ligne à l'autre.

L'usine s'était étalée, Laubier suivant son développement. En trente ans, elle avait dou-

blé, enserrant entre deux corps de bâtiments distants d'une centaine de mètres, les deux ou trois loufoques qui lui avaient résisté, trouvant le coin bon pour prospérer. Laubier avait ajouté dans une marge. « L'usine installe une coopérative pour concurrencer Bourdon, un épicier. Il dut se rendre. La coopérative ferma six mois après son départ. Déclaration de M. Bourdon, le 10 février 1896. »

Louise s'était déshabillée. Elle vint chercher son mari.

— Tu te couches? Tu viens?

Il vit ses jambes courtes, épaisses, ses cuisses musclées sous la chemise transparente. Il se leva.

— Oui, je te rejoins. Je comprends qu'ils ne veulent pas céder, les patrons. Ils ont toujours eu la loi. Tout ça, c'est du passé.

Il remballa le paquet, le restitua à son tiroir.

— Il s'agit de renverser les rôles.

Elle lui répondit du fond de la chambre.

— Tâchez d'être vainqueurs. Ou sans quoi!

Il comprit.

— Viens te coucher, voyons, Eugène.

— Pourvu, dit-il, qu'il n'arrive rien pendant mon absence! Non, maintenant, ils sont remontés, bien remontés. Ils iront jusqu'au bout.

Il se glissa contre Louise.

— Tu crois qu'on ne ferait pas mieux de dormir?

La lune éclairait la cour; le Bon Dieu de

maillechort brillait sur sa croix de velours rouge, contre le mur.

— Je suis certaine qu'il est avec eux. S'il a promis le paradis aux hommes, il ne leur a pas dit de crever de faim sur la terre. Pourtant, je doute. Ainsi, la mère Pilet, elle a bataillé toute sa vie à tortiller des fleurs d'innocence pour se voir, le jour de sa mort, en possession de quarante-deux sous.

Elle entendit Picard qui ronflait. Une conversation ancienne lui revint.

— C'est pas un homme qui traîne. Elle est tombée sur un bon numéro. Il s'occupe de politique. La politique, ça démolit les ménages. Les délégués du syndicat. Ça embête les hommes et leur fait risquer des bêtises.

Elle avait répondu.

— Il y en a des charretées, comme vous. Vous n'êtes bons qu'à vous plaindre des hommes. Et quand ils sont pas là. Car vous en avez peur. Quant à leur donner du courage, il faudrait que vous en ayez vous-mêmes.

Elle prit la tête de son mari et la coucha sur sa poitrine nue.

Picard rêvait :

— Pas de drapeau rouge. On l'accrochera le jour de la victoire.

* * *

A trois heures du matin, Eugène Picard se réveilla. Les machines tournaient dans ses

oreilles. Les gars recommençaient à travailler. Tout était perdu. Tout était fini. Il se redressa. Par la fenêtre ouverte, le calme de la ville arrivait. Il toucha Louise, fraîche à ses côtés. Il quitta doucement le lit, passa un pantalon, gagna le balcon. Dans la cour, il reconnut Roquelaure, livreur *Aux Fermiers réunis*. Il le distingua, sa casquette à pont sur l'oreille, son sarrau de toile plus grise que la nuit. Roquelaure allait du côté des jardins. Il chercha son endroit favori, appuya sur une lampe électrique pour se reconnaître et se mit à pisser, tranquillement, le visage tourné vers le ciel.

« Le ravitaillement du lait se fait normalement. Tant que nous n'aurons pas occupé les quotidiens qui mentent et accusent les syndicalistes d'affamer le peuple, nous n'aurons pas le dernier mot, pensa Picard. Tout me ramène à la grève. Je suis dans le bain. En plein. »

Il prit un broc et un seau, et descendit chercher de l'eau. Il longeait les murs pour ne pas faire de bruit dans l'escalier qui résonnait, prenant garde de ne pas cogner ses récipients.

— Quelle boîte! Pas d'eau à l'étage. Il faut en monter un ou en descendre un. Paris! La ville des palaces et des taudis. Ils disent qu'il n'y a plus de travail. J'en trouverais, si j'étais dans les huiles! Elle est jolie, la Ville lumière.

Au premier, la fontaine était à la porte d'un locataire. Il poussa jusqu'au rez-de-chaussée pour ne réveiller personne, s'arrêta

près de la loge de la concierge, à la prise d'eau.

— Elle va gueuler, la bignole.

M^{me} Arland n'était pas commode, en effet.

— Eh! merde, dit-il, tant pis. J'ai besoin de me rafraîchir un bon coup.

Il tira son eau doucement, interposant sa main sous le jet.

Une fenêtre grinça.

— Qu'est-ce que c'est? Ah, c'est vous, monsieur Picard.

La concierge avait l'ouïe sensible. Elle montra sa figure ensommeillée encore, ses yeux de travers, l'un qui jouait au billard, l'autre qui comptait les points.

— Je ne voulais pas vous réveiller, bredouilla-t-il. Il faut que je parte de bonne heure. Si j'avais pu me laver dans la cour pour ne déranger personne...

— Ça ne fait rien. Je dors mal. Il n'y a pas d'air dans la loge.

— Faudra que je remonte... J'ai oublié du savon.

— Cherchez dans la boîte, sous les loques, vous en trouverez... là, à gauche dans le placard aux balais.

Il trouva un morceau de savon de Marseille. Il l'emporta au fond de la cour, dans l'une des allées des jardins. Il ôta sa chemise, trempa sa tête dans l'eau, se débarbouilla les bras, le torse. Aucun bruit ne troublait la maison. Il descendit sa culotte, se lava le bas-ventre, les jambes, en hâte.

— Il n'y a même pas moyen d'être tranquille!

Il remit le savon à sa place. La mère Arland s'était recouchée. Il remplit son seau à nouveau, remonta au deuxième. Louise continuait de dormir en paix. Il alluma le réchaud à charbon de bois, choisit la casserole à café. Sa femme était tatillonne. Elle avait un ustensile pour chaque chose.

Le jour commençait de poindre. Il baisa sa femme sur les seins pour la réveiller.

— Tiens, bois une goutte de café, tu te rendormiras après.

Elle fut debout en un clin d'œil.

— Quelle heure est-il?

— Quatre heures, un peu plus, un peu moins.

— Faudra pas que je lambine. L'enterrement de la mère Pilet est à dix heures. Il est trop chaud, ton café. J'ai acheté des échalotes pour toi. En t'en allant, si tu veux prendre des petits suisses, pour manger avec.

Il lui dit.

— Repose-toi encore. Je t'ai monté de l'eau.

— Mets-moi des fers sur le réchaud. Faudra que je repasse.

— Tu as bien le temps.

Il la prit sur ses genoux, la caressa un peu.

— Tu m'excuses, de ne pas penser à toi.

Elle le regarda sans comprendre.

— ... Attends que nous soyons vainqueurs. Nous nous rattraperons.

Elle eut la réponse qu'il fallait,

— D'abord le devoir... ensuite nos petites affaires.

Elle rattachait sans le savoir les sentiments des anciens qui luttaient pour la cité, à ceux des ouvriers d'aujourd'hui, associés pour la défense d'un destin social.

— Soyez vainqueurs, dit-elle, et l'avenir et tout vous appartiendra.

Il partit en avance. Le soleil se levait sur Saint-Denis. Au bout de la rue de l'Évangile, des gazomètres, gonflés comme des ballons en instance de départ, émerveillaient l'horizon pour une fête de banlieue magnifique.

*
* * *

Sur le bord du trottoir, devant la porte de l'usine, Bigelain était assis. Il lisait son journal habituel : *le Populaire*.

Picard marchait doucement. Il lui toucha l'épaule.

— Déjà là!

Sans se retourner, Bigelain répondit :

— Pour pas changer : Tu as vu...

Il donna un coup de tête vers la porte pour attirer l'attention de son camarade. Il reconnut Picard. Alors, il se leva.

— Je ne t'avais pas reconnu, vieux...

— 7^e jour de grève. Encore combien?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise. Con-

tinue à lire ton journal. Les nouvelles sont excellentes. Ça te remettra du cœur dans l'estomac.

Ils attendirent la rentrée. A 7 heures moins cinq, Belle-Boule, le gardien de la porte fit ouvrir l'usine. Bigelain et Picard rentrèrent sans se presser. Eugène songeait au temps où, pour ne pas recevoir la porte dans le nez, il devait courir, tandis que Tourardini rigolait derrière son rideau.

— Quoi de nouveau Belle-Boule?

— Rien. Tout s'est bien passé. A part qu'il y a eu un peu de tirage hier soir au souper.

— Nous allons voir ça.

Picard passa par la cantine où le père Michel lui servit un bol de café. Totor, l'économiste de la coopé, vint le trouver dès qu'il l'aperçut.

— Écoute, vieux, faudrait voir ça. Le comité de grève devra se démerder. Faudra trouver des ronds pour alimenter la caisse. Hier, il y avait juste. Y a eu des récriminations. Le gendre à Camparat rouspétait dur.

— C'est simple dit Picard. Herriot n'a qu'à foutre le camp. Ou dire à sa belle dabesse de le nourrir sur le tas.

Les bons de viande, délivrés par la commune, servaient à l'alimentation des grévistes qui passaient la nuit à l'usine. Les délégués avaient arrangé le ravitaillement de cette façon : à midi, chacun payait son repas. Les ouvriers des alentours continuaient de recevoir leur

panier, apporté par leur femme ou par leurs enfants. C'était un plaisir pour les gosses de revoir leur père. Le soir, la nourriture était gratuite : un bouillon ou une soupe aux légumes, un morceau de jambon ou une tranche de pâté de foie, un morceau de fromage. Les responsables faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour contenter tout le monde. Et ça n'allait pas encore.

Picard rencontra Alençon.

— Qu'est-ce qu'il y a eu hier, au réfectoire?

— De la mauvaise volonté, c'est tout. Herriot a ouvert sa grande gueule comme toujours. S'il n'y a rien à becqueter, on n'a qu'à nous laisser sortir. Je n'ai que la rue à traverser... je reviendrai. Et tout un tas d'histoires à lui flanquer une raclée.

Il avait voulu sortir, mais Belle-Boule n'avait rien voulu savoir. Et Herriot, de retour au réfectoire, avait fait ballon de fromage.

— Combien avons-nous de musiciens, dans l'usine?

— Quatre ou cinq. Ils n'arrêtent pas de gratter leurs boyaux de chat sans amener personne. Il n'est pas brillant, le répertoire. Ils devraient bien aller dehors un peu.

— Ils ne demanderont pas mieux, dit Vergniat qui était arrivé.

Bineton, le ramasseur de papiers, furetait. Picard l'appela.

— Écoute, vieux, tu vas donner la main à

Totor pour rincer des boîtes à conserves vides. Il aurait mieux valu des boîtes à confiserie, avec leur couvercle. On en fera des couvercles. On percera un trou. Ça servira de tronc pour les collectes.

M^{me} Brossier, qui savait tourner des lettres, fit des étiquettes pour coller dessus : « 7^e jour de grève. — Maison Mitonet ». Pinot, le délégué des dessinateurs, qui contrôlait les rentrées et l'utilisation des fonds, se chargea de trouver des collecteurs. Il n'eut que le choix. Sans les éprouver nettement, l'ennui rongait tous ces hommes, habitués à un labeur ininterrompu.

Papougnot, un des délégués de la mécanique et Wable, un des délégués du montage, avaient convenu de faire la besogne la plus difficile. Ils iraient quêter à domicile.

Les commerçants se laissaient tirer l'oreille. Ils étaient sollicités du matin au soir. C'était vrai. Chaque usine envoyait ses collecteurs. Alors Papougnot les apitoyait.

— Vous nous donnerez bien une pomme de terre? Une tomate? Un poireau. Rien qu'une carotte. On ne vous demande pas d'argent.

Au marché d'Aubervilliers jusqu'où il avait poussé, Papougnot fit une abondante moisson de légumes de toute sorte. Il ramena à l'usine une botte de radis, une romaine, une douzaine de bananes, des pommes, six scaroles, et plusieurs kilos de carottes.

Chaque collecteur était salué par un vivat for-

midable de Belle-Boule. De la porte, il annonçait l'arrivant avec le cérémonial d'un danscur à queue de morue de la haute.

— Le camarade Ardillon, chef d'orchestre... Dardillon... je ne sais pas comment. Ce qu'il a dans son sac vous réjouira.

Tourardini, de sa fenêtre, riait sans retenue. Il avait compris. Il ne servait à rien pour l'instant de ruser. Quand le vent serait passé, la petite pluie ramènerait tout ça dans l'ordre. Dardillon rappliquait en effet avec une caisse de vin offerte par Savary, le patron du restaurant du *Plat du jour*, le concurrent de la mère Comparat. Il sortit en outre de sa musette un paquet de biscuits et deux choux.

— Le camarade Wable, criait Belle-Boule. *Idem*, le camarade Jonville.

Il se cassait en deux, redressait son buste, comme un automate.

— Tu parles d'un zèbre. Aussi marrant qu'emmerdant. Avec lui, tu peux toujours rentrer, mais pour sortir. Demande à Herriot. Il passe là-bas, justement.

Wable racontait comment il était entré avec Jonville chez le curé de Saint-Yves-de-la-Courneuve.

— C'est sa boniche qui nous a ouvert. Quand elle s'est vue devant nous, elle a foutu le camp au fond du couloir. Je ne me savais pas chez un curé. Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qui se passe, criait le saint homme du fond de sa salle à man-

ger. Je réponds en m'avancant dans le corridor : Ce sont les grévistes de chez Mitonet qui font appel à votre générosité. Et tout d'un coup, je le vois. Il avait remonté sa soutane sur son pantalon. Il s'affairait. Et moi, je regardais son froc. Il s'est ressaisi. Tu ne sais pas ce qu'il m'a dit. Alors, vous croyez qu'un curé ne met pas de pantalon? Un curé, c'est un homme comme tous les autres. Jonville s'était rapproché, le tronc à la main. Et le curé guignait le ruban rouge terminé en cocarde. Mes enfants, qu'il a dit, je regrette tout ce qui arrive. Nous aussi, répond Jonville. Mais pour montrer que je suis avec les malheureux, voici mon obole. Le *pater noster* s'est dégraissé de cinq balles. Jonville, qui a toujours un mot pour rire, l'a remercié : Monsieur le curé, vous êtes sous la sauvegarde des grévistes. Et vous, sous la sauvegarde de Dieu. Et il nous a bénis. Ça nous a servis. On a ramassé au moins une cinquantaine de francs.

— Ce n'est pas comme nous, dit Lacoche. On a rencontré un client qu'était pas Front populaire. Il s'est détourné dédaigneusement. Toi, que je lui ai dit, si vous continuez, tu vas te faire onduler ton chapeau tout neuf. Il avait des yeux comme des œufs, derrière ses lunettes en fond de verre à bière. Je vais mettre pour lui, nous a dit une ménagère. Voilà vingt sous de plus. J'ai mon fils qu'est à la caserne. Et s'ils veulent faire marcher la troupe, les griftons occuperont les casernes à leur tour. Y a pas de danger, la petite

mère, qu'on lui a dit, nous avons un gouvernement à nous.

Une nouvelle équipe rentrait, brandissant des artichauts.

— Tout ça, c'est bien, disait Alençon, mais ça ne rend pas pour nos repas du soir.

— C'est simple, remarqua Pinchemaille. On peut mettre à contribution le charcutier. Nous lui prenions pour plusieurs centaines de francs de barbaque tous les jours. Il peut faire un effort.

— Nous allons aller voir, dit Wable.

Sans discussion, le charcutier fit envoyer trois jambons.

Son geste fut salué par des acclamations.

— D'ici demain, dit Picard, nous pourvoirons au reste.

Chaque boîte était remise à Pinot, ouverte en présence des camarades. A la réunion du comité, Pinot déclara que la première journée rapportait plus de huit cents francs.

Simonin avait eu la veille une altercation avec Béjaud, le magasinier. Béjaud vivait en ours dans son cagibi. Il prenait part aux réunions comme à regret. Il écoutait toutes les déclarations sans jamais approuver ni désapprouver. Payé au mois, Béjaud rentrait chez lui le soir, revenait à l'usine, et mangeait seul dans son bureau, marmottant, accueillant les nouvelles de l'usine par un sourire sarcastique et méchant.

Simonin, qui était de garde le matin, l'avait

invité déjà à rentrer à l'usine à l'heure ou de n'y point rentrer du tout.

— Tu n'es pas obligé de faire comme les autres. Ici, on ne te connaît pas. Tu as refusé de donner ton nom pour te syndiquer. Moi, Simonin, je te préviens que tu rentreras à l'heure ou tu ne rentreras pas. Tu ne penses pas qu'on est ton larbin!

— Je rentrerai quand je voudrai. C'est pas toi qui m'en empêcheras.

Après son repas de midi, Béjaud allait prendre son café au *Pur Breton* qui concurrençait *A la Vraie Limousine*. Il prenait, pour franchir la porte, des manières provocantes. Il souriait.

— Bandes de navets. Ça vous amuse de monter la garde. Moi, je me barre comme je veux.

Simonin, bien qu'il ne fût plus de garde, le guettait.

— Tu verras que tu ne rentreras plus.

Béjaud ferma la main, le pouce en l'air et frappa dans la paume de son autre main. Ce qui voulait dire :

— Va te faire mettre.

Simonin prit l'avis des délégués.

— Béjaud se fout de nous. Il rentre quand il veut et sort quand ça lui dit. On ne peut rien lui dire : il s'en fout. Il va en face et se tape son café comme une reine. Et quand il rentre, il pue le rhum, la bourrique.

— Où est-il, demanda Picard.

— Il est sorti.

— Ça va tout seul, alors. Interdisez-lui la rentrée. Appelle-moi quand il reviendra.

Béjaud se présenta, content de lui-même, une demi-heure après l'heure habituelle de la rentrée.

Simonin lui barra la route.

— Tu n'as rien à faire ici. C'est macache pour rentrer.

— Je suis employé comme vous dans la maison.

— L'employé de qui? de quoi?

— Des patrons.

— Les patrons ne sont rien du tout pour l'instant. Tu restes dehors, c'est décidé. Tu pourras y rester toute la journée chez le bis. Va te taper un grog, pour te remettre.

— Pourquoi?

— Ça ne te regarde pas. Tu n'es pas des nôtres.

— Je demande à voir un responsable.

— Non mais, tu crois le comité de grève à ta disposition?

Picard arrivait justement.

— Y a Béjaud qui voudrait parler à un délégué.

— Qu'est-ce qu'il veut?

— Je n'en sais rien.

— Qu'il le dise.

— Il se plaint qu'on l'empêche de rentrer.

— C'est l'ordre.

Picard s'en alla pour ne pas intervenir.

— Permettez-moi d'aller chercher mes habits.

— Donne les clefs de ton bureau, on te va les apporter, tes fringues. Tu penses pas qu'on se déguiserait avec. Faudrait n'avoir plus rien à se mettre sur le cul.

— Mes clefs sont à moi. Vous ne les aurez pas.

— Eh bien, garde-les. Et trique-toi de là. Tu reviendras demain matin, on verra.

Simonin n'était pas patient. Sa lèvre tremblait de colère.

— Va-t'en, Simonin, lui dit Belle-Boule, en fermant la porte. Ça vaut mieux. Tu vas perdre ton sang-froid. Et si tu lui tires un poil de sa moustache, il écrira à *Grégoire* qu'on l'a assassiné. Et ces messieurs en tireront quinze lignes pour prouver que nous ne respectons ni la légalité, ni la liberté individuelle.

— A *Grégoire*? Qui c'est ça, *Grégoire*, dit Godeux.

Belle-Boule soupira.

— *Grégoire*? L'inventeur de la célèbre prime : le pot de chambre à deux places. On se cache dans l'une pour voir ce qui tombe dans l'autre. Heureusement, pensa-t-il, que les ouvriers ne connaissent pas ceux qui les débinent.

La sonnette de la porte tinta. Belle-Boule ouvrit la porte.

— Une lettre pour M. Picard.

— Merci. Moniche, porte la lettre à Picard.

Picard l'ouvrit. C'était Henri Riot, dit Herriot, qui écrivait.

— Il était là ce matin. Comment est-il sorti? Il a joué *Rip* en un acte. Nom de Dieu, l'usine est bien gardée!

Il interrogea Simonin et Belle-Boule.

— Il nous a montré un laissez-passer.

Pendant que Picard était au *Progrès*, Herriot était allé trouver Vergniat. Il s'était plaint d'avoir la fièvre. Le délégué lui donna un laissez-passer pour se rendre à la pharmacie. Et le gars n'était pas revenu.

— Tu as bien fait. Tu vois qu'il ait la rougeole. Et qu'il nous la refile à tous. On serait beau. C'est là qu'on dirait qu'on est des rouges.

— Qu'est-ce qu'il dit?

— Tiens, voici la lettre.

Eugène,

Etant un des délégués choisis par nous, je te prie de m'excuser auprès des camarades de mon absence de ce jour, qui, je l'espère, ne sera que momentanée. J'ai été repris de mes accès de fièvre qui me prennent tous les trois ou quatre mois, compliqués d'un refroidissement contracté l'autre nuit. Je me soigne énergiquement et espère jeudi matin être parmi vous.

II. RIOR

21, rue du Mont-Tonnerre.

P.-S. — Je serais heureux que vous m'envoyiez un délégué ou plusieurs pour constater que je suis de bonne foi, car je ne pense pas appeler un médecin pour l'instant, à moins que cela s'aggrave.

Bien à vous.

Rior.

— Tu enverras, dit Picard, quelqu'un qui veut faire un tour en ville. Riot est à la chaudironnerie. Deux camarades de son équipe qui ne demanderont pas mieux d'aller faire une virée.

Jollinon et Courtaud acceptèrent. Leur camarade était couché quand ils arrivèrent, sa femme lui posait des ventouses.

— Ça ne suffira pas, dit-elle. C'est tous les jours qu'il lui en faudrait! Tu demanderas qu'on te laisse sortir. Quoi, une usine, tout de même, ce n'est pas une caserne.

Ils lui serrèrent la main. Ils ne restèrent qu'un moment.

— Tu vois, dit Henriot quand les délégués furent repartis. C'est ça que ça serait une usine, une caserne, avec les communistes. Moi, je te le dis, on verra bien s'ils ne me laissent pas sortir. J'étais partisan, hier, de reprendre le travail. Les patrons avaient promis. Quand je ne pourrai pas payer mon terme, dans un mois, y en a pas un qui le paiera pour moi.

— Tais-toi un peu, t'aggrave ton état, Henri.

Il exposa ses rancœurs.

— Ils se foutent de moi tout le temps. Henri qu'ils me disent; tu biches, maintenant. Depuis que le maire de Lyon est président de la Chambre, ton idéal c'est le fauteuil providentiel... présidentiel. C'est Dadar qui tient la sonnette.

— T'aggrave pas, Henri.

— Si j'avais su, je n'aurais pas écrit. Tu vois, ils n'ont pas eu confiance en ma parole.

— Henri, si tu remues toujours comme ça, tes ventouses ne tiendront pas.

Elle mit le nez à la fenêtre, regardant l'heure à l'église qui était en face.

Jollinon entraînait Courtaud boire un verre.

— Viens, on va se jeter un rayon de vin blanc derrière le bouton de faux col, comme on dit dans les ambassades.

* * *

Bigelain, chaque matin, effaçait sur le panneau de la porte qui lui servait d'écriteau, le chiffre indiqué la veille. Il ajoutait des fioritures aux lettres : « jours de grève », allongeait les jambages. Le J n'en finissait plus de bomber le torse et le G l'imitant, se gonflait démesurément.

— Faudrait acheter de la craie de couleur, Bigelain.

Simonin haussait méchamment les épaules.

— Ça t'amuse, de barbouiller la porte...

Simonin s'en allait. Il ne parlait guère. La grève, pour lui, n'était qu'un incident. Ses camarades parlaient de moment historique. Ça les consolerait plus tard d'y avoir participé. Parce que si le mouvement continuait tel qu'il se développait, dans six mois on n'en parlerait plus. Ça serait tassé. On regretterait de ne pas avoir été plus prêts, plus mûrs. Personne n'était capable de voir clairement où la tactique d'at-

tente et de bonne volonté du prolétariat conduirait.

« Je comprends, pensait-il, si c'était à nous... Mais qu'on ait distrait sur le fonds de grève de quoi acheter de la chaux pour badigeonner les chiottes et remplacer les carreaux que les apprentis ont descendus en jouant au foot-ball, y a de quoi mourir de rire. On se serrera la ceinture d'un cran, mais la propriété sera respectée. Tirez les premiers, messieurs les singes. Quant à nous, ouvriers crève-la-faim, regardez notre grandeur. Dans le siècle où vous ne rêvez que gains et profits, nous, nous pensons respecter ce qui vous les procure. Nous sommes des *gentlemen*. Nous éliminons tout ce qui peut vous déplaire. Y a de quoi se l'attraper! Bande de culs! On se moque de nous, en nous appelant des révolutionnaires. Nous sommes tout au plus des Don Quichotte de faubourg. Pardonnez-nous, seigneur, si nous avons péché contre le patronat. »

Bigelain rentrait les mains blanches, la figure poudrée, ses bleus tachés de craie.

— Tu la gagneras, ta grève. Tu la gagneras, va, je te paierai un litre à la centième.

Chaque jour passait sans apporter plus de sérénité à Simonin. Il doutait de l'avenir. Il y mettait un acharnement bizarre à détruire en lui toute raison d'espérer.

« Le contrat collectif en main, je n'y croirai pas. Les patrons donnent leur parole, mais

ils la reprennent quand ils en ont besoin. C'est Belle-Boule qui dit ça en blaguant. Mais c'est la vérité. Ils renieront leur signature parce que les conditions auront changé et, Gros-Jean comme devant, qu'est-ce que nous ferons ? Les conditions n'auront pas changé par nous. Nous serons aussi bêtes qu'avant. »

Simonin gardait pour lui ses réflexions amères.

— Nous serons roulés.

Parfois Picard le rencontrait. Il lui souriait.

— Tu es fatigué, vieux ?

— Non pas. Moi ou un autre...

— Je t'admire.

Pour Picard, tout était naturel. La grève avait posé des problèmes qu'il fallait résoudre. L'action entamée au petit bonheur avait trouvé des acteurs à sa taille.

Le piquet de garde appelait. Un camarade ouvrait la porte. Un inconnu se présentait.

— Disnet, ingénieur chez Rateau.

Pinchemaille enfouissait dans le *Peuple* du jour, plié en quatre, et qui lui servait de serviette, la liste des ouvriers à syndiquer qu'il devait porter au *Progrès*. Il lui manquait les noms de trois camarades et il n'arrivait pas à les retrouver. Il aperçut Simonin, assis au pied d'un marronnier.

— Tu n'es pas sur ma liste...

— Non, dit brutalement Simonin. Je n'ai pas attendu la grève pour me syndiquer. Tu veux voir ma carte ?

— Alors, m'en faut plus que deux.

— Tu as Béjaud, le magasinier? C'est une recrue à faire.

Disnet approchait, accompagné de Belle-Boule.

— Comment ça va chez vous?

— Vous avez un mandat de délégué, camarade?

L'ingénieur tendit une lettre à en-tête. Pinchemaille la parcourut :

Le comité de grève de chez Rateau délègue le camarade Disnet, ingénieur, afin de se mettre en rapport avec les usines voisines pour mesures de sécurité à prendre d'un commun accord.

— Bon. Tu veux qu'on réunisse le comité?

— Non. Seulement deux mots. Les patrons vont tout essayer pour nous faire évacuer les usines. Une intervention du gouvernement en ce sens leur paraît nécessaire. Il faudrait qu'elle soit motivée par un incident qui donnerait à la grève une orientation politique ou un aspect de désordre qu'elle n'aura pas, si nous y veillons bien. Il faut s'attendre à des tentatives, isolées peut-être, d'escalade, de vol. A la faveur d'une surprise des coups peuvent être échangés, des actes de malveillance commis. Nos adversaires les imputeront à notre négligence. Voyez, diront-ils, comment les usines sont gardées! La presse crierà qu'on dépouille les industriels. Elle crierà aux assommades,

aux bagarres, à la guerre civile. Le gouvernement devra prendre position. De quelle façon? Nous n'en savons rien. Chez Citroën, deux provocateurs ont été démasqués. Ils étaient étrangers à l'usine. Qu'y venaient-ils faire? Ils ne l'ont pas dit. Ils n'avaient peut-être aucune intention malveillante. Mais on peut tout supposer. Qu'ils aient allumé un incendie, déterminé une explosion. Et voilà l'opinion publique déchaînée contre les ouvriers. Là, les militants ont été sages. Ils ont pris les gars et les ont mis dehors comme des ordures, sans y toucher.

Picard s'était approché. Et Simonin.

— Comme ça, continua Disnet, rien à nous reprocher.

— Nous n'avons pas à nous soucier, dit Simonin, des jugements de l'ennemi.

— Si, dit Disnet. L'opinion doit nous rester favorable. Ne provoquons pas de réactions inutiles.

— Ici, dit Picard, il y a deux courants. L'un de lassitude; l'autre de nervosité. Ça traîne. Nous aurions besoin de quelqu'un qui sache leur parler. Veux-tu leur dire un mot?

— Mais oui.

Pinchemaille et Picard emmenèrent Disnet. Le cri devenu l'ordre de ralliement de l'usine retentit partout.

— Au wagon! Au wagon!

— Camarade, commença Picard, je vous présente notre camarade Disnet, ingénieur chez

Rateau. Je profite de sa présence ici pour vous faire remarquer que dans la grande lutte que nous avons entreprise, tous les hommes de cœur sont de notre côté. Le camarade Disnet est un chaînon de la chaîne forgée au cours de notre mouvement, le plus grand mouvement que l'histoire du travail ait enregistré. Ingénieurs, techniciens, manœuvres, chefs d'atelier, professionnels, spécialistes, nous formons un lien que personne ne pourra plus briser. Au contraire, si nous savons oublier ce qui nous sépare, pour les uns un peu plus de bien-être, pour les autres un peu plus de considération, c'est avec cette chaîne que nous emprisonnerons le capitalisme qui nous vole ici le produit de notre travail, qui nous frustre de nos économies dans les caisses d'épargne, qui nous tient à sa merci par ses menaces constantes de chômage et de famine. Si les ingénieurs restent avec nous, nous n'aurons plus besoin de personne pour faire marcher l'usine. La présence du camarade Disnet ici est un encouragement pour l'avenir. Je passe la parole au camarade Disnet.

— On sait tout ça, murmurait Simonin. Y a pas besoin d'orateurs. Il suffirait d'un disque.

L'ingénieur de chez Rateau attendit que les exclamations se fussent arrêtées. Il avait une voix grave.

— Camarades, j'entends bien que la lutte que vous menez, que la lutte que nous menons,

est d'une forme toute nouvelle. Nous ne savons pas comment elle se terminera. Je veux dire que nous sommes certains que le patronat de la métallurgie finira par accepter le contrat collectif proposé par l'Union syndicale des travailleurs de la métallurgie, dont l'unité sera réalisée prochainement. Je veux dire que nulle part, on ne doute que nous serons vainqueurs. Mais être vainqueurs, vous le savez tous, c'est un résultat moral. Pour que les avantages obtenus soient durables, nous devons posséder une volonté de fer, une clairvoyance de tous les instants. Rappelez-vous, camarades. En 1920, la loi de huit heures fut votée. Comment et où fut-elle appliquée? Si nous ne veillons pas à maintenir notre cohésion, à épauler toujours fermement les militants qui nous défendent dans chaque maison, dans chaque mouvement, dans chaque syndicat, craignez que les patrons renient leurs promesses, que dis-je, renient leurs signatures. Aussi, dès maintenant, évitez des récriminations vaines. Gardez votre courage pour des moments plus pénibles. Et que ceux que la lassitude déconcerte ne s'abandonnent pas à des solutions faciles aujourd'hui et qui s'avèreront sans profit pour eux demain. Notre lutte est un épisode préparatoire. Nous mesurons nos adversaires et nos adversaires nous mesurent. Ils ont compris. Ils savent que notre discipline suscite le respect, même chez ceux qui nous dénigrent. Ils savent que nous avons

partie gagnée. Mais ils veulent encore mettre des formes à la reconnaître. Laissons-leur cette consolation.

Plusieurs ouvriers rirent.

— Camarades, si j'en crois vos délégués, vous avez agi avec prudence. Avec plus de prudence que chez nous, chez Rateau. Peut-être avec moins de fermeté. Sans fermeté, point d'organisation. Il n'y a chez Rateau ni énervement, ni défaillance. Il n'y en aura pas.

— Bravo, cria quelqu'un.

— Chut... Taisez-vous.

— Ici, vous avez été formalistes, camarades. Vous avez continué les bancs d'essai d'un moteur. Vous avez voulu montrer de la bonne volonté. Personne n'en doutait. Même pas les patrons. Mais occuper les usines, ne pas travailler, c'est priver le capitalisme de ses ressources. Or, qu'est-il arrivé? Je peux vous le dire mieux que personne. Les essais faits, le moteur réceptionné par les officiels, vos patrons ont été payés. Vous leur avez permis, par votre faiblesse, de palper l'argent qu'ils vous refuseront pour vos salaires. Vous avez ajouté à leur patrimoine quelque chose de plus. Vous ne deviez rien continuer. Les officiels seraient revenus. La maison Mitonet n'en aurait pas moins enlevé la commande.

— C'est vrai...

— Et pourtant, ne pensez-vous pas qu'ils n'ont pas assez profité de notre faiblesse. Re-

gardez autour de vous. Ils se plaignent que nous envahissons leur propriété. Mais qu'on me dise quelles peines ont-ils prises à élever les murailles, à dresser les charpentes, à les couvrir. Qui a fait les tuiles, les verrières, les machines. Qui a sorti le minerai du sol, qui a raffiné l'huile de vos machines? Tout cela est sorti des mains ouvrières. Il n'y a pas une parcelle de matière qui n'ait été arrosée de la sueur d'un de vos camarades. Alors, comprenez que c'était assez, que vous ne deviez pas, devant la dérobade des patrons, augmenter d'un centime le patrimoine que des générations d'ouvriers comme vous ont arrondi.

Les auditeurs paraissaient remués, mais Disnet n'emportait qu'une adhésion de principe. Il mit ses mains dans ses poches. Il sentait leur réserve. Dans toute la région, la maison Mitonet était la boîte la plus empoisonnée. Il leur parla plus directement.

— Nous avons tous un cœur, camarades. Nous vivons non seulement de pain et de liberté, mais nous vivons de sentiments. Nous sommes en présence d'un patronat dont la tactique est de perpétuer le chômage pour continuer sa politique de bas salaires. Nous devons taire nos scrupules. Gardons nos sentiments pour ceux qui sont des nôtres. Plaignons ceux qui sont comme nous et non nos maîtres qui, battus, déjà se retranchent derrière des arguments de procédure, des questions de légalité,

pour user votre patience, diminuer votre résistance, freiner la reprise des affaires et provoquer le mécontentement général. Plus que jamais, vous devez avoir confiance. Mais que votre confiance n'entame pas votre vigilance. Veillez. Pour le pain. Pour la paix. Pour la liberté, camarades, je vous crie : Courage, courage, courage.

*
* *

Pinchemaille et Picard étaient retournés à la Bourse, le projet de contrat collectif, élaboré par le comité de grève de chez Mitonet, dans leur poche. Le syndicat des Métaux était bondé de délégués. Le secrétaire avait jeté un coup d'œil sur le contrat.

— Mon vieux, s'il faut que je vous donne des conseils, article par article, je n'en finirai pas.

Il eut un geste d'impuissance.

— Nous ne pouvons pas. Arrangez-vous... Renseignez-vous auprès des boîtes voisines. Voyez comment on paye chez elles. Faites des moyennes. N'exagérez pas. Et reprenez le travail immédiatement. Il faut savoir terminer une grève.

Il s'était repris après avoir tourné quelques pages.

— Il est mal foutu, votre truc. Faut faire un contrat à part pour les techniciens, les agents

de maîtrise et les employés. C'est une salade... Revenez demain. Séparez vos revendications. Il y a des spécialistes. D'ailleurs, une commission est réunie au ministère du Travail qui dresse une liste de tous les ouvriers métallurgistes, catégorie par catégorie.

Le secrétaire essayait de mettre sur le papier l'article qu'il devait donner le soir même à l'organe de défense des ouvriers métallurgistes, *le Métallo*. Il baissait la tête. La fin de ses conseils se perdit dans le brouhaha surgi de la pièce voisine. Une délégation nouvelle entrait. Des collecteurs venaient verser des fonds. L'étage s'emplissait d'un va-et-vient décidé. La Bourse n'avait pas, depuis quinze ans, connu cette animation.

Pinchemaille et Picard se retrouvèrent sur le boulevard Magenta. Picard eût pu faire un saut jusqu'à chez lui. Il n'y songea pas.

— Les agents de maîtrise doivent déposer leurs cahiers à part. Très bien pour les ingénieurs. Vergniat est là pour un coup. Passe pour les chefs d'atelier. Pour les chefs d'équipe, c'est Bibi qui va se taper la musique. Ça ne sera pas facile.

Les deux délégués étaient pressés de rentrer. Ils furent entourés dès qu'ils eurent passé la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

— Y a-t-il des maisons qui ont signé?

— Qu'est-ce qu'on dit dans Paris?

Picard demanda aux chefs d'équipe de se réunir. Il eut de la peine à les trouver tous. Les uns se faisaient prier. Les autres s'attardaient pour qu'on les oublie. Enfin, il exposa la situation et conclut.

— Qui veut se charger de la rédaction du contrat? Je ne peux pas le faire tout seul.

Il interrogea chaque visage. Il n'y trouvait qu'une attitude réservée. Aucun ne se décidait, laissant à son voisin la responsabilité du travail à faire. Picard était à bout de patience.

— Dites-moi, pourquoi avez-vous suivi le mouvement? Qu'est-ce que vous faites ici?

— Nous vous avons suivis par solidarité. Mais nous n'avions rien à demander. Nous nous trouvons parfaitement bien.

Picard se sentit envahir par une amertume immense. Il eut encore plus de mépris que de dégoût.

— Alors, vous trouvez que vos salaires sont normaux, que les conditions de travail sont bonnes, que vous êtes payés pour les services que vous rendez.

— Oui, répondit celui qui avait déjà parlé.

Quelques murmures protestataires s'élevèrent.

— Au nom de qui parles-tu, lui demanda Picard, mettant à profit les circonstances. En ton nom personnel? J'entends des camarades qui ne sont pas aussi satisfaits que tu l'es. Êtes-vous tous aussi contents?

Plusieurs non, timides, jaillirent des auditeurs éloignés.

— C'est simple, reprit Picard. Il ne faut pas faire grève pour faire plaisir à quelqu'un. Les ouvriers n'ont pas besoin de vous pour savoir ce qu'ils font. Si le mouvement engagé pour la défense collective de nos salaires vous est indifférent, vous n'avez rien à faire ici. Si vous adhérez à la grève de bonne volonté, vous avez un cahier de revendications à dresser, vous comme les autres. Vous n'êtes, pas plus que moi, d'une classe à part.

Des ouvriers étaient survenus.

— Je propose, dit Picard, puisqu'il faut en arriver là, que nous nous réunissions pour voter sur l'utilité de revendications. Mais je vous préviens, moi Picard, délégué, chef d'équipe à la chaudronnerie, que si votre mauvaise volonté entraîne des défaillances, les ouvriers avec lesquels je suis, avec lesquels je reste, sauront s'en souvenir. A l'occasion, je me chargerai de leur rappeler votre dégonflage. Il n'existe pas d'autre mot pour caractériser votre attitude. Réunissez-vous. Délibérez. Votez. Et si vous croyez nécessaire, vous m'enverrez des délégués pour la rédaction du contrat. J'ai autre chose à faire qu'à m'occuper de vous.

Il sauta en bas du wagon. Il y eut du flottement dans le groupe. La menace de Picard, pour imprécise qu'elle était, leur donnait à réfléchir. Ils devaient compter avec la rancune

des ouvriers. Devant la solidarité de toute l'usine, que pourraient-ils, noyés dans l'animosité, submergés par la mauvaise volonté des grévistes, dédaignés de leurs camarades de travail. La garantie de leur tranquillité était qu'ils adhèrent, non plus passivement, au mouvement. Ils discutèrent plus d'une heure. Ballottés entre la crainte des représailles patronales et celles des ouvriers, ils se défilèrent par des considérations illusoire. L'un d'eux emporta leur adhésion, en expliquant que dès lors que les techniciens du bureau d'études et les ingénieurs déposaient leurs cahiers de revendications, les chefs d'équipes pouvaient le faire. Ils avaient des exemples et ne se compromettaient pas. A la majorité de trois voix, ils décidèrent de se rallier à la proposition de Picard Eugène et déléguèrent trois des leurs pour mettre au point leurs revendications essentielles. Elles comportaient, entre autres, la promesse des patrons de ne prendre aucune sanction contre le personnel de maîtrise pour fait de grève.

Quand Picard en arriva à la lecture de cet article, il refusa nettement d'y souscrire.

— Si vous maintenez cette clause, c'est avouer que vous avez la trouille, moi je ne signe pas. D'abord, parce que les patrons trouveront toujours un biais pour nous foutre dehors, si la solidarité n'oppose pas un front d'acier à leurs manœuvres. Ensuite, parce que nous serons vainqueurs et que nous ne pouvons nous poser

d'avance en vaincus, en demandant qu'on vous épargne. Perdez-vous la tête, oui ou non. Quand le moment sera venu de prendre les responsabilités, toute l'usine les prendra. Elle ne permettra pas qu'un seul d'entre nous soit le bouc émissaire d'un mouvement dont toutes les parties de l'opinion publique, sans distinction, reconnaissent le calme, la dignité, la grandeur.

Les chefs d'équipe ne semblaient pas encore convaincus.

— Vous me faites l'effet de forgerons qui auraient peur de se brûler.

Il se leva, ramassant d'un geste décidé les feuilles couvertes de notes, étalées devant lui.

— Je suis délégué d'usine, dit-il. Réunissez-vous. Délibérez avec vos camarades. Quand vous aurez décidé de ne plus craindre les patrons, vous viendrez me revoir.

Simonin rencontra Picard.

— Qu'est-ce qui ne va pas?...

— J'en ai marre. Ça des chefs?... de la merde.

Simonin sourit. Il aimait la classe ouvrière en bloc, pas en détail, comme il disait. La colère d'Eugène Picard ne l'étonnait pas. Il était fait à toutes les surprises.

— Il fallait, Picard, pour te fâcher, que les hommes toujours habitués à obéir aient des attitudes d'agenouillés. Comme tu es resté jeune.

— Je perds patience. Je me demande pourquoi certains font grève.

— Parce que nous occupons le toutime et qu'ils s'ennuieraient chez eux. Ils sont attachés à l'usine comme des chiens à leur niche. Ils ne peuvent s'en passer. Pour eux, c'est leur raison d'être. Ils n'ont jamais pensé à la différence du travail, fonction sociale et du travail, malédiction du ciel. Ils sont restés à la théorie du péché originel. Ils travaillent parce qu'ils sont faits pour travailler. C'est pourquoi tant de parasites vivent sur leur dos. Le péché originel a été inventé par des gens qui ne foutaient rien.

— Simonin, dit Picard, nous reparlerons de ça quand nous aurons gagné la bataille.

— Oui, vieux, tu as raison. Je croyais te calmer un peu. Tu parais nerveux.

— Je prends ma tâche à cœur, Simonin. Les copains m'interpellent cent fois par jour. « Alors, c'est bientôt que vous signez le contrat collectif?... Comme si ça dépendait des délégués. Alors, qu'est-ce qu'il fait, votre gouvernement Blum? Il nous laisse tomber. C'est pourtant pas un gouvernement d'enfants de putains, celui-là. »

— Je réponds invariablement : Les patrons céderont parce que c'est leur intérêt et qu'ils ne l'oublient pas.

— Tu l'as dit, Picard. Parce que c'est leur intérêt. Et leur intérêt n'est pas le nôtre. Tout est là. Plus j'y pense, plus je me persuade que notre victoire ne sera pas décisive. Il faudra continuer la lutte.

Pour la première fois depuis le début de la

grève, Picard sentit le brûler la flamme du désespoir. Ce ne fut qu'un bref éclair. Avec sa manie obstinée de critiquer, Simonin venait de lui montrer sans discours et dans toute son étendue, la tragédie de la vie ouvrière. Quelque forme que revête le contrat de travail, il ne porterait pas atteinte à l'ordre social. Picard se rappela les notes de service de Tourardini. Est-ce qu'on changeait la vie avec des lois, des conventions, des mots d'ordre qu'on n'acceptait pas? Les privilégiés, possesseurs des instruments de travail, resteraient les maîtres de la production. Simonin l'avait compris. Aussi n'avait-il jamais douté de l'acceptation des patrons. Au fond, qu'est-ce que ça pouvait leur faire? Leur résistance était dirigée contre le gouvernement. Ils voulaient compliquer sa tâche, provoquer un mouvement de marée qui l'emporterait à son tour, parce qu'il n'était pas *leur* gouvernement. Quant à eux, ils étaient tranquilles. Les ouvriers obtiendraient des satisfactions de surface. Ils n'entameraient pas la digue qui les enserrait. Tout au plus ramèneraient-ils du sable, dispersé bientôt quand la marée serait étale, quand le travail aurait repris normalement. Picard se rappela ses tâches de l'après-midi. Alors tout ça, pour rien? Il arracha de lui l'arme empoisonnée du pessimisme. Il répondit :

— Nous devons être vainqueurs, voilà la vérité. Pour rendre la confiance aux travailleurs désemparés et sans guide. Quels que soient les

résultats, nous aurons montré notre force. A tout à l'heure, Simonin.

Simonin commença une lente promenade sous les platanes.

« La démonstration est importante, pensa-t-il. Dans des moments plus difficiles, la classe ouvrière montrera-t-elle autant de décision? Jusqu'alors il s'agit de salaires. Arracher une augmentation, c'est diminuer le profit des patrons... »

Il bâilla. Simonin n'avait pas quitté l'usine depuis le premier jour de la grève. Il avait envie de faire un tour en ville. Il se dirigea vers la porte.

— As-tu l'autorisation? Non. Alors, demi-tour.

Il trouva Pinchemaille qui lui délivra une permission. Simonin la montra au responsable de la porte.

— Bon. Ça va maintenant.

L'ouvrier replia son papier sans se presser. Il le glissa à l'intérieur de sa casquette. Une heure après, il rentrait.

— Te voilà déjà de retour. C'était pas la peine.

Il se tut encore. Il était comme tous les autres. Il aimait le labeur. Pendant qu'il travaillait, la solitude lui pesait moins.

Il s'allongea sur une table de réfectoire et s'endormit. Il rêva que Bigelain dessinait sur les murs de l'usine. Partout il avait fait des

fleurs. Elles vivaient. De grosses mouches bourdonnaient contre le transformateur de la sous-station. Elles exhalaienent une odeur de pourriture et de caverne. Dans le feuillage, le camarade de la porte gesticulait. Il montrait à Simonin des bêtes magnifiques, ornées de pompons aux couleurs françaises... Simonin rugit.

— Le capitalisme est toujours debout.

— Tu ne vas pas la fermer, lui dit son voisin. Quand tu seras fatigué de bavarder tout seul, on t'enverra une bonne femme pour la réplique.

* * *

Le matin encore, les patrons avaient réuni les délégués.

— Nous sommes prêts à accepter le contrat concernant les ouvriers.

Devant MM. Mitonet, le comité de grève au complet, était resté debout. Tourardini, derrière les patrons, pâlisait un peu.

— Très bien, dit Pinchemaille.

— Ainsi l'affaire, continua M. Jean Mitonet se terminera de la bonne volonté de tous. Il ne nous restera plus qu'à nous entendre, pour le reclassement des ouvriers, dès que, bien entendu, vous aurez repris le travail normalement.

— Et que vous aurez abandonné l'établissement, ajouta M. Jacques.

— Ce n'est pas possible, dit Picard.

— Vous n'avez pas confiance en notre parole?

— Monsieur Mitonet, continua Vergniat, l'ingénieur, il n'est pas question de confiance... Voilà huit jours que nous attendons... autre chose que des paroles : le contrat collectif.

Tourardini se figea dans son sourire moqueur. Il n'aimait pas cette voix aigre, qui s'imposait par son débit énergique, coupant comme un massicot.

— Nous ne lâcherons pas les dés tant que vous n'aurez pas signé, cria Papougnot. Pas tant que nous attachons de l'importance à une signature. Mais parce que nous emporterons la preuve de vos engagements.

Les deux patrons se regardèrent amusés.

— Ils sont étonnants, fit le plus vieux des directeurs. Ce n'est pourtant pas gai de coucher sur la terre battue... quand on a un chez soi.

— Non, en effet, dit Picard, ce n'est pas amusant. Aussi nous voudrions rentrer au plus tôt chez nous. Le moyen de ne pas nous priver de notre famille et de notre lit, serait de signer. Simplement. D'y mettre autant de bonne volonté que vous en aurez mis à abrégé le conflit.

— Puisque nous vous promettons de signer votre contrat.

— Puisque nous vous assurons, répartit Vergniat sur le même ton, que nous vous restituerons la jouissance de vos locaux immédiatement après la signature.

— C'est à croire, dit M. Jacques, qu'ils sont payés pour résister. Ça ne vous fait rien de

ne toucher aucun salaire. Voilà huit jours...

— Neuf, cria Papougnot.

M. Jacques s'arrêta court. Son frère venait de lui donner un coup de genou. Il tapota son presse-papier.

— Nous espérons, dit Picard que vous ne nous avez pas convoqués pour nous proposer de reprendre le travail sans contre-partie. Nous n'avons pas changé nos positions. Si vous n'avez pas changé les vôtres, pourquoi cet entretien?

— Nous estimions que notre parole vous suffisait. Jusqu'ici, toutes nos initiatives ont eu votre assentiment. Nous avons fait pour nos ouvriers davantage que nos confrères. Puisque vous vous rendez visite, d'usine à usine, vous n'êtes pas sans l'avoir remarqué.

Tourardini sourit encore.

— Messieurs, répondit Picard du tac au tac, si vous n'êtes pas renseignés déjà, vous pouvez vous assurer que dans de nombreuses usines vos confrères ont donné leur signature sans hésiter davantage.

M. Jean se mordit la lèvre.

— Si vous avez besoin de vingt-quatre heures de plus pour réfléchir, nous vous les accordons volontiers, conclut Vergniat.

— C'est cela même, rétorqua M. Jean.

— Excusez-nous, dit Picard. Puisque vous retardez votre décision, le comité de grève peut se retirer.

— Puisque nous promettons...

— C'est simple, proposa Picard. Prenez l'engagement écrit que vous signerez le contrat collectif demain. Nous nous rapprocherons du syndicat, pour qu'il nous confirme la valeur de cet engagement. Après, nous vous remettons l'usine.

Les deux Mitonet se levèrent. Les délégués se retirèrent. Tourardini appela M^{me} Brossier, l'une des dactylos.

— Voulez-vous me taper cette lettre à la machine... la grève est finie. Les délégués viennent de se retirer satisfaits.

— Voulez-vous me permettre d'attendre les ordres du comité de grève.

Tourardini leva les bras.

— C'est incroyable. Incroyable. Reprenez le travail, mes garçons. Et nous verrons.

Il se frotta les mains. Les patrons le rappellèrent.

— Vous manquez de psychologie, voyez-vous. Vous nous assuriez qu'ils n'hésiteraient plus avec des promesses et qu'ils en avaient assez. Vous êtes décidément mal renseigné sur nos ouvriers. Où est Fouque?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Faites-le chercher.

— Par qui? J'irai plus vite à le chercher moi-même. Je n'ai personne sous mes ordres.

Dans le bureau des études, il entendit un chuchotement. Il écouta. Il frappa et ouvrit

vivement. Fouque n'eut pas le temps de retirer ses mains du corsage de M^{me} Aveline, la concierge, chargée de l'entretien des bureaux.

Elle poussa un cri.

Tourardini s'excusa.

— Oh! Je ne pensais pas que... vous occupiez... vos loisirs forcés. Fouque, les patrons vous appellent.

Pour vaincre l'ennui de l'inaction, les comités de grève échangeaient des délégations. On s'attardait à discuter. On glanait des histoires drôles. Chaque établissement possédait ses titis, ses boute-en-train et ses maniaques. Mais, au-dessus de toutes les conversations, planait toujours la même interrogation.

— Si les patrons ne cèdent pas. Ça ne peut pas durer éternellement. Que fera-t-on?

Les moins bilieux répondaient sans se gêner.

— Nous ferons marcher les machines nous-mêmes.

Les plus sérieux se taisaient. La réponse ne satisfaisait personne. Les délégations revenaient chargées quand même de confiance. Partout l'enthousiasme arrêtait les fausses manœuvres.

Chez Rateau, il y avait un journal mural. On y dénonçait les pessimistes, les froussards, les découragés. On se méfiait des tièdes.

Les quêteurs continuaient leurs promenades en ville. La population manifestait largement sa solidarité. Totor avait avancé pas mal de

marchandises au comité, il voyait avec joie son budget se boucler.* Les délégués obsédés fuyaient les rassemblements. Ils se perdaient dans le travail difficile de mise au point. La discipline s'émoissait. Les ouvriers perdaient leur bonhomie. A chaque instant, il fallait les encourager. Le jazz de l'usine embêtait tout le monde. Les apprentis filaient dans les rues. Ils rapportaient des nouvelles. Là, les patrons avaient cédé. Ici, au contraire, ils dénonçaient le contrat qu'ils avaient signé la veille. Les engagements n'étaient tenus nulle part. Picard, entre deux courses à la Bourse, entre deux stations au bureau des dactylos, remettait du calme dans les esprits. — N'écoutez donc pas tout ça. Il n'y a que le syndicat qui sait quelque chose.

Au réfectoire, de lourds silences suivaient les facéties des faiseurs de blagues. Le neuvième jour de grève se traînait péniblement.

Les ouvriers de piquet de surveillance à la porte principale, vérifiaient soigneusement les listes de ceux qui sortaient. La veille, plusieurs camarades étaient partis à l'anglaise. Des camarades de retour de chez Babkob et Widcok revenaient convaincus. Les usines seraient évacuées. C'était aussi l'avis des délégués de chez Corpet-Louvet. Là, les singes avaient tout promis sans vouloir signer. Signeraient-ils demain? Ne signeraient-ils pas? Ça ne plaisait guère à personne de rester enfermé un dimanche de plus. Mais quand même, laisser l'usine sans avoir

obtenu satisfaction, jamais. Le syndicat faisait appel à la bonne volonté de tous. Des rumeurs fantaisistes accompagnaient leurs recommandations. On s'attendait à du chambard. Les fiers-à-bras du syndicat jaune étaient mobilisés. Les briseurs de grève se préparaient. D'un moment à l'autre, ils pouvaient surgir. Chez Rateau, les ouvriers étaient prêts à la riposte. Aucune usine n'était à l'abri d'une surprise. L'énervement réveillait les ardeurs éteintes.

— Nous ne céderons pas. Même à la force.

— Faut demander des ordres au comité de grève, disait Belle-Boule. Faut-il laisser sortir tout le monde ce soir?

Les délégués descendus, trouvaient de la passion là où ils croyaient n'en plus rencontrer. Les yeux luisaient. Les ouvriers massés dans la cour, sous les platanes parlaient d'attaque.

— Qu'y a-t-il? demanda Pinchemaille.

Brusquement, les craintes qui n'avaient cessé de les tourmenter, se muaient en certitude. On l'entoura.

— Qu'y a-t-il, répéta Pinchemaille?

Tourardini dans son bureau, fumait tranquillement sa cigarette. Il vit les surveillants de la porte rentrer brusquement. Des agents de police à bicyclette passaient devant l'usine. Un car de gardes municipaux les suivait, à une minute. Des femmes se précipitaient derrière, essayant de les rejoindre, et crièrent :

— Vive la garde.

Les commerçants se tenaient anxieux sur la porte de leur boutique.

— Attention, cria Belle-Boule, y a du grabuge quelque part.

Au même moment, une sirène emplît le ciel de son long beuglement. En un clin d'œil, ce fut la bousculade. Les grévistes coururent aux ateliers. Ils s'empressaient pour y trouver des outils, des armes, des barres de fer.

Tourardini ferma violemment sa fenêtre et descendit.

— Ils vont tout briser.

Picard fit barricader les portes. Il envoya par Simonin, à la sous-station électrique, l'ordre de faire passer le courant dans les fils barbelés du mur de clôture. D'eux-mêmes, les piquets de garde aux portes s'étaient doublés. Belle-Boule, Picard et Barbarin sortirent.

— Barbarin, rentrez, ça vaut mieux.

Le vieux opposa la plus vive résistance.

— Tu n'y penses pas. Je veux les voir nos morveux des ligues venir faire la loi aux vieux travailleurs.

— On va les recevoir, les patrouillotards. Tu n'es pas patriotard, toi, Barbarin?

— Je me contente, dit-il dignement, d'être patriote.

A l'intérieur, les grévistes se préparaient à la bagarre. A la menuiserie, ils avaient trouvé des manches d'outil. Pinchemaille, le père Michel rappliquaient avec des pinces à feu.

— On va leur friser les moustaches.

Vergniat qui courait d'un atelier à l'autre, trouva sous des établis deux ouvriers qui dormaient.

— Là... ouste, dehors. Tous les ateliers doivent être fermés. Personne dedans. Et vite aux portes.

Il les refoula dans la cour, malgré leurs protestations. Mal réveillés, ils ne comprenaient pas. Une quarantaine de gars résolus, armés de vieux tubes de chaudières, attendaient derrière l'entrée principale.

— Camarades, dit Vergniat, ne verrouillez pas la porte. Laissez-la libre de toute résistance. Mettez-vous derrière les battants. Cédez à la pression. Laissez entrer les plus emballés. Et nous refermerons les battants sur eux.

Tourardini, réfugié dans la loge de Mme Aveline, se précipita.

— Vous êtes fous? Qu'est-ce que vous faites. Pas de lutte ici. Soyez prudents.

Simonin mâchonnait une cigarette. Il tenait dans sa poche une clef anglaise. Il cria à Tourardini en se moquant de lui.

— C'est le comité de grève qui commande.

Tourardini rentra. Fouque apparut dans le fond de la loge.

— Qu'est-ce qu'il fait ici? Je ne l'avais pas vu tout à l'heure. Je le croyais parti après déjeuner.

Il eut envie de chanter :

— Portier, portier, tu es cocu...

Dehors, Picard attendait. Il reconnut des apprentis. Ils venaient vers lui en agitant les bras.

— Les voilà! Les voilà.

Un peu dur d'oreille, il ne comprenait pas. Des délégués de chez Rateau, alertés, venaient aux renseignements.

Une brigade d'agents de police se précipitait. Barbarin les entendit :

— C'est chez Satam.

Picard arrêta un apprenti.

— Qu'est-ce que c'est?

Au loin, Barbarin aperçut des drapeaux rouges.

— C'est une délégation, expliqua un passant, qui vient apporter la nouvelle aux autres usines. Leur direction a cédé. Le contrat collectif est signé. Ils manifestent leur joie.

Picard se mit à rire. Il rentra dans l'usine. Vergniat rassemblait vingt-cinq ouvriers décidés. Il n'attendait qu'un mot pour partir au secours de leurs camarades.

Picard fit signe : Tout va bien.

— Laissez la porte ouverte. Les piquets de grève resteront à leur place.

Les deux cent-cinquante ouvriers de chez Mitonet se précipitèrent en un clin d'œil à l'entrée de l'établissement.

Accordéon en tête, la délégation de chez Satam grossie à chaque pas des curieux, avan-

çait au son d'une *Internationale* criailée. Puis la *Marseillaise* se répandit de proche en proche, plus rythmée, mieux chantée. Derrière les délégués, des femmes de grévistes suivaient. Et des quêtés.

— Pour les camarades qui n'ont pas signé.
Pour les camarades des autres corporations.

La police municipale et la garde républicaine canalisèrent la manifestation et ajoutèrent à la dignité des cottes bleues.

La délégation de chez Satam s'arrêta devant chez Mitonet. Le comité de grève s'avança.

— Alors, ça y est, les gars!

— Oui. Mais nous n'évacuerons l'usine que lorsque toutes les maisons auront satisfaction. Encore un effort. Vous tenez le bon bout. N'abandonnez pas la bataille.

Les faces tendues par l'émotion, les poings levés, les salopards en casquette, vainqueurs, saluèrent ceux qui restaient au combat.

— Vous n'avez pas de drapeau, remarqua un ouvrier. Camarades, je propose de faire une collecte pour les grévistes de chez Mitonet. Ils en achèteront un. Qu'est-ce que c'est qu'une usine occupée qui n'a pas son drapeau!...

La manifestation reprit sa marche.

— C'est la dernière nuit que nous coucherons ici, dit Riot. Il avait repris son travail le matin même.

— Tu pourras te faire poser des ventouses comme tu veux, lui répondit Bineton.

— On va ravoïr le même Toutou sur les osselets. Il ne manquait qu'une chose pour résister plus longtemps : des femmes, dit la Raie.

Il sortit un peigne, arrangea ses cheveux devant une vitre.

— J'ai encore quelques économies. Pendant neuf jours les patrons ne se sont pas enrichis avec mon travail. Et tout compte fait, ça peut aller. Quant à Toutou, maintenant qu'on est forts, on l'enverra se gratter les puces ailleurs.

*
* * *

Les délégués étaient présents dans le bureau de fabrication où le comité tenait habituellement ses réunions.

Tourardini et Fouque étaient au garde à vous.

Les patrons signèrent le contrat collectif. Puis, ayant machinalement épongé l'encre, ils tendirent aux délégués le porte-plume à deux sous qui mettait fin à ce que les sociologues avaient appelé pendant la semaine, un mouvement historique gros de conséquences.

En silence, chacun à leur tour, les ouvriers mandatés par leurs camarades, apposèrent leur paraphe, en une colonne massive et tremblotée. Face aux deux noms des patrons, elles témoignaient une fois de plus de l'inégalité de l'ordre social. Il avait fallu le nombre pour vaincre le pouvoir...

— Ainsi, commença M. Jean Mitonet, tout se termine d'un bon entendement. Nous aurions voulu vous donner satisfaction plus tôt; nous étions liés par des engagements avec nos confrères... et nos concurrents. Malheureusement, les nouvelles conditions auxquelles nous sommes soumis, vont nous mettre dans la nécessité de réduire notre personnel et de reclasser certaines professions. Nous avons ici des manœuvres que nous occupions de bonne volonté. Vieux ouvriers, ils ne travaillaient, je peux dire, que comme il leur plaisait. Nous les conservions par gratitude. La convention collective précise les taux horaires que nous devons leur payer... Ce sera difficile pour nous de les conserver. Enfin, dès que les élections de vos délégués seront terminées, conformément au contrat que nous venons de signer, nous en discuterons. Je pense que vos successeurs auront dans leurs rapports avec nous autant de tact que vous en avez eu.

Pinchemaille s'approcha.

— Monsieur Mitonet, nous avons signé le contrat collectif dans un but d'apaisement social. Il reste ici même dans votre usine des camarades qui ne sont pas encore classés dans ce contrat. Nous ne doutons pas que vous n'attendrez pas les élections des délégués pour mettre un terme à leur situation défavorisée.

— Lesquels, par exemple.

— Vous avez trois manœuvres à la ferraille.

Dans les ports et docks, les ouvriers de métier sont payés 5,25 à 5,60 selon le portage. Nous estimons que débarder du fer en barres d'un wagon n'est pas moins pénible que de le sortir d'une péniche.

— Oui... nous verrons ça... Dès lundi, quand le travail sera repris. Pouvez-vous m'indiquer à quelle heure les usines seront évacuées?

— Monsieur, répondit Picard, nous vous remettons les ateliers dès cet après-midi. Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que notre évacuation ait lieu à une heure près. Nous vous demandons à cette occasion de reconnaître devant tous nos camarades présents, que nous laissons l'usine en état de marche.

— Oui, oui... en effet. Vous avez prouvé que vous étiez de bons ouvriers.

— Permettez-moi d'insister. Théoriquement, vous n'avez rien à nous payer en tant que salaires, puisque nous n'avons rien produit, mais peut-être qu'un juste dédommagement pour la manière dont nous avons entretenu vos bâtiments, constituerait pour nous la preuve de votre bonne volonté à entrer dès maintenant dans une ère de compréhension de nos devoirs respectifs. Les ateliers ont été repeints à la chaux; les machines graissées. Nous nous sommes livrés à un travail de statistique dont personne, en d'autre temps, n'aurait voulu se charger. Vergniat vous livrera immédiatement la quantité du matériel que vous avez. A un kilog

de fer près vous serez renseigné sur vos stocks et vos réserves. De plus, nous avons continué le banc d'essai du moteur Diescl. Chacun a contribué pour sa part à ce que l'usine vous soit remise dans un état meilleur à celui où elle se trouvait au moment où nous l'avons occupée. Vous avez pu vous en rendre compte vous-même.

M. Mitonet se tourna vers son frère Jacques. Pas un muscle de son visage ne tressaillit. Il eût un mouvement d'acquiescement.

— Nous pourrons régler votre proposition de cette façon. Nous accorderons une prime de dix francs par jour à tous les ouvriers. Etes-vous satisfaits...

Il regarda Vergniat.

— J'entends par ouvriers tout le personnel, dans sa totalité, des manœuvres aux techniciens.

— Et les femmes, demanda Picard. Vous en avez dix-sept. Et les apprentis?

— Cinq francs pour les femmes et les apprentis. Et n'en parlons plus.

M. Jean Mitonet consulta sa montre. Il était l'exactitude même. Chaque jour, il quittait l'usine à midi. Il était moins cinq. Il se leva. Son frère aussi. Ils serrèrent la main des délégués.

— Et que tout tourne lundi matin sans souvenir de ce qui vient de se passer.

Ils partirent, oubliant leur directeur et leur

sous-directeur. Tourardini et Fouque se tournèrent vers les ouvriers.

— Messieurs, je vous félicite, dit le directeur.

— Et moi de même, dit Fouque.

Les délégués ne répondirent pas.

— C'est un signe, dit Papougnot, l'un des délégués de la mécanique, dès qu'ils furent partis, que le contrat ait été signé dans le bureau du comité et non chez eux. Ils ont cédé jusqu'au bout.

L'automobile des patrons fila entre deux rangées d'ouvriers. Les délégués parurent bientôt.

— Ordre de ne laisser sortir personne. L'évacuation des usines, d'accord avec le comité intersyndical local, se fera à la même heure partout, dans le calme, dans l'ordre, dans la discipline.

* * *

La collecte organisée par les ouvriers de chez Satam avait servi à acheter deux drapeaux rouges. Les vainqueurs de chez Mitonet réunis autour du wagon attendaient les dernières instructions avant l'évacuation.

— A la tribune! Au wagon!

Augustin Frère, le jeune communiste, tenait droit l'un des drapeaux d'un côté, M^{lle} Brossier tenait le second de l'autre.

Pinchemaille sauta d'une jambe alerte sur la plate-forme.

— Camarades. Voici dix jours, quand sur

le tas de vieux fers voisin, nous prenions la résolution de nous joindre au mouvement revendicatif des ouvriers métallurgistes, mon cœur battait moins vite qu'aujourd'hui. Laissez-moi vous dire que je doutais de votre enthousiasme. La situation malheureuse où nous avait laissés l'abandon des syndicats, pesait sur notre vie, sur notre travail, sur notre bonheur. Nous n'avions plus confiance en nous. Et le patronat croyait tenir à sa merci une classe ouvrière découragée, supposée sans résistance, sans ressort. Vous venez de prouver qu'il n'en était rien. Mal organisés que vous étiez, vous avez montré que les métallurgistes, qui conditionnent toute l'activité économique d'un pays moderne, étaient l'avant-garde de l'armée du bonheur, comme ils sont celle du travail. Sans contact régulier avec la C. G. T., sans conseils d'aucune sorte, sans ordre, par un rejaillissement inattendu de vos traditions, vous avez donné à toute la classe ouvrière l'élan qu'il lui fallait pour triompher. Nos camarades de maîtrise, un peu désemparés au début, se sont ressaisis. Les techniciens et les employés ont épaulé notre mouvement. Ils vous ont apporté le concours loyal de leurs capacités et de leurs convictions. Ensemble, vous avez tout prévu, tout organisé. Votre victoire, c'est aussi la victoire de l'ordre ouvrier.

« Notre contrat collectif est signé. Aura-t-il l'heur de plaire à tout le monde? Peut-être pas.

Mais, tout de même, si nous faisons un retour en arrière, reconnaissons que personne, il y a trois mois, n'aurait prévu un tel changement dans nos conditions de travail et d'existence.

» Avoir la certitude d'un salaire minimum garanti, non seulement sur le plan de l'usine, mais sur le plan général de la région parisienne; avoir le droit de lire, de dire et de penser tout haut, ce que dans le temps, nous n'osions même pas murmurer; avoir la possibilité d'élever demain encore le niveau social de notre classe et de préparer pour nos enfants une vie meilleure que celle que nous avons vécue, sont des résultats qui ne doivent rien nous faire négliger pour qu'ils demeurent profitables.

» Songez-y. Le contrat collectif, fruit de vos efforts, ne sera respecté que grâce à nos efforts. Mes chers camarades, je ne doute plus de vous. J'ai confiance. Des jours se lèveront pour de nouvelles victoires. Le prolétariat a une mission historique à accomplir. Grâce à tous, fraternellement unis, il l'accomplira.

Des applaudissements variés couvrirent les murmures d'approbation. Henri Riot crut bon d'étaler sa satisfaction.

— Bravo, la Pinche.

— Va te faire poser des ventouses! lui cria quelqu'un.

Herriot se retourna vers un groupe animé. Plusieurs ouvriers riaient. Il les connaissait peu. Il n'insista pas.

— Camarades, termina Pinchemaille, nous quitterons tout à l'heure l'usine, en bloc. Faites en sorte que ce bloc résiste à tous les chocs, à toutes les manœuvres, à toutes les déceptions.

Les apprentis avaient déjà préparé leur baluchon pour s'en aller. Les ouvriers, en tenue de ville, se dirigeaient vers la porte centrale. Des chants emplissaient les rues. Par dessus les murs des usines, l'*Internationale* montait, se répandant dans les cours. Les vitres des ateliers tremblaient. Les dactylos et les femmes de peine couraient s'habiller. Totor et Pinaud discutaient sur le seuil du réfectoire. Ils avaient réglé leur compte. Tout allait bien. La caisse de secours contenait quelques centaines de francs.

— On s'en servira pour éditer un journal d'usine, dit Picard.

Avant de prendre place dans le cortège qui se formait, Alençon fit un dernier tour dans les ateliers. Il trouva Brussot, dit la Raie, derrière son placard, en train de se raser.

— Dépêche-toi, vieux. Tout le monde doit sortir en même temps. Tu te peigneras demain.

— Tu vois, lui répondit Brussot, en arrachant un cheveu blanc d'un toupet bien garni. Je suis comme le poireau. J'ai la tête blanche.

— Oui, dépêche-toi...

— Et la queue verte...

Nicolo, dit Trompe-la-mort, et Pilgaud, le chef d'atelier du montage, se mêlaient aux

ouvriers. Tout le monde était content de s'en aller.

Simonin attrapa Alençon.

— Va jeter un œil au magasin. Béjaud doit être planqué par là. Il doit déguerpir de sa boîte avec nous.

Le magasinier s'était enfermé. Alençon lui cria à travers la porte.

— J'avertirai Tourardini de ta présence ici. Tu n'as plus rien à moucharder, puisque nous partons.

— Je ne m'en vais pas, dit Simonin, s'il ne sort pas. Je vais aller chercher des clefs à la mécanique.

Il y trouva Cabin qui changeait de chaussures. Quand il reparut, Béjaud traversait la cour.

— Alors, tout va bien.

Il rejoignit le comité de grève groupé sur le trottoir, devant l'usine.

Là-bas, arrivaient des centaines d'hommes, portant des pancartes et des drapeaux immenses, tendus de la hampe aux bouts, déployés, cachant des dizaines d'hommes dessous. La police encadrait les manifestants, précédés d'ouvriers qui saluaient le poing tendu.

Des travailleurs non grévistes, augmentaient le flot des vainqueurs. C'était samedi. La semaine anglaise apportait son contingent de sympathisants. Les boutiquiers saluaient des connaissances. Au loin, derrière la cohue vi-

brante de cris insaisissables, des gardes mobiles tentaient de contenir le renfort des nouveaux arrivants. Le quartier tout entier fermentait. Des rares maisons, les ménagères agitaient les mains. Toute la banlieue criait sa joie.

Simonin calme, renfrogné, regardait la masse ardente, toute d'une pièce, sans s'arrêter aux détails multiples du cortège. Il tapa un moment sur l'épaule de Canet, le jeune ouvrier qui avait voulu qu'on accroche un drapeau au fronton de l'usine.

— Tu vois, on en met, des drapeaux, t'es content. Ya même des drapeaux tricolores. Comme chez les pompiers.

Depuis l'extrémité de la rue, la manifestation barrait les rues adjacentes. Il y avait des grondements, des îlots de cris, perçus les uns derrière les autres, comme des explosions, répercutées de loin en loin. Des poussées s'accrocentuaient par endroits. Les drapeaux assombrissaient les visages. A chaque usine, de chaque rue, un groupe nouveau cherchait sa place, resserrant les autres qui maintenaient leurs positions, empêchant la police à l'arrière-garde d'avancer. Dans de nombreuses usines, les femmes étaient venues attendre leurs maris. Bras dessus, bras dessous, joyeux, les couples riaient. On jetait aux manifestants des morceaux d'étoffe, pour en faire des bandelettes et des brassards. Des délégués criaient des ordres.

— Pas tant de bruit. De l'ordre.

Et tout à coup, les recommandations furent répétées. La foule se tut. On n'entendit plus un cri, plus une parole pendant une minute. Puis le silence fut de nouveau submergé. La maison Mitonet attendait au passage. Les deux cents ouvriers s'intercalèrent derrière ceux de la Satam. Derrière Mitonet frères venait Corpet-Louvet, puis ceux de chez Rateau qui criaient leur joie et la violence de leurs sentiments en des paroles sans suite et vides de sens. De chaque côté, les camarades les engageaient à se taire, à continuer de se serrer. La masse mouvante obéissait à un même rythme, à une même impulsion. On sentait qu'elle ne faisait qu'un corps, qu'elle n'avait qu'une tête, qu'elle ne reculerait plus.

Devant chez Palmers, l'*Internationale* gronda de plus belle. Les ouvriers la reprirent en chœur.

Il y avait plus d'une heure que les premiers marchaient. La manifestation ralentissait, s'allongeait, piétinait. Des drapeaux rouges s'alignaient derrière d'autres drapeaux rouges. Les poitrines mêlées poussaient une immense clameur, qui rebondissait par toute la ville. La rue n'avait plus le même visage. Une pensée commune plissait le front des maisons. Des pancartes passaient : « 11^e jour de grève », « 12^e jour de grève », « Pour les congés payés », « Confiance et courage ». Les vieilles femmes déchiffraient les écriteaux. Les drapeaux avec les lettres

C. G. T. se gonflaient et retombaient las, le long des hampes.

Picard troublé, se taisait. Tout dansait devant ses yeux. Le courant l'emportait, le retenait. Sur sa tête, les plis rouges du pavillon payé par la Satam couronnait des efforts de quinze ans. Canet l'avait repris des mains d'Augustin Frère, fatigué. Simonin lui donnait fraternellement le bras.

— Ils nous ont mis en boîte, les frères, avec leur collecte. Tant que tu voudras, on aurait pu faire les frais de deux drapeaux, dont un trico, bien entendu, puisque les républicains l'ont restitué au Front populaire et l'ont chargé de le défendre. Ils n'en pouvaient plus, les vieux.

Picard rêvait. Sa tête bourdonnait. Les vivats redoublaient devant chaque usine. La vague ouvrière avançait, soulevée çà et là par les chants de milliers de poitrines qui clamaient une nouvelle foi : celle du peuple en lui-même.

Eugène aperçut dans l'enfilade de rues l'autobus qu'il prenait chaque soir pour rentrer chez lui. Demain, il le reprendrait. Tout rentrerait dans l'ordre. La vie exaltante des derniers jours se conjuguerait au passé. Mais il était content. La grande aventure qu'il souhaitait de vivre depuis qu'il avait commencé à militer et qu'il demandait à la classe ouvrière de lui révéler avant de mourir, lui était offerte. Par sa cohésion, par la vision claire de son rôle social, le prolétariat pourrait mettre un terme à la misère.

Simonin lui parlait doucement. Il serrait dans sa poche la clef anglaise qu'il portait depuis la veille. Tandis que les autres lançaient des quolibets et saluaient par des chants redoublés les usines qui prenaient place dans le cortège, il marmottait.

— Ça ne fait que commencer. Faudra songer à la riposte.

Picard n'entendait pas. Il continuait d'avancer. Le comité de grève avait été disloqué. Maintenant, les ouvriers de chez Mitonet, disséminés, s'étaient infiltrés dans les autres groupes. Il y avait partout la foule mouvante des grévistes unie dans la victoire comme elle l'avait été dans la lutte. Alençon était disparu et Pinchemaille. Et Vergniate. Simonin aperçut Pinot, fort loin en avant. Il n'y avait plus d'usine. La métallurgie montrait toute sa puissance.

La colonne reflua. Les manifestants piétinèrent. Picard entendit qu'on l'appelait. C'était une voix connue.

— Eugène! Eugène!

Il chercha partout. Il découvrit entre les badauds, Louise qui lui faisait signe. Il tendit les plis du drapeau à Simonin.

— Je reviens tout de suite, c'est ma femme.

Il se faufila jusqu'au trottoir, l'embrassa à pleines joues.

— Je pensais te prendre à l'usine. Ça s'est répandu dans Paris comme une traînée de poudre que les usines seraient évacuées cet après-

midi. Alors, je suis venue. Je descends de l'autobus.

Le cortège s'était remis en marche.

Il dit.

— Je m'en vais avec toi. J'ai bien mérité le repos.

Un chant nouveau s'élevait au loin.

Frères redoublons d'audace
Nous n'avons gagné que nos droits

Picard se tourna. Le soleil descendait sur Paris. Il faisait une chaleur lourde. Une vieille affiche électorale, déchirée aux trois quarts, pendait sur le mur.

Il prit le bras de Louise.

— Je voudrais bien voir la gueule de Simonin. Et le photographe, se raidissant sous son drapeau. Il doute de tout, mais c'est un cœur ardent.

Il se pencha vers elle.

— Une vie nouvelle commence, dit-il.

— Tu crois, dit-elle. N'est-ce pas seulement une revanche?

Les derniers échos de la manifestation traversaient le bruit des rues.

Elle se serra contre lui davantage, comme pour le garder de l'avenir. Elle guida son pas sur le sien. Elle était liée à lui, non seulement par la chair, mais par le moindre frisson de sa pensée.

Elle murmura tout bas.

— Une revanche qui en appellera d'autres.

Quelques drapeaux flottaient sur des chantiers.

— Rien n'est fini jamais. Tout recommence, répondit-il.

TROISIÈME PARTIE

Picard rentrait chez lui, le cœur mauvais. Octobre, un octobre illuminé de soleil et de gelée blanche, débarrassait peu à peu les feuilles des arbres du boulevard.

Entre la porte de la Villette et la porte d'Aubervilliers, il allongeait le pas, en retard sur son heure habituelle. C'était le jour de la réunion mensuelle. Les délégués avaient été reçus par les patrons. Picard froissait dans la poche le projet de tract que les délégués préparaient pour les ouvriers. Pinot, du bureau des études, l'avait rédigé. Son écriture était hachée, un peu hésitante... Elle était celle d'un homme tourmenté, pris dans l'engrenage des ennuis. A la réunion, Pinot avait larmoyé. Courageusement pourtant, il avait exposé la situation.

— J'ai deux enfants... J'ai un métier dont on peut se passer. N'importe qui peut faire ma besogne de bureaucrate. Les patrons me paieront au tarif des accords Matignon ou me mettront dehors. Ils se donnent le beau rôle puisque, disent-ils, ils n'ont plus de quoi m'occuper. Ils me balanceront d'ici peu.

Pinchemaille prit la parole.

— Ils ne te renverront pas.

— Je ne suis pas délégué.

— Mais tu es trésorier de la section syndicale et trésorier du comité d'action et de propagande syndicale de La Courneuve. Nous ne te laisserons pas partir.

Potron, un délégué nommé aux récentes élections, remarqua :

— D'accord. Cela nous concerne. Et nous seuls. C'est de notre action et de notre cohésion que dépendra le maintien de Pinot. Mais, théoriquement, il est impossible aux patrons de s'engager à conserver leurs ouvriers toute leur vie.

— Il faut mettre les camarades en garde contre l'interprétation insuffisante du contrat collectif. Si l'on s'en tient à la lettre, nous sommes foutus. La solidarité seule peut nous sortir de là. N'oublions pas pourtant que si nous cédon sur un point, nous céderons sur tout. Chez Babkob et Widcok, ils ont dû remettre ça pour empêcher le renvoi d'un ingénieur. Chez Faucher, ils ont recommencé. Chez Sauter et Harlé, ça fait un mois qu'ils luttent. S'il faut en arriver là, bien que rien ne nous soit plus permis, nous y arriverons.

— Il faut attirer l'attention des camarades.

Alors, Pinot avait rédigé un appel. Il l'avait lu, d'une voix mal assurée, coupée d'intonations graves.

— Le patronat français dessine une manœuvre de grande envergure. Des licenciements ont

lieu partout. Les délégués sont visés particulièrement. Il ne faut pas être grand clerc pour deviner le but de ces exécutions. Les conventions collectives signées par les patrons, l'ont été malgré eux. C'est une grande partie de leurs privilèges que notre activité leur a enlevée en juin et en juillet derniers.

Potron manifesta de l'impatience. Il était à cheval sur les mots.

— Quels privilèges?... Non. Nous ne leur avons enlevé aucun privilège. Faudra arranger ça... Quoi, nous avons eu une augmentation de salaires. Et puis les quinze jours de congé payés. Ce ne sont pas des privilèges patronaux...

— Nous discuterons après, dit Picard. C'est le fond de l'affaire qui compte. Nous devons mettre en garde nos camarades, en général, en leur citant un cas particulier, celui de Pinot. Continue, vieux.

— Pour rejeter notre magnifique mouvement social dans le néant, tous les moyens sont bons. Refus de commandes, hausse injustifiée, non établissement de demandes de prix. En conséquence, ralentissement des affaires partout et espoir plus ou moins prochain d'un renvoi motivé par le manque de travail. Partout, le patronat organise plus que jamais le marasme économique. Il refrène l'activité de notre pays.

— Bien, fit Potron. Tu places le problème sur le terrain social...

— Tais-toi un peu.

— Si nous laissons les choses aller leur train, dans un avenir proche, pour un prétexte futile, les syndiqués les plus convaincus...

— Permetts, coupa encore Potron. Vous allez dire que je parle toujours. Mets les syndicalistes...

— Non, rétorqua Picard. Syndicalistes, c'est un mot qui a un sens précis. Tous les syndiqués ne sont pas des syndicalistes. Et ce serait faire du particularisme dans la grande famille que nous devons rester. Il n'y a pas de bâtards dans le syndicat. Il faut unir, unir, unir à tout prix.

Pinot continua.

— Les syndiqués les plus actifs (il prit son crayon, raya le mot convaincus) seront mis à la porte à tour de rôle, en commençant par les délégués. Vous commencez à récolter le produit de vos semailles. Allez-vous vous laisser voler?

Aujourd'hui, c'est moi qui suis exécuté. Demain, ce sera d'autres. Vous taire la vérité, vous boucher les oreilles serait une fausse manœuvre. Les patrons, mesurant notre faiblesse, fermeront leur maison. Ensuite, ils réembaucheront à n'importe quel taux, puisque personne n'interviendra pour l'application des contrats collectifs. Les patrons du bâtiment ont essayé de le faire.

Déjà certains camarades paraissent fatigués par la lutte. Le bloc qui nous a permis d'obtenir de meilleures conditions d'existence doit rester

sans fissure. Quelques-uns, des indésirables parmi nous, ont tiré bénéfice de nos sacrifices. Ils nous poignent aujourd'hui dans le dos. N'hésitez pas à les dénoncer, à les démasquer. Et que les semeurs de panique, les toujours contents, les lécheurs de bottes entendent, eux aussi, notre dernier avertissement.

— D'accord, dit Picard. Tu me la laisseras, que je la fasse polycopier. Nous soulèverons ton cas à la prochaine entrevue.

Picard y avait songé. Pour lui, c'était simple. De renvoi, il ne devait pas y en avoir. Pour aucun motif. Admettre comme Potron, le droit des patrons de renvoyer des ouvriers pour manque de travail, c'était laisser s'installer dans l'usine le mouchardage, le parti pris, c'était permettre à un chef d'atelier ou à un contremaître d'assouvir ses rancunes, de choisir le plus souple au détriment du plus capable. Par éliminations successives, même à l'insu des patrons, le personnel travaillerait sous la menace constante de déplaire, dans une atmosphère de crainte favorable aux renoncements, et à la lassitude. La fierté commandait de parer à cette éventualité dès maintenant. Seule la solidarité ouvrière pouvait empêcher que recommencât le règne du bon vouloir. Si le travail méritait d'être élevé à la hauteur d'une fonction sociale, celle-ci devait avoir comme condition le respect des travailleurs.

Avec les patrons, ce soir même, la résistance

avait été facile. Les quelques revendications de l'atelier de mécanique et de la chaudronnerie avaient été acceptées. Celles relatives aux secours immédiats en cas d'accident, réglées sans opposition. Alors, le licenciement probable du trésorier du syndicat avait été soulevé par Pinchemaille.

— Voici ce que nous vous proposons, messieurs, avait dit Pinchemaille. Il n'est pas possible que le nombre des chômeurs augmente sans arrêt. Nous manquerions à tous nos devoirs si nous refusions d'examiner la question. Puisque vous ne pouvez pas faire de sacrifices, c'est à nous de les faire. La section syndicale de la maison a décidé de vous demander de garder Pinot. C'est nous qui le paierons. Nous prélèverons une partie de notre salaire pour soutenir notre camarade.

Désarmés par cette proposition, les patrons avaient promis de surseoir au congédiement de l'employé. Jusqu'où irait leur bonne volonté?

Picard chercha dans la poche de son veston un bout d'article qu'il avait découpé la veille dans le *Populaire*. Les lampadaires du Boulevard militaire distribuaient une lumière bleue sur le trottoir.

C'est le refus de régler les salaires selon la convention. C'est le renvoi, contre les engagements, de secrétaires ou fonctionnaires de syndicats, c'est le parti pris de ne pas répondre à des convocations pour arbitrage, c'est le licenciement de travailleurs pour cause

de réduction de production, alors que, notoirement, des commandes exigeraient une embauche de personnel. Tout cela, comme par hasard, se reproduisant en même temps dans des endroits éloignés les uns des autres, sous les mêmes prétextes, sous les mêmes formes avec les mêmes arguments batailleurs.

Picard pressa le pas. Il laissa sur sa gauche les maisons ouvrières. Il traversa le pont de la Ceinture et suivit la rue morne de l'Évangile où un christ souriait dans une niche, à flanc du mur de la Société du gaz. Il se dit :

« Que faire? La scule arme que nous avons forgée et qui nous appartenait, on nous la retire sans que nous protestions. Les grévistes d'une chocolaterie ont été expulsés par la police. Résultats : vingt blessés. Il faut s'attendre à pire. On parle de l'arbitrage... Dans mon usine, quinze chefs d'équipe sur vingt sont prêts à accepter des conditions de salaire inférieures à celles que leur confèrent les accords Matignon. Ils se sont montrés après la grève ce qu'ils étaient pendant. Des pleutres. L'un a son jardin, sa maison. Il ne voudrait pas travailler plus loin. Il ne songe pas à ceux qui viennent de la banlieue, traversent Paris pour gagner le pain de leur femme et de leurs enfants. La diminution de salaire de l'un fera la diminution de l'autre. Si chacun place le problème sur son propre plan, nous serons bientôt ce que nous étions avant. Des chiens battus et couchés.

Il se rappelait toutes les concessions que la classe ouvrière faisait.

« Depuis deux mois, nous opposons de moins en moins à l'ennemi une résistance capable de vaincre. Et nous sommes critiqués par ceux dont le devoir est de nous défendre. Nous leur rappelons trop souvent que nous voulons que ça change. Il y a une chose que nous n'acceptons pas, que nous n'accepterons jamais, et que nous devons rappeler à tous, même à ceux de nos amis qui seraient tentés de perdre de vue ce que nous sommes. Nous n'acceptons pas qu'on tienne la balance égale entre les travailleurs et les profiteurs du régime. Pour prouver à nos adversaires que nous sommes des hommes, les syndicats nous adjurent de normaliser la situation, de faire en sorte que l'expérience du gouvernement se déroule dans le calme, de ne pas effrayer une partie de l'opinion publique, de faire revivre la confiance. Peut-on vraiment être plus naïfs. Nous avons laissé notre idéal révolutionnaire pour composer l'atmosphère de paix sociale. La paix sociale que rêvent ces messieurs, c'est le droit de diriger en paix leurs profits capitalistes, c'est le droit pour eux de nous reprendre morceau par morceau les salaires meilleurs qu'ils ont accepté de nous verser, c'est le droit pour eux de manœuvrer l'opinion publique, en lui serinant que nous portons atteinte à la propriété, alors qu'eux nous enlèvent légalement le fruit de

notre travail; c'est le droit pour eux de se libérer de la chaîne d'union que le prolétariat a forgée ces mois derniers, c'est le droit pour eux de s'en libérer, sans que nous ayons nous, d'autres droits, que de le constater et de nous laisser faire. »

Les premiers froids de l'hiver arrivaient avec octobre. Picard traversa des groupes d'hommes qui quittaient la gare aux charbons. Il les entendit se plaindre.

— Les singes nous prennent à la journée. Comme bon leur semble; aux prix qu'ils veulent. Ils en profitent. Nous sommes des centaines à pleurer qu'on nous embauche, chaque matin devant la porte.

Picard se répéta.

« Que faire? Pour plaire à ceux qui nous dirigent, nous n'aurons plus qu'à renfoncer la tête, un peu plus nos épaules. Une expérience. Ils appellent ça une expérience. Et c'est nous qui sommes les matériaux de l'expérience ».

Picard s'emportait.

« Nous avons fait une grève d'une heure pour que les patrons respectent le contrat collectif. Nous avons eu tort. Nous réclamons qu'on ne laisse pas assassiner le prolétariat espagnol. Et l'on continue à lui lier les mains par des fils diplomatiques chaque jour plus nombreux. Nous demandons l'application de la loi aux amateurs de guerre civile. Et l'on interdit à un parti qui

a su réunir des centaines de mille hommes sans qu'un carreau de réverbère soit mis à mal, de tenir des réunions dans la région parisienne. C'est du chantage. Tout continue d'aller bien. Ainsi soit-il. »

Il arriva chez lui. Dans la cour sombre, il aperçut la fenêtre de son logement éclairée. Il monta. Sa femme lisait un journal du soir.

— Tu n'as pas rencontré Simonin? Il t'attendait. Il n'a pas voulu me déranger ici. Comment ça a été. Vous avez eu satisfaction?

— Oui, il s'agissait de paquets de pansements et de poèles pour chauffer l'atelier ouvert à tout vent l'hiver. Le temps n'est plus où Tourardini balançait d'un coup de pied le brasero que nous allumions dans un vieux bidon à carbure! Pinot ne sera pas, pour l'instant, renvoyé.

— Et les chefs d'équipe?

— Nous attendons toujours une réponse à la demande d'arbitrage. Nous n'acceptons pas les propositions patronales. Tiens, le voilà Simonin.

C'était lui.

— Bonjour, vieux.

— Salut.

Picard le présenta à Louise.

— Tu sais, c'est le copain à qui j'ai passé le drapeau le jour de la manifestation.

Il était maigri.

— Alors, as-tu passé de bonnes vacances?

— Oui et toi. Tu n'es pas revenu, après.

— Non, j'ai trouvé du travail chez Renault. Là, les copains sont solides. Mais j'ai quitté aussi.

— Ah! pourquoi?

— Je pars à l'étranger...

— Où ça, en U. R. S. S.?

— Non, ils n'ont pas besoin de moi là-bas. Je pars en Espagne. J'embarque mardi à Marseille sur la *Cité de Barcelone*. Avec deux cents communistes. On part à 700 en tout. Tu comprends, Picard, pour la première fois aux dernières élections, j'ai voté pour un socialiste. A cause de la discipline. J'ai voté pour que ça change, parce qu'avec le Front populaire, tout le monde le disait, ça devait changer. Si ça change, on ne s'en aperçoit guère. Ils nous ont mis le feu dans les veines, pendant les élections. Maintenant ils trouvent nos ardeurs trop vives. Pourtant, le fascisme ne se détruit pas seulement avec des décrets, la guerre ne se maîtrise pas seulement avec des pactes, le bien-être ne s'établit pas seulement avec des règlements. Je parle bien, hein? Le camarade Marceau Pivert l'écrit lui-même. Pourtant, pour vaincre, les travailleurs doivent se battre. C'est lui qui le dit aussi. Mais ça me rappelle les manchots et les culs-de-jatte qui chantent la *Marseillaise*. On écrit ça dans un journal, mais on ne se bat jamais. Qu'on ne nous empêche pas au moins de nous défendre! On nous amuse, on joue les illusionnistes. Regardez, ça va venir.

Rien dans les mains, rien dans les poches. Rien que de la bonne volonté. Vous allez voir ce que vous allez voir. Avec une petite boule de papier, je vais vous faire sortir un canard. C'est toujours le même, il ne se mange pas. Total, une loi de plus, une loi de moins. Et la vie que nous menons, continue pour le grand bien du monde. Nous devrions dénoncer ceux qui sont toujours d'avis attendre. Nous ne le pouvons pas. On nous accuserait de rompre le pacte... le programme. Tu parles d'un machin. Vaudrait mieux une bouteille d'eau de Lourdes. J'en attendrai plus de miracles. On nous gargarise avec la Liberté. La liberté de quoi? Sans la liberté d'agir, qu'est-ce que c'est que la Liberté? Si ça continue, nous n'aurons plus le droit de débrayer. Un conflit, ça se règlera entre quatre murs, en cabinet secret, avec des arbitres et nous serons tenus d'accepter des conneries qu'ils baptiseront sentences d'arbitrage.

Simonin changea de place. Il mit le dossier de sa chaise devant lui et s'assit à cheval.

— Je suis bien content de te revoir. Toi, tu es un pur. Ça se sentait, vieux. Moi, je n'ai plus confiance en personne. Tant que nous ne ferons pas nos affaires nous-mêmes, avec des gens qui ont vécu la vie du peuple et ne l'ont pas oubliée, nous serons roulés. Et pour le faire, il nous faudrait plus d'hommes que nous en avons. Un élan comme celui de la grève, il faudrait que ça dure des mois. Nous boufferions des briques,

mais nous ne céderions pas. Avec notre gentillesse, la classe ouvrière en est réduite à quoi? La semaine de quarante heures? Il y a cinq mois qu'elle est votée. C'est-il pour ce mois ou pour l'autre? Les augmentations de salaires? Le cousin Auriol te les as aplaties en moins de deux. Les délégations syndicales? Entrevue une fois par mois et par spécialité; demande aux gars du textile. Bientôt il faudra que tu obtiennes la permission pour faire une réunion. Et dès que tu prononceras le nom de Costes ou de Thorez, on dira que tu mêles la politique aux revendications légitimes des ouvriers. Parce qu'aujourd'hui, avec notre manie de la légalité, tout ce que nous faisons doit être légitime, au nom de la loi bourgeoise à laquelle nous restons soumis. Ça me dégoûte. Tout me dégoûte. Il y a des usines où l'on fait circuler des adresses de félicitations aux ministres. Comme si l'on devait féliciter un ministre d'avoir tenu sa promesse. Comme si ça devait nous étonner que l'un des nôtres respecte la parole donnée?... Et ça ce n'est pas de la politique.

Il mit sa casquette de travers.

— Attendre pour attendre, continua-t-il comme s'il terminait un monologue intérieur, j'aime mieux crever avec des camarades qui luttent que de travailler avec des camarades qui s'accommodent de la société actuelle. J'en ai assez des solutions qui ne plaisent à personne et qui vivront ce que vit un gouvernement, l'es-

pace d'un budget. Parce qu'il apparaît de mieux en mieux que nous ne venons pas au monde pour autre chose que travailler et que nous allons continuer sous la vingtième — et je ne sais plus combien — législature. Il devait y avoir quelque chose de changé. T'as qu'à demander aux gars qui ne trouvent pas de boulot pour t'en faire une idée. T'as qu'à demander aux vieux travailleurs qui n'ont rien à se mettre sous la dent, s'ils sont satisfaits qu'on ait chassé les régents de la Banque de France.

Louise contempla cet étrange camarade qu'elle voyait pour la première fois. Sa véhémence était tragique. Il avait des poils gris autour des tempes. Un sourire d'un indéfinissable dédain tournait sa lèvre.

— Qu'est-ce que nous deviendrons, nous, dit-elle, si les plus forts se découragent et si les plus courageux préfèrent la mort à la résistance opiniâtre.

— J'ai pensé à tout ça, répondit Simonin. Qu'est-ce que vous voulez, j'en ai plus de confiance dans l'avenir. Et je suis fatigué d'attendre. Nous autres, les ouvriers, on est toujours là pour la bagarre quand le drapeau de quelque chose est en danger. Et puis, après, faut pas s'impatienter, faut pas gêner ces Messieurs. Ils statuent, ils pèsent, ils mesurent, ils se renseignent. Total : ils nous endorment.

— Tu sais, dit Picard à sa femme. Simonin est un bon copain. Faut pas prendre au sérieux

ce qu'il dit, c'est dans la tradition des rouspéteurs. Il les aime tout de même les drapeaux. Tu l'aurais vu tenir le drapeau rouge, t'aurais rigolé.

— Oui, répondit l'ouvrier débarrassé, tout d'un coup, de son masque de désespéré, j'étais bien attrapé, parce que Canet me l'a planté entre les bras, lui qui aurait voulu le lendemain en mettre partout sur l'usine. Il s'est tiré avec une poule. Pour le rapporter, je l'avais enroulé dans un journal. J'avais l'air d'un allumeur de becs de gaz.

Il rit à gorge déployée et redevint grave.

— Aujourd'hui, vois-tu, c'est nous les matérialistes, comme ils disent, qui parlons de paix, de liberté, de démocratie, de légalité, d'un tas de trucs à dormir debout. Et ce sont eux, les gars de l'autre bord qui achètent des mitraillettes et des parabellums. Nous, nous nous battons avec un idéal, avec des sentences, avec des arguments. Ça ne fait pas de mal à l'adversaire. Pendant la guerre, on le foutait à l'échelon, le drapeau... Et c'est pourquoi, vois-tu, vieux frère, j'ai peur que nous soyons vaincus. Aussi, je pars là-bas comme je me suis battu avec vous pendant la grève pour me battre; j'ai besoin de ça pour mon équilibre. Et puis, j'ai aussi des comptes à régler avec cette bourrique de société. J'ai quarante-deux ans, je travaille depuis ma sortie de l'école.

Il se leva.

— Encore un petit coup, lui dit Picard en remplissant son verre.

— Je suis content de t'avoir vu. Tu es un bon copain, toi, Picard. J'aimais bien Vergniat, aussi. Pour un ingénieur, il avait du cran.

— Il a quitté la maison, dit Eugène.

Ils trinquèrent. Simonin but en plusieurs fois, réfléchissant. La conversation se fonda dans l'atmosphère chargée de désespoir.

— Au revoir, fit Simonin.

Il serra doucement la main de madame Picard, puis chaleureusement celle de son ami.

— Au revoir... C'est beau d'avoir un foyer. Tu te représentes que je n'ai jamais connu ça. A douze ans, j'étais orphelin. La vérité, c'est le bonheur, c'est la tranquillité. Est-ce que la classe ouvrière y parviendra un jour?

Picard remonta seul. La présence de Simonin durait. Ils l'entendirent descendre lentement, comme s'il avait voulu rester plus longtemps chez eux.

— Nous aurions dû le faire dîner avec nous.

Louise regarda son faitout de terre, où cuisaient des pommes de terre à l'eau. Elle avait acheté un quart de pâté de foie. Ça aurait été juste, pensa-t-elle. Mais elle dit, tentant de chasser le mauvais air que Simonin avait apporté :

— Non, il nous aurait donné le cafard. A force d'entendre ses récriminations, nous aurions fini par en ajouter nous aussi.

Elle se tourna vers le christ de maillechort, toujours luisant sur sa croix de velours grenat. L'ombre lui mettait des larmes noires autour des yeux. Elle remonta la mèche de la lampe. Il redevint bon et douloureux.

— Nous n'avons pas raison de douter, dit-elle.

Elle ne désespérait jamais. Elle se redressa, prête à rendre de l'énergie à son mari, s'il en manquait.

— C'est une expérience que vous avez faite, vous les hommes. Qu'elle vous serve de leçon. Vous la recommencerez plusieurs fois avant de la réussir. Il arrive qu'on sème trop tôt ou trop tard, et la graine est perdue.

Picard tourna vers sa femme un visage approbateur.

— Simonin a raison de partir. Le scepticisme, nous devons l'extirper de nos rangs. C'est une mauvaise herbe qui suce les racines de notre foi. L'action sera pour Simonin la meilleure médecine. Mais Louise, comprends-le. Ses camarades, c'est toute sa vie. Le bonheur du prolétariat, tout son paradis. Il n'attend rien pour lui. Il est plus pur que nous. C'est pour les autres qu'il va combattre.

Il soupira. Il regrettait en Simonin la franchise et la véhémence chaude et enveloppante de sa voix.

S'il exagère, c'est pour nous donner la foi. Pour nous rappeler nos devoirs. La classe ou-

vrière désarmée pendant quinze ans a montré qu'elle était capable de beaucoup plus que ce qu'elle a fait. La grève, c'est un outil, pas autre chose. A situation nouvelle, outil nouveau. Elle en trouvera d'autres pour servir ses destinées. Dans l'avenir, maîtresse de sa force, elle vaincra. Manquerait-elle de conscience, ne serait-elle bonne à rien, quand bien même tout serait momentanément perdu, un militant n'a pas le droit de le dire.

Picard se rappela ses soliloques, le long du chemin, ce soir quand il était rentré. Il avait eu les mêmes appréhensions.

— Je doute, mais je me tais. Lui, c'est un solitaire. Il a besoin de parler. Et quand quelqu'un l'écoute, il ne s'arrête plus. Il parle pour parler. Mais c'est un brave. Celui qui offre sa vie pour la cause a le droit de maudire les tièdes et de dénoncer les traîtres... s'il y en a. S'il y en a, répéta-t-il.

Il sortit, se pencha sur la main courante du balcon. Simonin traversait la cour sombre. Il marchait droit, sans hâte, du pas d'un homme qui sait où il va. Son visage apparut dans la lumière du porche éclairé. Il se tourna une dernière fois vers Picard; Eugène lui fit un signe d'adieu. Mais Simonin ne le vit pas.

Simonin monta la rue Philippe de Girard, grasse d'huile et de boue. Les lampadaires versaient une lueur de joie sur le pavé. Devant un café, *Au rendez-vous des bons amis*, il s'arrêta.

Des chants révolutionnaires emplissaient l'arrière-boutique. Sur une affiche, il en connut la cause. « Goguette familiale. Parti communiste. Tous à la fête des cantonniers. De la joie, des chants, du bon théâtre. » Il entendit pour une fois l'*Internationale* tout entière, chantée par un jeune garçon. Les couplets écoutés dans un silence quasi religieux, donnaient un souffle nouveau au refrain repris en chœur par toute l'assistance. Entre les plis d'un rideau, Simonin aperçut des jeunes filles ardentes, étrangement resplendissantes de foi et de simplicité.

— Non, dit Simonin... Ce n'est pas la lutte finale... ce n'est pas non plus la lutte finale qui commence comme l'assure naïvement le chant de la *Jeune Garde*. C'est la lutte qui continue. C'est la lutte tout court. On n'obtient rien qui ne se dispute.

Un marchand de journaux à la terrasse d'un café annonçait les dernières nouvelles du soir. Simonin s'arrêta devant un titre gras.

« La semaine de quarante heures appliquée dans la métallurgie à partir de lundi? »

— Faut jamais désespérer, murmura un ouvrier derrière lui. Ça vient doucement, mais ça vient.

— En effet, dit Simonin, tout arrive. Tout arrivera.

É
S

UNE NOUVELLE COLLECTION LITTÉRAIRE

Contribuer à la sauvegarde de la Culture et à la construction d'une littérature réaliste et sociale : tels sont les buts de la nouvelle collection

C I M E N T

Publiée sous la direction de **RENAUD DE JOUVENEL**

DÉJA PARUS

AGNÈS SMEDLEY : *La Chine Rouge en marche*,
réécrits traduits et adaptés de l'anglais par Renaud de Jovenel. 15 fr.

GUSTAVE RÉGLER : *La Passion de Joss Fritz*,
roman, traduit de l'allemand par Jeanne Stern. 15 fr.



PARAITRONT ENSUITE

NICOLAS OSTROVSKI : *Et l'acier fut trempé*.
(Traduit du russe par V. Feldman).

ERIC HUREL : *Onze Novembre*.

JOHN DOS PASSOS : *1919*.

BERTHOLD BRECHT : *Le roman de quatre sous*.

ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES

24, RUE RACINE, PARIS